

Camps de femmes

Chroniques d'internées

Rieucros et Brens 1939-1944

Mechtild Gilzmer - Préface de Michel del Castillo



Camps de femmes

Collection Mémoires

Dirigée par Henry Dougier avec un comité international d'historiens : Maurice Agulhon (Paris), Peter Burke (Cambridge), Neil Harris (Chicago), Klaus Herding (Hambourg), Yves Hersant (Paris), Jacques Le Goff (Paris), Claudio Magris (Trieste), Carlos Martinez Shaw (Barcelone), Elikia M'Bokolo (Paris), Jacques Revel (Paris), Rudolf von Thadden (Göttingen).

L'histoire des idées, des sensibilités, des créations dans le monde, au travers de lieux symboles saisis à des moments charnières de bouillonnement ou de rupture.

Le suivi rédactionnel de cet ouvrage a été effectué par Marie Pinatelle.

© 2000 by les Éditions Autrement, 17, rue du Louvre, 75001 Paris.
Tél. : 01.40.26.06.06. Fax : 01.40.26.00.26. ISSN : 1157-4488. ISBN : 2-7467-0028-X.
Dépôt légal : 3^e trimestre 2000. Imprimé en France.

Sommaire

Préface : Les ambiguïtés de la mémoire 11

Michel del Castillo

Avant-propos 23

1 • *Deux camps de femmes
dans le sud de la France* 29

La prison de la Petite-Roquette 30

Avec des croquis de Dora Schaul

À Paris, près du Père-Lachaise, la Petite-Roquette est la maison d'arrêt des femmes depuis 1935. C'est là que seront incarcérées des exilées, communistes ou suspectées d'antifascisme. Elles y séjournent environ quatre semaines. Avant qu'on leur annonce leur départ pour le camp de Rieucros, en octobre 1939.

Chronique des événements 48

Entre octobre 1939 et juin 1944, des femmes de toutes nationalités sont internées dans les camps de Rieucros puis de Brens. Certaines d'entre elles choisiront d'aller travailler en Allemagne pour échapper au camp, retourneront dans leur pays d'origine ou émigreront aux États-Unis avant 1942. Quant aux Juives internées à Brens, elles seront déportées vers Auschwitz via Drancy.

2. *Rieucros, 1939-1942* 63

Radiographie d'un camp 64

Créé par un décret de 1939, Rieucros, près de Mende, dans le département de la Lozère, est le premier camp d'internement de femmes en France. En raison de l'arbitraire qui présida à l'internement des « indésirables », un groupe très hétérogène s'y retrouve. Ce sont les « politiques » qui prennent en main l'organisation de la vie quotidienne.

La mesure des jours 90

À Rieucros, chaque journée ressemble à la suivante, immuablement rythmée par les mêmes horaires, les mêmes corvées, les mêmes espoirs, les mêmes angoisses. Seule la correspondance ébrèche le quotidien. Et quelques visites à Mende.

« Quelques baraques en bois, rongées d'humidité » 113 *Extrait de Tanguy, de Michel del Castillo*

« Le camp de concentration où Tanguy fut emmené avec sa mère était situé dans le midi de la France. Il n'avait jamais vu de lieu pareil et se l'était imaginé différent. Au vrai, ce n'étaient que quelques baraques en bois, rongées d'humidité, et entourées de fils de fer barbelés. »

3. *Tranches de vie d'une internée* 121

Le carnet de bord d'Ursula Katzenstein 122

Extraits

« 14/01/40 : [...] Aujourd'hui le soleil brille à nouveau, et j'ai encore fait mon courrier là-haut au sommet de la colline.

30/05/40 : À partir d'aujourd'hui et jusqu'à plus ample information plus de journaux, plus de cantine, plus de promenades.

24/09/40 : Encore une journée semblable à beaucoup d'autres est passée. Depuis que j'ai reçu le télégramme, j'attends un signe du consulat [...], je ne me sens plus vraiment ici. »

Le journal intime, lieu de « dramatisation de la féminité » 137

Ursula Katzenstein a tenu son journal pendant son internement à Rieucros puis l'a continué après son émigration aux États-Unis. Celui-ci commence dès le 7 décembre 1939. Au-delà des anecdotes et des « petits événements » qui émaillent son récit, il révèle surtout l'état des relations entre les internées, leurs disputes, leur promiscuité malaisée mais également leur solidarité.

4. *La vie culturelle au camp* 143

Quand l'art paraît 144

Créer, dessiner, écrire... Croquer des internées sur un petit calepin, envoyer des lettres, tenir un journal, faire du théâtre, autant de résistances au quotidien. Au camp, les vocations artistiques s'expriment ou se révèlent de différentes manières. Les œuvres, empreintes d'ironie et de dérision, tentent de narguer une laborieuse réalité.

Mises en scène à Rieucros 149

Pour jouer une pièce de théâtre ou sculpter, on essaie de trouver, par l'intermédiaire des gardiennes ou des proches, les matériaux nécessaires. Spectacles de théâtre ou de chant sont montés avec les moyens du bord et servent à exprimer des revendications et des idées politiques.

Écrire, c'est résister 157

Poèmes d'internées

Paroles de révolte, d'espoir, de tristesse, paroles ordinaires, anonymes..., les vers composés par les internées inventent des jours imaginaires, des ailleurs, ou relatent une servile réalité. Toutes, elles aspirent à quitter l'horizon des barbelés.

La costumière Sylta Busse 178

Après avoir travaillé comme costumière pour des troupes de théâtre d'exilés allemands, en URSS d'abord puis à Paris, Sylta Busse est arrêtée puis détenue à Rieucros de février à novembre 1940. Elle y fait de nombreuses esquisses au crayon, les prostituées et d'autres internées lui servant de modèles. Elle est fascinée par ce champ d'études exceptionnel.

5. *Brens, 1942-1944* 219

La dernière étape avant la déportation 220

Début 1942, les internées de Rieucros sont transférées à Brens, près de Gaillac, dans le Tarn. Les travaux et activités sont à peu près les mêmes - couture, cordonnerie, confection de sacs et de souliers, mais aussi théâtre, chant, etc. -, à cette différence près que les femmes juives laisseront ici leurs ultimes illusions avant de partir pour les camps d'extermination nazis.

« De la cellule vide aux cris des enfants »	238
<i>Extrait des Clandestins de Dieu, de Suzanne Loiseau-Chevalley</i>	

« Printemps 1942. Cela a commencé par une grande inquiétude dans le camp. Deux internées politiques allemandes, condamnées à mort dans leur pays, venaient d'être arrêtées, mises en cellule, gardées par les policiers de telle manière que personne ne pût s'approcher de la baraque. »

Liste des femmes juives déportées de Brens	254
--	-----

Annexes	257
---------	-----

Fiches biographiques	259
Sources et bibliographie	266
Crédits photographiques	268
Biographies	269

Préface :

Les ambiguïtés de la mémoire

Michel del Castillo

Le Théâtre de la mémoire : sous ce titre détourné Sciascia publiait en 1981 un récit-enquête sur une affaire qui, dans les années 1920, défraya la chronique. Avec ironie, le romancier sicilien invoquait Pirandello, maître des incertitudes de la mémoire.

Les procès pour établir l'identité de ce malade frappé d'amnésie dureront des années, les passions se déchaîneront, pour ou contre les deux épouses, chacune reconnaissant en lui son mari. Au fil des débats, il apparaîtra que le prévenu était un malfaiteur, plusieurs fois condamné. La question de son identité se double ainsi d'une autre question : était-il un véritable amnésique ou un simulateur ? Pourtant, l'une des femmes jure, contre toute évidence, qu'il s'agit de son mari, le professeur de philosophie Giulio Canella, disparu au front durant la guerre de 1914-1918, et jamais elle ne doutera de l'identité de l'homme dont elle aura deux enfants et auprès de qui elle finira sa vie. Nous sommes bien dans une pièce de Pirandello et l'appareil de la justice fournit le décor, les costumes, les rôles.

Au terme d'une analyse époustouflante de l'affaire, Sciascia

démontre que l'homme s'appelait Mario Bruneri, typographe de son métier. Ce ne sont pas les preuves matérielles, ni les témoignages qui emportent sa conviction, mais les propos et les lettres du prévenu, des mots donc ; lesquels, à ses yeux, constituent l'ultime réalité humaine.

Devant l'ouvrage que l'historienne allemande Mechtild Gilzmer consacre aux camps d'internement des femmes dans le sud de la France, notamment celui de Rieucros où ma mère fut internée de mai 1940 à décembre 1941 - et moi avec elle -, je me trouve un peu dans la situation de Bruneri-Canella, frappé, moi aussi, d'une amnésie suspecte. J'ai pu vérifier tout récemment ces incertitudes de la mémoire en visitant les lieux avec des élèves d'un lycée de Mende. Je reconnaissais la topographie, à flanc de coteau, dominant un ruisseau qui coule dans la vallée, encaissée entre des collines tapissées de bois touffus, je croyais reconnaître aussi le grand bâtiment en pierre, tout au bout de l'étroit chemin. C'était cependant une reconnaissance floue, plus proche du songe que de la certitude.

Ces sentiers, ces pentes que je gravis, ces bois de chênes tristes et rabougris, je sais que j'ai habité cet endroit, je ne le ressens pas, sauf dans le récit que je m'en fais, sincère assurément - mais véridique ? Le décor lui-même semble d'un pittoresque douteux. On se demande s'il fut jamais ce lieu de solitude et de peur que les documents décrivent. À Mende, les uns paraissent gênés dès qu'on évoque le camp, les autres ne se rappellent rien. Leur perplexité dit bien que ce lieu n'aurait pas dû exister, qu'il leur apparaît comme une tache dans le paysage. Nombreux furent pourtant les Mendois qui, de 1938 à 1942, travaillèrent au camp, assurant son entretien et son ravitaillement, mendoises étaient les gardiennes, et plus nombreux les habitants qui, chaque dimanche, venaient se promener le long des barbelés, regardant, sans proférer un mot, ces femmes qui les interpellaient : « Je suis française, leur criait Odette, je suis internée ici comme syndicaliste et communiste. Je ne suis pas une prostituée, ni une voleuse. J'ai un mari, des enfants. » Et les badauds la regardaient, impassibles, bouche close.

L'amnésie de bon nombre de Mendois recouvre un oubli plus général.

Deux rapports établis par la police, à quelques heures d'intervalle, introduisent l'ambiguïté dans le cas de l'amnésique de Collegno : le premier le déclare coupable de vol, le second le désigne comme un malade mental et l'expédie en hôpital psychiatrique. C'est donc la police, remarque Sciascia, qui, désireuse de se débarrasser de ce client encombrant (il hurle, il se démène, il jette sa tête contre les murs), c'est la police qui crée l'affaire, laquelle ne fera que prolonger la perplexité des inspecteurs : voleur ou malade ?

À Rieucros, deux plaques rappellent l'existence du camp, « de concentration » précise l'une (et Mechtild Gilzmer note en passant que c'était bien la dénomination officielle), « d'internement » affirme l'autre. Le président de l'Association pour la mémoire de Rieucros m'explique ce flou sémantique : quand fut rédigé le texte de la seconde plaque commémorative, des protestations s'élevèrent contre l'emploi du terme « concentration », réservé aux seuls camps nazis. Chicane de puristes ? Chacun comprend qu'il n'est pas indifférent de se voir qualifier de voleur ou de malade atteint d'amnésie et que les conséquences ne sont pas non plus identiques.

Arrêter, interner sans jugement des centaines de femmes, en majorité étrangères, les rassembler en un même lieu, derrière des barbelés, dans des baraques de bois surpeuplées, n'est en aucun cas les « concentrer », quand bien même les documents officiels créant ce lieu de détention affirment le contraire, laisse sous-entendre la seconde plaque. Ce scrupule se justifierait s'il n'existait pas par ailleurs un terme clair autant que redoutable pour désigner la réalité que les protestataires ont à l'esprit quand ils s'insurgent contre l'expression « de concentration ». Ce mot et cette réalité, c'est « camp d'extermination ».

On peut dès lors se poser la question : quelle arrière-pensée dissimule, ou plutôt révèle, ce glissement sémantique ? Le tabou dont on entoure l'expression « camp de concentration » remonte aux années 1950, avec ce qu'il est convenu d'appeler l'affaire Kravchenko, laquelle donna lieu à un procès, lui aussi retentissant. Des témoins, parmi lesquels des rescapés des camps nazis, défilèrent à la barre pour réfuter l'idée que des camps de concentration aient existé en Union soviétique. Il ne peut en aucun cas s'agir des

mêmes camps, posent-ils avec force, parce que la réalité concentrationnaire est étrangère à l'idéal communiste, incompatible avec lui. Et puisqu'on se trouve devant une contradiction intrinsèque, c'est la langue qui doit plier devant la foi, au prix d'une contorsion sémantique : camps de réadaptation, de rééducation, de travail, tout ce qu'on voudra, sauf de concentration. Pourtant, à réserver le mot et la réalité qu'il désigne au nazisme, le terme « camp de concentration » s'élargit et se dilue, contaminé par l'entreprise d'extermination hygiéniste et raciale. Il exprimera désormais toute la réalité concentrationnaire nazie, entraînant une confusion suspecte, ce dont certains ne semblent pas s'apercevoir. C'est non seulement la réalité du communisme, telle que des millions d'hommes l'ont subie, qui se trouve atténuée par ce dérapage sémantique, c'est aussi un saut qualitatif dans la barbarie qui est, *volens nolens*, comblé.

Dans le cas de Rieucros et de ces camps dits « de la honte » disséminés sur tout le territoire, dans cet univers de baraquements et de clôtures, l'ambiguïté se poursuit avec leur origine, régulièrement attribuée au régime de Vichy, allégation inexacte mais pas davantage innocente car, en rejetant sur Pétain la responsabilité de cet univers, on lave la République de la honte qu'on feint d'admettre par ailleurs. J'ai commencé par invoquer Sciascia parce que l'effort de lucidité me semble le devoir premier de l'écrivain qui, connaissant la valeur pleinement humaine des mots, trahit sa vocation chaque fois qu'il accepte de trahir la langue. Qu'on le veuille ou non, la sémantique renvoie inéluctablement à la politique, espace géographique, économique, culturel, linguistique. Rejeter la honte sur Vichy, territoire impur, illégitime sinon illégal, n'est pas plus innocent que de refuser la terminologie exacte, camp de concentration. Dans les deux cas, la dénégation et le déplacement cachent un terme manquant, univers concentrationnaire soviétique, arbitraire et xénophobie républicains.

Quand je rappelle que le décret autorisant l'internement des « étrangers indésirables » fut pris par Daladier et signé, dès 1938 - plus d'un an avant la déclaration de guerre - par Albert Lebrun, président de la République, je me heurte à la même incrédulité, teintée d'un vague malaise. Ceux qui, dès le lendemain de la guerre,

se sont posé la question : comment la France républicaine a-t-elle pu admettre que, sans autre forme de procès, des dizaines de milliers d'étrangers réfugiés sur son sol aient pu être arrêtés, jetés en prison, internés dans des camps avant d'être livrés aux nazis ?, ceux-là trébuchent sur les mots - toujours eux ! Tout crime d'État se prépare par l'emploi d'un jargon. La création de ces camps n'échappe pas à la règle : au départ, on a la xénophobie, répandue dans de larges couches de la population française ; de ces étrangers méprisés et détestés, il faut faire des coupables. Comme dans l'affaire de l'amnésique de Collegno, l'incipit fixe le cadre du récit, justifie les conduites, canalise les émotions.

« Indésirables, susceptibles de porter atteinte à la sécurité publique », cette terminologie floue suggère une délinquance menaçante et, dans le cas des femmes - Mechtild Gilzmer insiste sur ce point -, des débauches obscures, la prostitution, les maladies vénériennes. Si quelqu'un doute que ce brouillard du langage administratif cache une intention, il lui suffit, dans le cas de Rieucros, de suivre l'administration pénitentiaire dans son itinéraire de ruse : enfermées après leur arrestation à la prison de la Petite-Roquette, les étrangères seront transférées à Mende avec un groupe de détenues de droit commun, ce qui permettra de présenter ces malheureuses comme étant des « femmes de mauvaise vie ». « Et nous l'avons cru ! » s'écriait devant moi le préfet nommé à la Libération, lequel ajoutait d'un ton d'accablement : « Ce fut notre honte à tous. » Pourquoi ces hommes auraient-ils conçu des soupçons alors que, dans leur imprécision, les mots rappelaient insidieusement l'image de la rouge, de la pétroleuse qui, par des associations mécaniques, évoquait aussitôt la putain et la voleuse ?

La ruse ne marchait pas toujours, certains, rares, ne se laissèrent pas abuser. Ainsi du maire de Mende, M. Bourillon, mort en déportation, qui, dès la création du camp de Rieucros et l'arrivée des premiers convois, tenta par tous les moyens de secourir ces femmes¹. En cette matière, le nombre importe peu : une conscience suffit à dénoncer le mensonge.

1. C'est lui qui fit scolariser les enfants, sachant parfaitement que ceux-ci, en se rendant à Mende, serviraient de messagers et de facteurs.

La politique est étrangère à la femme, créature de douceur et de consolation : cet axiome contient en germe la perversion machiste. Avoir et défendre des idées, c'est le privilège des mâles : il fallait une femme pour mettre l'accent sur ce postulat fétide, une femme pour débusquer le corps humilié derrière l'expression « femmes de mauvaise vie ». Car c'est d'abord dans son corps que la femme est insultée et rabaissée. S'il n'est peut-être pas féministe, le livre de Mechtild Gilzmer est assurément féminin. En brochant le portrait de ces militantes antinazies, en caressant leurs figures du bout de sa plume, en recueillant leurs propos, en les accompagnant tout au long de leur voyage, Mechtild Gilzmer dénonce, sans pathos ni attendrissement, les feintes de l'administration pénitentiaire française. L'historienne nous contraint à prendre conscience que tout pouvoir autoritaire est, dans son fond, machiste, enraciné dans le mépris de la femme.

En se bornant à relater l'enchaînement des faits - je conseille au lecteur de prêter attention à la banalité des arrestations, à leur air presque bonhomme : une « simple vérification d'identité » -, l'historienne allemande dévoile la déchéance morale des institutions de la III^e République ; elle pointe du doigt une réalité que les contorsions de la langue ne parviennent pas à cacher : Vichy n'a pas surgi de rien. Bien avant l'« heureuse surprise », la défaite, son esprit habitait le régime. Comme le ver caché dans la pomme, il y creusait ses galeries. Et l'histoire que retrace Mechtild Gilzmer nous démontre qu'il n'y eut pas rupture mais continuité dans la chasse à l'étranger et à l'opposant politique. En accédant au pouvoir, Pétain trouva les camps déjà là, installés et bien remplis. Il n'eut qu'à suivre la pente, jusqu'à Drancy, jusqu'à Pithiviers.

Toute mémoire est un récit, mais il existe une mémoire d'avant le langage, celle que Proust a explorée - mémoire des odeurs et des sons, mémoire obscure du corps. Ma perplexité commence dès que je veux glisser cette expérience dans un récit objectif. Aux ambiguïtés du récit historique, contaminé et déformé par les idéologies, s'ajoutent, dans mon cas, les incertitudes familiales. Ainsi, j'ai longtemps cru, et raconté de bonne foi, comment, âgé d'environ sept ans, je fus témoin de l'arrestation de ma mère et conduit avec elle au camp de Rieucros. J'ai même décrit le voyage et donné ce détail,

le manchon de fourrure où elle tentait de dissimuler les menottes qui entravaient ses poignets, un de ces petits faits vrais qui confèrent au récit sa marque d'authenticité. Or il m'a fallu attendre d'avoir cinquante ans pour découvrir que la scène était à la fois vraie et fausse, ambiguë : le voyage, les menottes, le manchon, tout cela était exact, mais je n'avais pas été témoin de l'arrestation, pour la bonne raison que je me trouvais alors caché chez des paysans, près du Puy de Dôme. Par une lettre retrouvée dans les archives, ma mère a demandé et obtenu l'autorisation du préfet de la Lozère d'aller, sous bonne escorte, me rechercher pour me ramener au camp. On pensera qu'il s'agit d'un détail mais, dans l'écoulement d'un récit, chaque détail compte : ma mère n'était aucunement obligée de m'entraîner dans cette aventure. Rita, sa belle-sœur et ma tante paternelle, sillonnait à la même époque la campagne auvergnate, me recherchant pour me mettre à l'abri ; elle n'avait pas d'enfant, elle me savait chétif, malade, éprouvé par la guerre civile ; elle craignait, non sans raisons, pour ma vie. Par ailleurs, ma grand-mère maternelle vivait seule à Madrid avec ma nourrice et il eût suffi à ma mère de demander mon rapatriement. Délaissons la psychologie pour nous arrêter sur le détail, qui éclaire sous un autre jour l'arrivée au camp de Rieucros du gosse de sept ans que j'étais alors. Si l'on se rappelle que ma mère fut elle-même arrêtée et internée sur dénonciation de mon père, on conviendra que ces détails compliquent passablement le récit historique. Incapable de résoudre ces ambiguïtés quand j'écrivis mon premier roman, je me cachai dans l'Histoire. C'est aussi l'Histoire qui produisit le personnage de Rachel, laquelle ne s'appelait pas Rachel mais Dora, était allemande et communiste. Mon *Théâtre de la mémoire* était l'Histoire, telle que l'air du temps me la soufflait, seule cause que je pusse alors donner à mon destin. En me fondant dans la masse des épaves balayées par la guerre, j'échappais à ma singularité énigmatique, un peu comme l'amnésique de Collegno fuit sa responsabilité dans l'amnésie.

À propos de l'affaire Bruneri-Canella, Sciascia note que, sans l'ombre de la Grande Guerre, sans ces milliers de disparus qu'on avait cru morts et qui réapparaissent alors qu'on ne les attend plus, sans l'espoir de dizaines de milliers de familles refusant obstinément

de croire au cadavre jamais vu, sans ce désir fanatique de retrouver l'être cher, il n'y aurait pas eu d'affaire, ni ces mouvements de passion collective autour de ce fantôme énigmatique.

Le miroir que Mechtild Gilzmer me tend, j'ai beau le scruter : je n'y retrouve rien ou presque de cette expérience ineffable qui se résume à des impressions monotones, la faim, le froid surtout - cette lourde, cette épaisse neige lozérienne -, l'ennui, un sentiment de solitude affreuse, et ces bois qui, lorsque je les traversais pour me rendre à la petite école de Mende, me paraissaient redoutables, gorgés de ténèbres. L'humiliation et la saleté, la honte collée à ma peau de métèque. Surtout - pourquoi ce détail reste-t-il gravé dans mon souvenir ? -, l'éclairage avare, d'un jaune sale, dans les baraques surpeuplées où les ombres se condensent, s'emplissent de menaces, engendrent des monstres. Le camp décrit par l'historienne allemande avec une neutralité placide, sans jamais hausser le ton, avec une sorte d'impartialité détachée, ces femmes au destin limpide, d'une germanique régularité, tout cela me semble loin de la confusion où je vivais.

Voici pourtant que mes incertitudes s'évanouissent, je reçois un choc brutal : ces dessins que je décrivais dans mon premier roman, dont je doutais s'ils avaient existé ou si je les avais rêvés, ils sont là, sous mes yeux, et ils me rendent l'éblouissement de mon enfance, quand je suivais, fasciné, la main qui mouvait le pinceau. Avec ces images, remonte du fond de ma mémoire l'élan qui me précipitait vers ces Allemandes, dont j'égrène aujourd'hui les noms - Dora Schaul, Helene Maywald, Sylta Busse. Et, grâce à Mechtild Gilzmer qui me les restitue dans leur robuste optimisme, dans leur fermeté et dans leur humour, je comprends ce qui vers elle me jetait, pourquoi je m'accrochais à leurs jupes, pourquoi je me laissais gronder et gouverner par elles : tout ce que j'ai tenté de dire dans *Mon frère l'Idiot*² en évoquant ces figures, j'en pénètre enfin le secret. Déjà perdu, égaré dans ma vie, ficelé par le mensonge, trahi, je me raccrochais à l'ordre clair de ces Allemandes, à leur saine discipline, à leur intrépide courage. Comme je les aimais et comme je suis heureux de les retrouver

2. Michel del Castillo, *Mon frère l'Idiot*, Paris, Fayard, 1995, prix de l'Écrit intime.

plus vivantes et plus fortes qu'elles ne le furent pour l'enfant sombre, sans doute ingrat, muré dans une bouderie de stupeur !

Cette seule sensation visuelle, les petites peintures aux couleurs éclatantes, lève le voile sur des pans entiers du passé, et je revois aussitôt la scène de la pièce *Blanche-Neige* où j'incarnais l'un des sept nains, les guirlandes au-dessus de ma tête, mon premier texte - un conte affiché sur un panneau de la baraque, près de la porte -, l'air de fête de ce décor soudain transfiguré. Je retrouve jusqu'à mon humeur, d'une touchante et niaise fierté. Tout me revient avec une précision hallucinée, les silhouettes noires sur la neige, portant les grandes bassines, le vertige de la faim quand je respirais l'odeur de la soupe, mes larmes de dépit devant ce liquide nauséeux, mes sanglots à l'heure de partir pour l'école parce que les autres enfants me traiteraient de pouilleux, me poursuivraient en hurlant que ma mère n'était qu'une putain espagnole, la grosse voix de Dora qui me gronde, me dit que je dois aller à l'école : « *Du mußt...* »

C'est d'abord de cela que je veux remercier Mechtild Gilzmer : de nous les faire connaître et chérir, ces femmes superbes et entêtées. Et c'est une gageure que de réussir à faire ressortir l'ignominie de la trahison républicaine par la qualité exceptionnelle des victimes. Je souhaite que beaucoup de Françaises, elles d'abord, apprennent à les admirer et à les respecter, ces femmes qui offrent un visage rayonnant de l'Allemagne. Je souhaiterais aussi que ce livre, magnifique d'humilité, écrit avec tact - croit-on qu'il soit simple, pour une Allemande, d'évoquer les camps français ? -, je souhaiterais qu'il nous arrache à notre paresse, nous force à appeler un chat un chat, camp de concentration ce que l'administration pénitentiaire appelait camp de concentration, réservant à l'entreprise d'extermination biologique le terme qui la désigne, et dont l'horreur gagne d'ailleurs à être maintenue dans son domaine, la barbarie raciste. Je souhaiterais qu'on cesse de rejeter sur Vichy la responsabilité qui incombe à Daladier, le Taureau du Vaucluse, et à Lebrun, au personnel politique d'une République gangrenée.

De toutes les formes d'amnésie, la plus pernicieuse pour notre santé morale est celle qui établit une coupure décisive entre la République, poignardée par Pétain, et un Vichy coupable de tous

les crimes. Car il y eut un entre-deux, autrement ambigu. C'est cette glissade insensible que Mechtild Gilzmer nous montre dans son livre. D'abandon en abandon, de renoncement en abdication, la chute fut continue, avec seulement une accélération due aux événements. Mais, bien avant la guerre, tous les éléments du décor étaient en place, et les personnages, jusqu'au texte de la pièce qu'ils avaient récité en silence et qu'ils connaissaient par cœur, c'est le cas de le dire.

Peut-être fallait-il, pour assurer la permanence de l'État, pour préserver l'unité de la nation, recourir, en 1944, au mythe des deux France et accabler l'une pour mieux innocenter l'autre ; opération politique qui a eu le résultat de nous rendre une pureté illusoire. Tout a été occulté, nié : la défaite, certes, mais aussi ce qui la précéda, cet avachissement moral dont les camps furent les symptômes visibles.

L'amnésie, c'est la perte d'identité. Impossible d'être soi si on oublie d'où l'on vient.

Un demi-siècle a passé, la France se glisse dans l'Europe : n'est-il pas temps, enfin, de regarder les choses en face et de parcourir tout le chemin, ainsi que les Allemands ont su le faire ?

Les camps de concentration ne furent pas une invention française ; ils appartiennent au siècle, en manifestent l'esprit. Ils ne sont pas non plus une création des nazis puisque les bolcheviks en avaient ouvert dès 1920, qu'ils les remplissaient consciencieusement. Pas davantage la désignation de communautés entières comme étant vouées à disparaître ne constitue-t-elle une nouveauté : koulaks et autres paysans avaient déjà péri dans d'effroyables famines ou sur les routes de la déportation, condamnés par les lois de l'Histoire, avant que le nazisme à son tour n'entreprît, au nom de la biologie, de supprimer les races inférieures et les « déchets sociaux ». Du reste, jamais la France, Mechtild Gilzmer le note avec force, n'imagina d'anéantir physiquement les apatrides et les étrangers, se contentant de les enfermer et de les concentrer. Mais une trahison en entraîne une autre : avec la défaite et l'occupation, ces juifs, ces adversaires politiques qui avaient cru trouver un asile sur le sol français seront livrés. À ce moment-là, la complicité avec le crime deviendra évidente. Aurait-elle pu se produire

cependant, cette lâche complicité, si beaucoup d'esprits n'avaient déjà cédé, bien avant le déclenchement de la guerre, aux séductions de la force brutale, aux sombres parades de l'Ordre, aux idéologies totalitaires et à leur manichéisme simpliste ?

L'amnésie historique essaie, en rejetant toute la faute sur Vichy, d'oublier la contamination insidieuse. Elle arrête le geste final, l'instant du crime, reléguant dans un oubli suspect ses préparatifs. Or on voit, avec Mechtild Gilzmer, comment, en ouvrant les camps aux commissions allemandes, on consentait aux veuleries ultimes. Encore faut-il garder à l'esprit que Vichy autorisait les occupants à recenser et à inspecter ses victimes, mais que les camps existaient déjà et que le bétail était rassemblé, concentré, marqué, prêt à être expédié vers sa destination dernière.

Je pense enfin à Dora Schaul à qui je dois tant, qui, Allemande et communiste, rejoignit la Résistance, passa toute la guerre à Lyon, risquant chaque jour sa tête. À Rieucros, elle fut un peu la mère que j'aurais voulu avoir, et que je n'ai pas eue, hélas. Je retrouverai plus tard une autre Allemande, Rita, si bien que ce sont des femmes allemandes qui, au sens fort, m'ont élevé, m'ont contraint : « *Du mußt...* »

Sciascia eût aimé ces clins d'œil du destin, d'une ironie triste et magnifique.

Avant-propos

« Le Centre de rassemblement d'étrangers de Rieucros, créé par le décret du 21 janvier 1939, a été destiné à héberger des étrangers de toutes les nationalités, indésirables en France et qui ne pouvaient déférer à la mesure d'éloignement dont ils ont fait l'objet¹. » Telle est l'explication donnée par l'administration française pour l'ouverture de ce premier camp. Les bases juridiques de l'internement avaient été posées par l'article 25 du décret-loi du 12 novembre 1938, modifié par la suite par divers articles et circulaires. La création du centre de Rieucros et la législation qui l'accompagne furent le point culminant d'une politique restrictive envers les étrangers, considérés comme responsables de la crise économique et sociale, politique qui s'inscrit dans un cadre général de xénophobie et d'antisémitisme grandissants en France vers la fin des années 30. Une large campagne de presse menée par la droite contribua à ce que l'opinion publique voie dans l'étranger la source de tous les maux. Les hommes politiques reprirent à leur compte cette attitude hostile voulant prouver ainsi

1. Archives départementales, Lozère, 2 W 2603.

leur volonté et leur capacité d'agir. Les premières mesures répressives, en mai 1938, seront ainsi justifiées par le Premier ministre, Édouard Daladier :

Le nombre sans cesse croissant d'étrangers résidant en France impose au Gouvernement [...] d'édicter certaines mesures que commande impérieusement le souci de la sécurité sociale, de l'économie générale du pays et la protection de l'ordre public.

Par la suite, Daladier souligne que ces mesures ne visent pas les réfugiés politiques, mais uniquement les étrangers qui séjournent en France dans l'illégalité et dont les papiers ne sont pas en règle :

Cet esprit de générosité envers celui que nous nommerons l'étranger de bonne foi trouve sa contrepartie légitime dans une volonté formelle de frapper désormais de peines sévères tout étranger qui se serait montré indigne de notre hospitalité ! Et, tout d'abord, la France ne veut plus chez elle d'étrangers « clandestins », d'hôtes irréguliers : ceux-ci devront, dans le délai d'un mois [...] s'être mis en règle avec la loi ou, s'ils le préfèrent, avoir quitté notre sol².

Mais, comme le souligne à juste titre Barbara Vormeier, cela concernait notamment les réfugiés politiques ayant dû fuir l'Allemagne « en catastrophe » : « Ils se trouvaient par la force des choses en situation irrégulière par rapport au règlement français³. »

C'est à la fin de la guerre d'Espagne, après l'afflux d'un nombre inattendu de réfugiés, que la France appliqua les lois qu'elle venait d'adopter. C'est ainsi qu'à Rieucros on interna d'anciens membres des Brigades internationales. Les personnes dites « indésirables » évoquées dans les textes officiels furent donc d'abord et avant tout recherchées chez les brigadistes et les communistes. D'après les archives, le 7 mars 1939 le camp de Rieucros comptait 62 étrangers au total, qualifiés de « membres des Brigades internationales ayant déjà résidé en France avant le début de la guerre d'Espagne ». À l'occasion du 150^e anniversaire de la Révolution française, en juillet 1939, ces brigadistes réalisèrent une sculpture dans un des rochers

2. *Journal officiel*, 3 mai 1938, p. 4967.

3. Barbara Vormeier dans Gilbert Badià, *Les Barbelés de l'exil. Études sur l'émigration allemande et autrichienne, 1938-1940*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 162.

qui bordent l'emplacement du camp, pour montrer ainsi leur allégeance républicaine.

Certains historiens de l'internement ont tendance à minimiser cette première phase d'internement, invoquant son caractère « préventif » :

De 1939 à la débâcle de juin 1940, l'internement dans les camps est une mesure d'exception dans une conjoncture d'exception, qui se traduit par une logique préventive, sécuritaire, militaire. Elle répond à une situation conflictuelle en Europe et à un afflux massif de réfugiés en France⁴.

Il me semble que cette perspective néglige le caractère idéologique et irrationnel de l'internement de cette première phase, caractère qui deviendra encore plus net sous Vichy. La réaction de l'opinion publique, qui s'exprime par exemple à travers le journal régional *La Croix de la Lozère*, nous montre que cet esprit règne bien avant Vichy. Le 26 février, on peut y lire :

Quel comble d'être obligé de garder et d'entretenir une pègre dont le pays d'origine ne veut plus et que nous ne pouvons refouler ! Notre beau pays est devenu le dépotoir de l'Europe [...]. Tout ce monde nous envahit, traînant après soi la maladie, le désordre, l'anarchie, la révolte, quand ce n'est pas le vol et le crime⁵.

La pratique de l'internement et le langage médiatique qui l'accompagne anticipent en quelque sorte l'idéologie puis la pratique de Vichy. Dans son étude récente sur *Les Origines républicaines du régime de Vichy*⁶, Gérard Noiriel montre bien comment la République, considérant les étrangers comme une menace et les traitant comme des criminels, a préparé la politique d'exclusion conduite par le régime vichyste, d'autant que ce sont les mêmes hommes (André Tulard ou René Bousquet) qui fichèrent, avant comme pendant la guerre, les « indésirables ». Cette perspective de la « longue durée » permet de montrer que la politique de ségrégation développée par Pétain a été facilitée par le fait que certaines formes

4. Denis Peschanski, *Télérama*, 23 août 1995.

5. *La Croix de la Lozère*, 26 février 1939.

6. Gérard Noiriel, *Les Origines républicaines du régime de Vichy*, Paris, Hachette, 1999.

d'exclusion rejetées par les républicains de la première heure (exclusions concernant notamment les Français d'origine étrangère et la population colonisée) ont été finalement intégrées dans les lois de la République et du coup sont devenues légitimes, « normales », pour la majorité des gens. Le fait que la République procède à l'élaboration de fichiers d'étrangers a facilité le travail de répression, notamment à l'égard des Juifs qui n'avaient pas la nationalité française.

Rieucros, ce premier lieu d'internement, sera transformé en camp de femmes en octobre 1939 et portera désormais le nom de « camp de rassemblement pour étrangers ». Les femmes avaient été épargnées officiellement jusqu'alors par les mesures d'internement et n'y seront soumises dans leur totalité qu'en mai 1940. Mais des femmes « suspectes au point de vue national » seront arrêtées à Paris dès la fin du mois d'août 1939. Les premières mesures d'internement concernaient donc d'une part tous les étrangers de sexe masculin entre dix-sept et cinquante ans, qui devaient passer devant une « commission de criblage » et d'autre part les étrangers considérés comme politiquement suspects (et cela s'appliquait aussi bien aux femmes qu'aux hommes). Ceux-ci étaient internés dans des camps « répressifs » (selon la terminologie officielle) : les hommes au Vernet, les femmes à Rieucros. Rieucros fonctionnera comme camp de femmes jusqu'en février 1942, date à laquelle il sera transféré à Brens, près de Gaillac, dans le département du Tarn.

Comme le dit très justement Christian Eggers, « l'internement en France avant, pendant et après la dernière guerre est un phénomène multiforme et complexe⁷ ». Le lecteur intéressé trouvera dans cet article un résumé de l'état des recherches sur l'internement en France, auquel il faudra ajouter une récente thèse d'État réalisée à l'Institut politique de l'université libre de Berlin. Ce travail n'a malheureusement pas encore été publié⁸. Alors que depuis la fin des années 70 les études sur l'internement se sont multipliées, aucune analyse exhaustive n'a été entreprise jusqu'à présent sur Rieucros et

7. Christian Eggers, « L'internement sous toutes ses formes. Approche d'une vue d'ensemble du système d'internement dans la zone de Vichy », dans *Le Temps des « indésirables »*. Sur quelques camps d'internement français, *Le Monde juif*, n° 153, janvier-avril 1995, p. 7.

8. Regina Delacour, *Die französische Internierungspolitik, 1938-1946*, Berlin, 1996.

Brens⁹. Des camps tels que Gurs ou Les Milles sont connus à présent par un public français de plus en plus large, d'autant que le dernier a été l'objet d'un film grand public. Mais curieusement - et l'on peut se demander pourquoi - les camps de femmes sont restés en marge de l'intérêt des historiens. De toute évidence, ce groupe de femmes (peu nombreuses en effet au début) a été longtemps considéré par les chercheurs comme une quantité négligeable. Cela explique le manque d'études effectuées sur ce thème et la persévérance avec laquelle on a perpétué de fausses informations à leur sujet.

Rieucros a donc le triste privilège d'avoir été le premier camp en France et le seul à être réservé aux femmes durablement. Ainsi avait-il paru nécessaire au gouvernement français dans ce cas précis de séparer hommes et femmes, alors que jusqu'au mois d'octobre 1939 on n'avait pas hésité à les interner ensemble, la séparation des sexes n'étant pas une pratique courante de l'internement. Apparemment ces femmes représentaient aux yeux des autorités une catégorie spécifique, qu'il fallait surveiller de très près. Elles étaient considérées comme particulièrement suspectes en raison de leur engagement politique - qu'il soit supposé ou réel. C'était le cas également pour un certain nombre de Françaises qui furent également internées à Rieucros dès décembre 1939¹⁰.

Ce livre aspire à faire connaître l'histoire détaillée des deux camps, Rieucros et Brens. Leur historique est reconstitué à partir de documents d'archives, d'entretiens avec d'anciennes internées et d'autres protagonistes de l'époque, de lettres et de journaux intimes aussi bien que de textes autobiographiques, pour la plupart rédigés en allemand. Cette reconstitution se veut une mosaïque où chaque pièce contribue à façonner le livre et son contenu, c'est-à-dire la réalité des acteurs et actrices de l'histoire dans un contexte spécifique.

9. La seule recherche universitaire sur Rieucros, un mémoire de maîtrise, a été réalisée à l'université Paul-Valéry de Montpellier, sous la direction de Carol Iancu, en 1998. Malheureusement, l'auteur ne cite pas toujours les sources des documents présentés.

10. On trouvera une réflexion plus approfondie sur la spécificité de l'internement de femmes comme problème méthodologique dans Mechthild Gilzmer : « Camps d'internement de femmes en France : Rieucros et Brens, 1939-1944 », *Sexe et race. Discours et formes d'exclusion aux XIX et XX siècles*, éd. par Rita Thalmann et Claire Hoock-Demarle, Paris, CERIC, publication de l'université Paris-VII, tome 10, 1997.

1. *Deux camps de femmes
dans le sud de la France*

La prison de la Petite-Roquette

Avec des croquis de Dora Schaul

À Paris, près du Père-Lachaise, la Petite-Roquette est la maison d'arrêt des femmes depuis 1935. C'est là que seront incarcérées des exilées, communistes ou suspectées d'antifascisme. Elles y séjournent environ quatre semaines. Avant qu'on leur annonce leur départ pour le camp de Rieucros, en octobre 1939.

La menace que représentaient l'imminence de la guerre et la politique restrictive des autorités françaises à l'égard des étrangers fit croire à de nombreux émigrés qu'il était judicieux de légaliser leur situation ; c'est ainsi qu'en septembre 1939 ils furent nombreux à se rendre, sur les injonctions de la police, dans les camps de rassemblement ou dans les préfectures pour des contrôles d'identité. Les policiers rassurèrent ceux qu'ils arrêtaient chez eux dans les premiers jours de septembre en leur affirmant qu'il s'agissait d'une simple formalité. Mais laissons la parole à Steffie Spira, qui en fut témoin :

Ce fut encore pendant cette nuit du 1^{er} septembre, au petit matin d'une chaude journée d'été, vers quatre heures, que l'on frappa à notre porte, et cette fois un policier français se tenait sur le seuil ; il nous dit : « Madame, monsieur, ne vous affolez pas, il s'agit seulement d'un contrôle des papiers, il y en a juste pour un petit instant¹. »

Cette affirmation lénifiante du policier, qui masquait le

1. Steffie Spira-Ruschin, *Trab der Schaukelpferde*, Berlin, Aufbau Verlag, 1988, p. 140.

véritable caractère de l'opération, eut pour ceux qui y crurent, et ils furent nombreux, des conséquences extrêmement désagréables : sans emporter le bagage nécessaire, vêtus lors de leur arrestation des vêtements légers qui convenaient à cette journée d'été, ils n'étaient absolument pas préparés aux conditions de détention d'un internement prolongé.

La vague d'arrestation concerna les émigrants engagés politiquement, pour la plupart des communistes ou des personnes dont la police estimait qu'elles étaient de gauche, que ce soit, comme dans le cas de Steffie Spira, à cause d'une collaboration avec un théâtre créé par les émigrés ou à cause d'un engagement dans l'un des nombreux comités antifascistes. Comme la police parisienne les avait surveillés depuis des années, elle disposait de suffisamment d'informations et possédait les listes de ceux qui, parmi eux, étaient membres du Parti communiste allemand.

À la différence de la plupart des hommes, un grand nombre de femmes ne s'étaient engagées politiquement que depuis leur départ d'Allemagne, et pour elles arrestation et prison étaient une expérience nouvelle. De plus, elles ne savaient pas exactement pourquoi elles se retrouvaient sous les verrous. Outre la faim et le froid, la perte de la liberté, le manque d'informations sur les autres membres de la famille et les amis les firent douloureusement souffrir, sans compter leur inquiétude sur le sort qui leur serait réservé. Les craintes que Steffie Spira formule étaient certainement à l'époque partagées par plus d'une de ses compagnes d'infortune :

Il m'était évident que le séjour dans cette horrible prison n'était pas une fin en soi. J'avais les plus grandes craintes qu'on nous livrât à l'Allemagne nazie².

À la Petite-Roquette, « l'ordre et la discipline » régnaient, les bonnes sœurs y veillaient.

Nous n'avions pas le droit de parler, on ne nous donna pas non plus ce qu'il fallait pour travailler. Celles qui avaient de l'argent purent

2. *Ibidem*, p. 147.

s'acheter un nécessaire de couture et s'occuper à des travaux d'aiguille³.

Dans les souvenirs de ce séjour en prison, qui dura en gros quatre semaines, c'est le rassemblement de ces femmes très différentes les unes des autres qui est le fait marquant. L'apparence et le comportement de ces internées antifascistes différaient sensiblement de ceux des prisonnières auxquelles les bonnes sœurs étaient habituées. Pendant son séjour en prison, Dora Schaul, émigrée et future résistante, a évoqué dans ses dessins la coexistence conflictuelle des deux groupes. Dans des travaux d'une grande simplicité qui révèlent son amour du détail, elle a su fixer le comique involontaire des situations : le nez rouge ôte toute vraisemblance aux yeux baissés des bonnes sœurs, signe de leur humilité et de l'intériorité de leur regard. Dans une autre scène, le rappel insistant des contingences matérielles comme les parapluies et les masques à gaz ridiculise les images pieuses accrochées au mur au fond de la pièce. L'humour et la distance à l'égard de l'événement - la frugalité de la nourriture - sont révélés par ce commentaire du dessin : « Bénis-toi mon Dieu pour le repas que tu nous as donné ! », allusion au bénédicité obligatoire au réfectoire. Si l'on se souvient que les bonnes sœurs vouées à l'amour du prochain satisfaisaient tous les désirs culinaires des internées en échange d'écus sonnants et trébuchants, ce dessin prend un tout autre sens (*voir les croquis de Dora Schaul pp. 34 à 47*).

Dès leur incarcération, ces femmes cherchèrent à se changer les idées en se livrant à des activités artistiques, pour lesquelles elles firent preuve d'un réel talent d'improvisation et de créativité.

On tira des fils d'un mouchoir que l'on avait rapidement fourré dans sa poche au moment de l'arrestation et on l'agrémenta d'une petite broderie. On offrit à l'une d'entre nous pour son anniversaire un « bouquet de fleurs » dont les tiges étaient taillées « grossièrement » dans de vieux balais, tandis que les fleurs avaient été découpées dans

3. *Ibidem*, p. 148.

de vieux journaux généreusement mis à notre disposition. Le « vase » était une vieille bobine de câble⁴.

Entre-temps, le gouvernement français avait précisé la façon dont les étrangers allaient être traités. Ceux qui étaient considérés comme dangereux pour l'ordre public furent internés. Le 16 octobre 1939, la direction de la prison informa les internées qu'elles étaient sur le point d'être transférées dans un camp. Le dessin de Dora Schaul qui se réfère à cet événement révèle le sentiment de rébellion que cette nouvelle provoqua évidemment parmi les femmes. Contrairement aux promesses du directeur - qui leur avait assuré qu'elles pourraient se rendre chez elles au moins une fois avant le transfert -, on les conduisit dès le lendemain matin directement à la gare, et leur transport ne se déroula pas non plus sans incidents. Steffie Spira utilisa son talent de comédienne et se mit en scène :

Pour attirer l'attention sur nous, je simulai une crise de nerfs lorsque les premières femmes commencèrent à monter dans le train. [...] Il se forma ainsi un petit attroupement devant le wagon, tandis que sur les autres quais le trafic était déjà intense⁵.

À leur arrivée à Rieucros le 18 octobre, c'est un terrain entouré de fils de fer barbelés qui attendait les femmes.

4. Gertrud Rast, *Allein bist Du nicht. Kämpfe und Schicksale in schwerer Zeit*, Frankfurt a.M., Röderberg Verlag, 1972, p. 7.

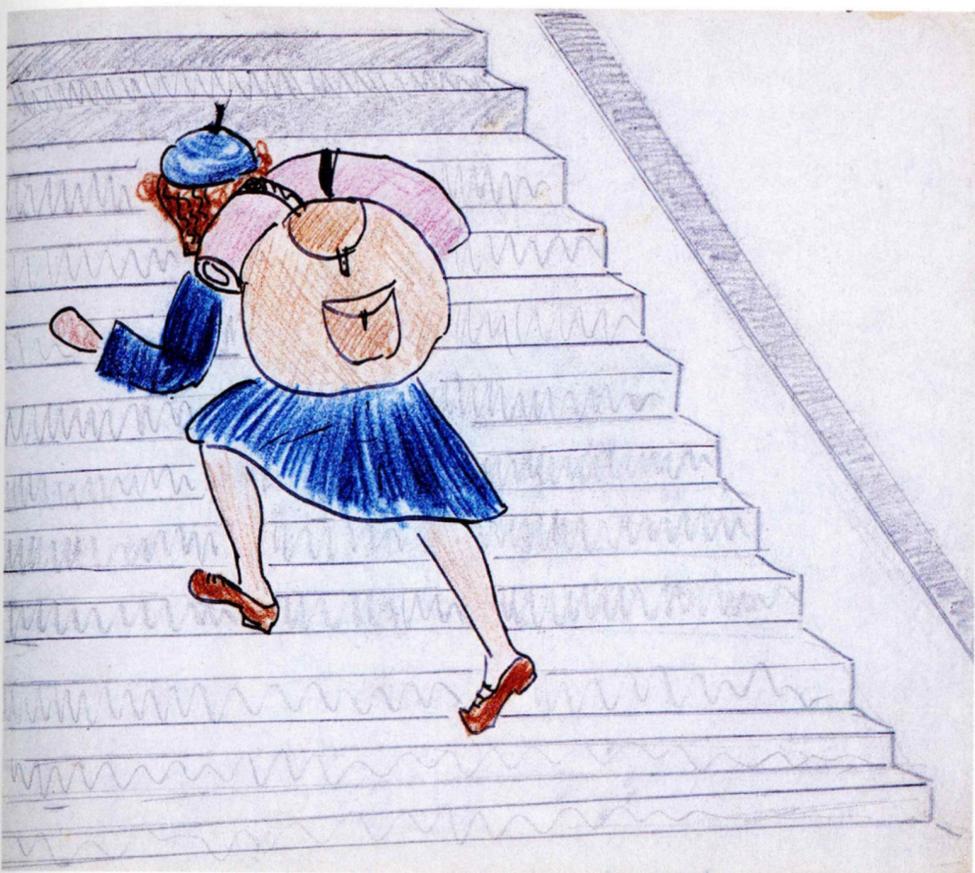
5. Steffie Spira-Ruschin, *op. cit.*, p. 152.



La queue à la préfecture

Je réessayai sans cesse, comme convenu avec les camarades responsables, de me présenter à la préfecture pour obtenir un papier valable, n'importe lequel. Une situation grotesque.

Pages 34 à 47 : Tous les dessins dont le sujet est la prison sont extraits d'un livre d'esquisses que Dora Schaul fit au camp. Les textes sont empruntés à des souvenirs, inédits jusqu'à présent, que Dora Schaul rédigea après la guerre.



À la préfecture

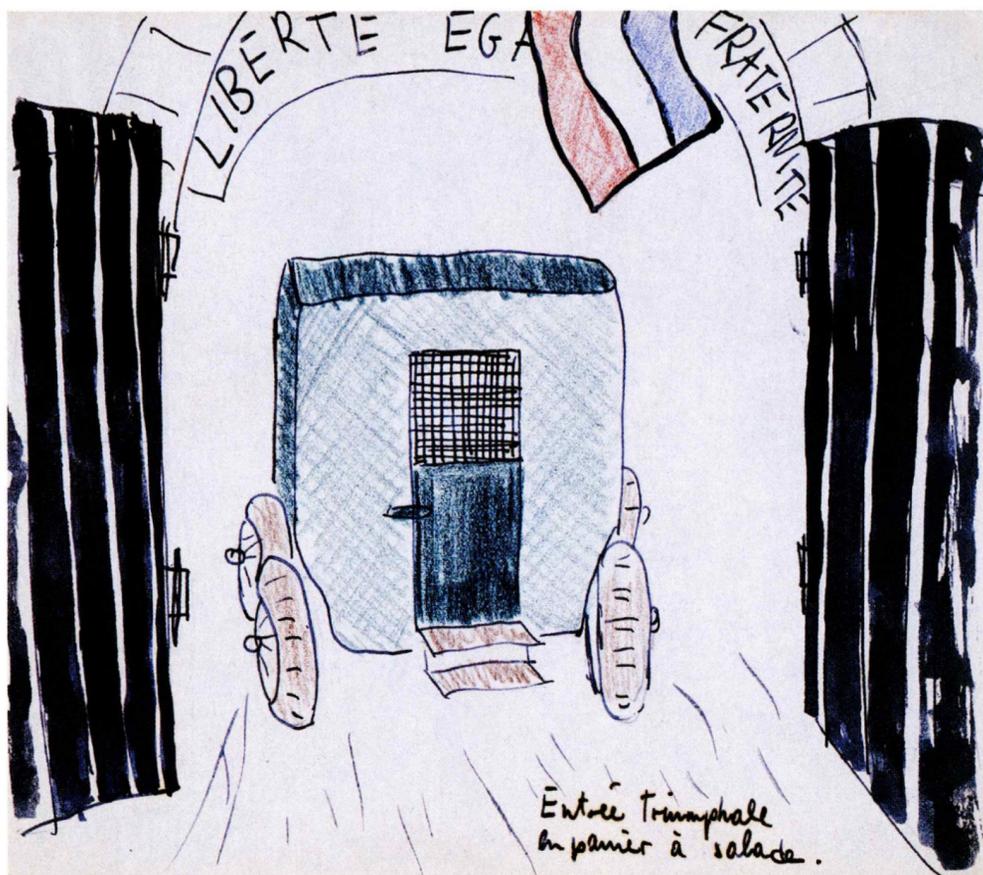
Alors qu'auparavant j'évitais toujours les abords de la préfecture, ainsi que tout ce qui portait l'uniforme de la police, je passais maintenant des heures à circuler dans l'immense bâtiment où l'on me renvoyait de bureau en bureau. Mais personne ne voulait m'écouter. « Pour nous, vous n'existez pas », finit par me déclarer un fonctionnaire. « Quittez notre pays aussi vite que possible. » Mais je ne le pouvais, ni le voulais.



Départ de l'hôtel



La salle d'attente de la préfecture



Entrée triomphale en panier à salade

On me transporta, en compagnie de plusieurs autres étrangères « suspectes », à la Petite-Roquette, la prison de femmes parisienne. Un bâtiment intéressant, vieux de plusieurs centaines d'années. Il servait déjà de prison à l'époque de la Révolution française.



La fouille .

La fouille

Nous avons franchi plusieurs portes en fer imposantes et on nous conduisit vers l'un des bâtiments gris aux petites fenêtres grillagées. Les vitres avaient déjà été passées au bleu, comme c'est l'usage en temps de guerre. Puis ce furent les formalités d'admission. D'abord, l'enregistrement de l'identité. Ensuite, on fouilla soigneusement ma petite valise et mon sac à dos, à la suite de quoi je dus me déshabiller complètement pour qu'on puisse vérifier si je n'avais pas introduit en fraude des objets interdits. En dehors de mes affaires de toilette, il me fut interdit de conserver quoi que ce soit.



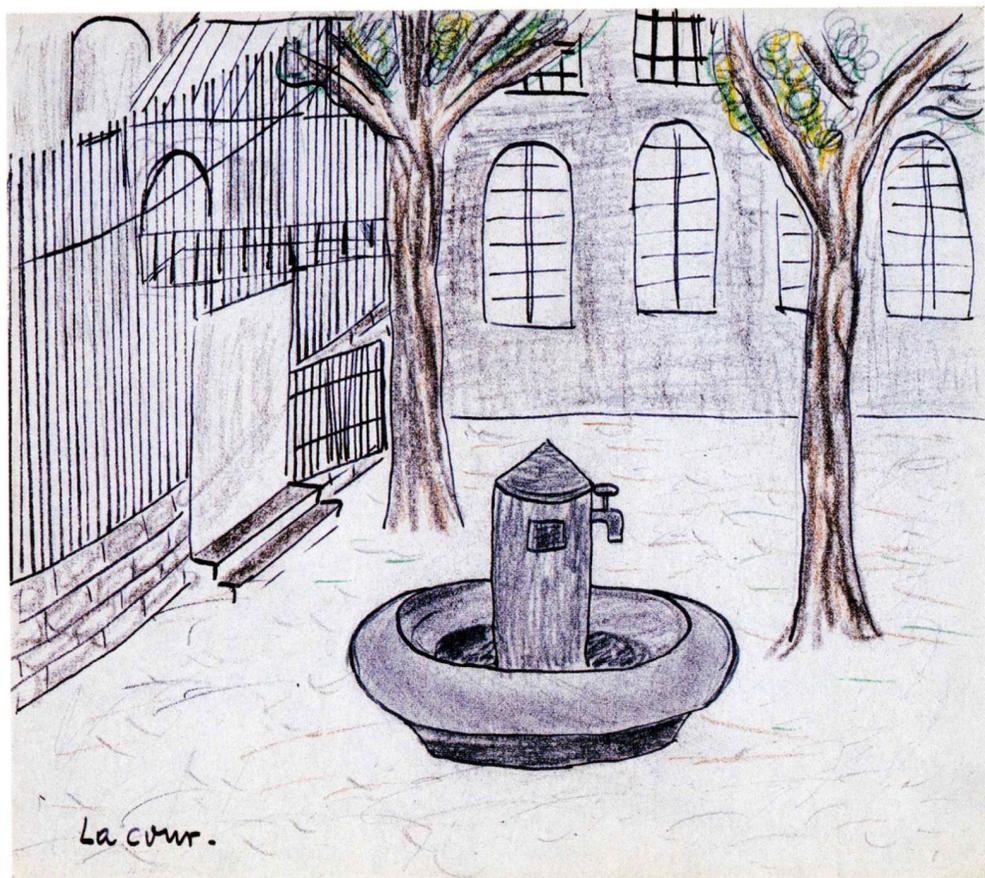
La rencontre

À l'intérieur de la prison des femmes, c'étaient des bonnes sœurs qui étaient chargées de la surveillance. Il y avait constamment des prières. De toute ma vie, je n'ai jamais tant entendu prier que pendant ces quelques jours passés à la Petite-Roquette. Lorsque je suis arrivée, j'entendis quelqu'un m'interpeller à voix haute. C'étaient Claire Muth, Gertrude Duby, Ida Kroll et d'autres camarades de notre groupe d'émigrées parisiennes qui avaient été arrêtées deux jours avant la déclaration de la guerre ; elles m'accueillirent joyeusement et me bombardèrent de questions.



Le quotidien en prison

On se rendit alors dans une grande salle. Quel spectacle ! Les murs peints en blanc étaient tapissés d'images pieuses. Par-dessus un certain nombre de ces images étaient accrochés, au même clou, des masques à gaz dans leur étui oblong gris foncé. Une centaine de femmes étaient agenouillées sur des prie-Dieu. Une bonne sœur, en dessous d'un crucifix, marmonnait constamment des prières.



La cour.

La cour de la prison

Nous, les étrangères suspectes, nous avons un avantage sur les détenues de droit commun. Nous ne passons que les nuits en cellule. Pendant la journée, nous restions assises, sans rien faire, toutes ensemble dans une grande salle, en silence. Le matin et l'après-midi nous avions la permission, comme les autres d'ailleurs, mais à d'autres heures, de faire des tours de cour, autour de la fontaine, comme des chevaux de cirque.



Nous te remercions, Bon Dieu, de la nourriture que tu nous as donnée !

Les repas étaient médiocres, comme dans toutes les prisons françaises. On nous donnait de la soupe deux fois par jour, elle ressemblait à de l'eau glauque et en avait également le goût. Celles qui étaient particulièrement chanceuses y trouvaient parfois une feuille de chou ou un haricot. En plus de cela un morceau de pain, auquel on ajoutait le dimanche une tranche de viande dure. Celles qui pouvaient payer pouvaient commander « à la carte » des choses merveilleuses, comme des escalopes ou du poulet.



La dernière soirée à la Roquette

Un jour, la bonne sœur de garde nous annonça que le directeur de la prison voulait nous parler. Après ce que l'on appelait le « dîner », on ne nous conduisit pas comme à l'habitude, dans nos cellules, mais dans la grande salle. Le directeur arriva. « Mesdames, dit-il solennellement, demain, vous quitterez la prison. » Il reprit après un silence : « Vous allez être transférées dans un camp. » À ces mots, il y eut une grande agitation. Toutes les prisonnières se mirent à crier et à parler en même temps.



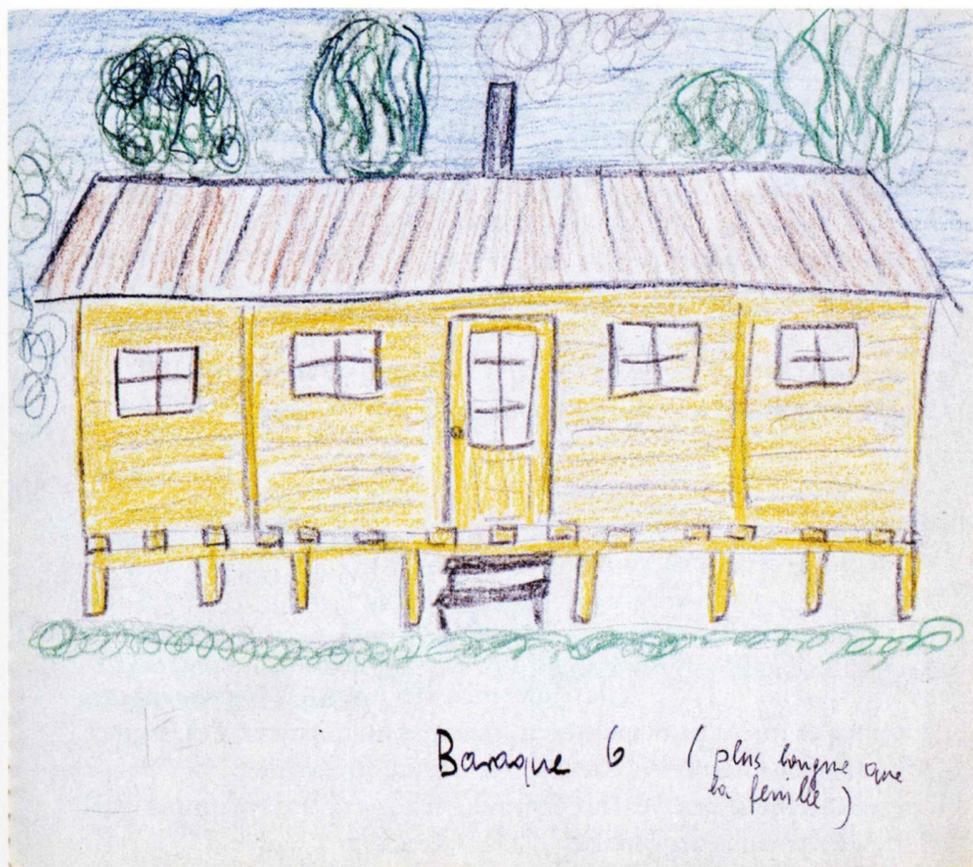
Le départ de Paris

À quatre heures du matin le lendemain, on vint nous chercher dans nos cellules. Escortées par des gardes mobiles, nous fûmes conduites à la gare, où on nous poussa dans des wagons spéciaux. Lorsque nous avons expliqué que nous voulions d'abord retourner chez nous, on nous a ri au nez. Les gardes mobiles montèrent avec nous dans les wagons dont ils verrouillèrent toutes les portes et ils ne relâchèrent pas une minute leur surveillance, comme si nous avions été de dangereuses criminelles. Lorsque l'une d'entre nous se rendait aux cabinets, un garde l'accompagnait. Grâce à nos protestations véhémentes nous avons obtenu que la porte restât entrebâillée sans que la sentinelle pénétrât à l'intérieur des toilettes.



L'arrivée

Nous arrivâmes à Mende au milieu de la nuit. Le camp était situé à une bonne heure du village, dans les montagnes du Massif central. C'était au clair de lune un spectacle hallucinant : une centaine de femmes, en pleine nuit, gravissaient le chemin caillouteux qui conduisait au camp, les unes portant des valises, les autres des paquets. Dans l'obscurité tout semblait gris et nu.



La baraque 6 (plus longue que la feuille)

Rieucros était accroché au versant d'une montagne. Le camp était composé de onze baraques en bois plus une maison en pierre. Seules quelques Espagnoles occupaient les lieux. À part elles, tout était complètement vide. Dans la maison de pierre qui dominait le camp, nous fûmes « accueillies » par quelques silhouettes vêtues de noir au regard sombre et pénétrant. L'une d'elle était mademoiselle Vallot, qui avait auparavant dirigé une prison de femmes. Elle était la seule « spécialiste ». À ses côtés, il y avait tout un état major de femmes originaires de Mende : les gardiennes. Crainte et curiosité se lisaient dans leurs regards.

Chronique des événements

Entre octobre 1939 et juin 1944, des femmes de toutes nationalités sont internées dans les camps de Rieucros puis de Brens. Certaines d'entre elles choisirent d'aller travailler en Allemagne pour échapper au camp, retourneront dans leur pays d'origine ou émigreront aux États-Unis avant 1942. Quant aux Juives internées à Brens, elles seront déportées vers Auschwitz, via Drancy.

À la différence de Gurs - où pendant un temps ce furent principalement, mais pas uniquement, des femmes qui furent internées -, Rieucros et ensuite Brens furent des camps exclusivement réservés aux femmes, et surtout à des femmes particulièrement « dangereuses ». Dans ce camp « répressif », la surveillance devait théoriquement être plus rigoureuse et les conditions de détention plus dures. Si cela se vérifie pour le camp d'hommes du Vernet, cela n'a jamais été le cas de Rieucros, ce qui ressort par exemple de la comparaison des deux camps. Au contraire, les dimensions de Rieucros en facilitaient la surveillance ; la cohésion du groupe relativement homogène des internées antifascistes et leurs actions communes leur rendirent en quelque sorte la vie plus facile.

Si on tente de reconstituer l'histoire de l'internement de ces femmes « suspectes », il faut distinguer trois étapes au cours desquelles la fonction de la détention et ses conditions se modifient et obéissent à chaque fois à une législation différente :

- 1) Une première phase, d'octobre 1939 à août 1940, celle de

la « drôle de guerre », qui s'acheva par l'invasion allemande, l'armistice et le retour de nombreuses femmes en Allemagne.

2) Une deuxième phase, qui dura jusqu'au transfert des internées le 15 février 1942 au camp de Brens, près de Gaillac, à soixante kilomètres au nord-est de Toulouse. Cette phase est marquée par la diminution continuelle du nombre des détenues espagnoles et allemandes (retour dans leur pays d'origine, émigration en Amérique) et l'augmentation du nombre des Françaises d'août 1940 à février 1942.

3) Une troisième phase, de février 1942 à juin 1944, à Brens jusqu'à la fin de la guerre, au cours de laquelle les internées juives furent déportées.

De la déclaration de la guerre à l'armistice

Au cours de l'hiver 1939-1940, le nombre des internées augmenta continuellement :

Si Rieucros comptait au début, en octobre 1939, cent femmes internées, il y en avait à la mi-décembre deux cent cinquante, et à la mi-mai 1940, déjà quatre cent vingt-cinq, avant qu'on commence à y interner des femmes de toutes origines ; une augmentation lente mais constante, y compris chez les « politiques »¹.

On ne peut pas imaginer un regroupement plus disparate. Les archives montrent que plus de vingt nationalités y étaient représentées, parmi lesquelles les Allemandes et les Espagnoles formèrent, du moins au début, les groupes les plus importants². Tandis qu'au cours de la première phase les Allemandes étaient les plus nombreuses, cette situation changea après l'armistice du 22 juin 1940. Nombreuses furent les émigrées allemandes qui quittèrent le camp dans les mois qui suivirent, soit pour rentrer en Allemagne,

1. Hans-Albert Walter, *Deutsche Exilliteratur, 1933-1950. Band 3 : Internierung, Flucht und Lebensbedingungen im Zweiten Weltkrieg*, Stuttgart, Metzler, 1988, p. 91.

2. Toutes les données statistiques mentionnées dans ce chapitre sont tirées du dossier d'archives 2 W 2603 des Archives départementales (AD) de Lozère.

soit pour émigrer outre-Atlantique. « Le séjour des prisonnières à Rieucros ne doit être que provisoire », peut-on lire dans les textes officiels, qui justifient l'internement de la façon suivante : il est un préalable à l'expulsion hors de France de ces femmes « indésirables ». Rien ne fut cependant entrepris dans ce sens. Au contraire. Sylta Busse, qui au printemps 1940 prépare son émigration en Hongrie, écrit : « En ce qui concerne ma libération [...], le consul général me semble trop optimiste. Ici on ne libère que très peu de détenues. Si on est là, on y est pour de bon³. »

Il en alla différemment pour les hommes : après examen de la « commission de criblage » créée spécialement à cette fin, nombreux furent ceux qui furent libérés des camps et incorporés dans des compagnies de travail, sans oublier ceux que l'on réussit à convaincre par des pressions plus ou moins fortes de s'engager dans la Légion étrangère.

On abandonna d'abord les femmes à leur destin. Mais avec l'invasion de la France en mai 1940, puis l'occupation du pays, la situation changea brutalement. La poussée de l'armée allemande en Belgique ainsi que dans le nord de la France provoqua un exode massif de la population civile, qui tenta de gagner le sud du pays sur des routes où régnait le plus grand des chaos. Ils furent nombreux à venir dans la région de Mende, où on improvisa à leur intention des hébergements de fortune. Parmi eux se trouvait l'écrivain Alfred Döblin, pour qui Mende ne représenta qu'une étape sur le chemin des États-Unis où il s'exila ; dans son récit autobiographique *Schicksalsreise* (1949), il a décrit l'atmosphère de cette petite ville de province. Le développement de la guerre, qui scella le destin de la France, provoqua une nouvelle vague d'arrestations dont l'une des conséquences fut l'augmentation sensible du nombre des internées à Rieucros. C'est en juillet 1940 qu'elles furent les plus nombreuses : cinq cent soixante-dix.

Avec l'occupation du nord de la France, l'établissement du régime de Vichy et l'accord négocié lors de l'armistice, les camps d'internement prirent un autre caractère, car l'article 19 de cet

3. Sylta Busse, lettre du 4/04/1940. Archives Sylta Busse, Académie des Beaux-Arts de Berlin-Brandebourg.

accord prévoyait que « tous les Allemands se trouvant sur le territoire de la France et de ses possessions - colonies, protectorats et territoires sous mandat - réclamés nommément par le gouvernement du Reich devaient être livrés sur demande⁴ ». On peut facilement s'imaginer dans quel état de panique cet article plongeait les internées. Elles ne pouvaient savoir que la persécution des Juifs et des émigrés politiques n'était pas, à ce moment précis, l'objectif primordial des occupants allemands⁵.

Le 23 juillet 1940, le préfet de Lozère reçut un courrier du ministère de la Justice de Vichy annonçant la visite d'une commission chargée d'organiser avec les autorités du camp le transfert des prisonniers de guerre allemands conformément aux dispositions prévues à l'article 19 de l'accord d'armistice⁶. Cette commission, placée sous la direction du secrétaire d'ambassade Ernst Kundt et composée de représentants de la Wehrmacht, de l'Office central de sécurité du Reich, du Parti national-socialiste, de la Croix-Rouge allemande, ainsi que d'interprètes et de personnel technique, sillonna pendant à peu près cinq semaines le sud de la France, inspectant les camps, les prisons et les lazarets⁷.

Il s'agissait pour cette commission - c'était sa mission et son objectif - de se faire une idée très précise du nombre de citoyens allemands et étrangers qui se trouvaient dans les différents camps et d'organiser le retour en Allemagne des *Reichsdeutsche*⁸ qui le souhaitaient. Car il se trouvait aussi dans les camps, à côté de tous

4. Patrick von zur Mühlen, *Fluchtweg Spanien - Portugal. Die deutsche Emigration und der Exodus aus Europa 1933-1945*, Bonn, J.H.W. Dietz, 1992, p. 29.

5. Barbara Vormeier souligne également ce fait et corrige le point de vue d'autres chercheurs (Dieter Schiller, Karlheinz Pech, Regine Herrmann et Manfred Hahn, *Kunst und Literatur im antifaschistischen Exil 1933-1945* [Art et littérature pendant l'exil antifasciste], Leipzig, Redam, 1981, p. 391) ; à l'appui de ses propos, elle cite les représentants allemands du ministère des Affaires étrangères au moment de la conclusion de l'armistice. Ceux-ci ont souligné que le gouvernement allemand n'avait pas l'intention de « faire rentrer en Allemagne les émigrés et les juifs qui possédaient encore la nationalité allemande », cité dans Grandjonn et Grundtner (1990, p. 198).

6. AD Lozère, dossier d'archives 2 W 2805.

7. Eggers dans Jacques Grandjonn et Theresia Grundtner, *Zone d'ombre, 1933-1944. Exil et internement d'Allemands et d'Autrichiens dans le sud-est de la France*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990, p. 213-226.

8. *Reichsdeutsch* : Allemand du Reich, par opposition à *Volksdeutsch* : Allemand des territoires occupés par le Reich, NdT.

ceux que la dictature nazie persécutait, quelques Allemands qui éprouvaient une certaine sympathie pour les nazis ; ils s'étaient trouvés en France au moment de la déclaration de la guerre et, considérés comme des ennemis étrangers, avaient été internés en même temps que les antifascistes. D'un point de vue administratif et policier, l'enregistrement et le contrôle des prisonniers civils dans les camps français fournissait les conditions préalables aux persécutions qui devaient être entreprises ultérieurement à l'encontre des ennemis politiques, ainsi qu'à la déportation des Juifs, à partir de 1942, vers les camps d'extermination⁹.

Après la visite de la commission Kundt au camp de Rieucros le 4 août, le commandant du camp transmet au préfet les félicitations de la commission allemande pour la bonne tenue du camp¹⁰. Les termes révèlent toute l'ambiguïté des autorités françaises à l'égard de l'occupant allemand, ainsi que leur pusillanimité : dépassées par les événements, elles hésitaient, du moins en zone libre, entre résistance et collaboration. Il est difficile de porter un jugement global sur la collaboration des autorités françaises et allemandes, étant donné l'état lacunaire des archives. Les autorités françaises, au moins au début, se bercèrent d'illusions en se persuadant qu'elles jouissaient d'une certaine autonomie par rapport à l'occupant, du moins dans certains domaines. La correspondance échangée par les différentes instances chargées d'organiser le retour dans leur pays des femmes internées à Rieucros prouve que l'on cherchait du côté français à conserver pouvoir de décision et indépendance. Sur la liste des noms des internées allemandes qui fut présentée à la commission Kundt, il ne se trouve par exemple aucun nom d'antifasciste allemande. Une circulaire du ministère de la Guerre du 26 juillet 1940 en fournit peut-être l'explication. Dans la perspective de la visite de la commission Kundt, il y est mentionné que « la liste des internées qui se réclament du droit d'asile ne doit pas être communiquée¹¹ ». Si l'on se réfère aux instructions internes communiquées aux autorités, il apparaît que,

9. Patrick von zur Mühlen, *op. cit.*, p. 29.

10. AD Lozère.

11. *Ibidem*.

au moins pendant la période où le camp de Rieucros exista, les femmes ne rentrèrent en Allemagne que si elles en avaient exprimé le désir. La liste, soumise au préfet, des femmes et des enfants qui, à la fin août, furent conduits sous escorte militaire jusqu'à la ligne de démarcation est donc enregistrée sous la rubrique : « Liste des étrangères en provenance du camp de rassemblement de Rieucros près de Mende (Lozère) qui sont disposées conformément au désir des autorités allemandes à être remises auxdites autorités ». La conséquence de la visite de la commission Kundt fut le retour en Allemagne d'un grand nombre d'internées, si bien que, en l'espace d'un mois, le nombre d'internés passa de cinq cent vingt-neuf, dont vingt-quatre enfants, à quatre cent cinq, dont neuf enfants.

Après l'armistice

Alors que pendant les six mois qui suivirent la signature des accords d'armistice, le ministère de l'Intérieur français n'accorda que de façon très restrictive des visas de sortie du territoire français, cette situation se modifia après la rencontre de Pétain et Laval avec Hitler à Montoire en octobre 1940. Dans les textes qui précisaient les circonstances de leur émigration, les « indésirables » furent dotés d'un nouvel attribut soulignant leur caractère de « facteur dérangeant » ; à leur caractère politique « suspect » s'ajouta le fait qu'ils constituaient une charge économique trop lourde pour la France, ainsi que le suggère l'expression française qu'on leur accola désormais : « En surnombre dans l'économie française¹² ». La xénophobie générale et l'antisémitisme latent s'exprimèrent dans la législation antijuive d'octobre 1940. La discrimination incluse dans ces lois à l'égard des Juifs, leur exclusion de certains secteurs de la vie publique et de certaines professions furent justifiées par divers arguments derrière lesquels se cachait une accusation radicale de culpabilité. On compensa le traumatisme national créé par une défaite humiliante en en faisant retomber la responsabilité sur des

12. Anne Grynberg, *Les Camps de la honte. Les internés juifs des camps français, 1939-1944*, Paris, La Découverte, 1991, p. 92.

groupes sociaux tout à fait marginalisés : « Dans la perspective de la reconstruction nationale, le gouvernement a examiné, dès les premiers jours, le problème des Juifs et de ces étrangers qui ont abusé de notre hospitalité et ont amplement contribué à notre défaite¹³. »

La mise en place du régime de Vichy alla de pair avec une répression croissante des adversaires politiques et la persécution de ceux qui étaient impopulaires sur le plan politique. Ces derniers furent internés entre autres à Rieucros, qui reçut officiellement le 10 janvier 1940 le nom de « camp de concentration ». Comme nous l'avons déjà dit, les camps d'internement sur le territoire français ne doivent pas être confondus, malgré leur dénomination, avec les camps de concentration nazis.

Les statistiques officielles du camp pour l'année 1941 permettent d'affirmer qu'il y fut interné à peu près quatre-vingts Espagnoles, soixante-dix Polonaises, cinquante Allemandes et quarante Françaises. Mais, jusqu'à la fin de l'année 1941, le nombre des Françaises progressa continuellement, alors que celui des Allemandes et des Espagnoles diminua de moitié. En janvier 1942, il y avait vingt-trois Allemandes, quarante-cinq Espagnoles, cinquante-six Polonaises et quatre-vingt-huit Françaises, pour ne citer que les nationalités les plus représentées dans le camp.

La visite de la commission Kundt ainsi que la présence d'une représentation allemande en zone libre firent planer la menace d'une livraison imminente des internées à l'Allemagne. Les antifascistes qui avaient fui l'Allemagne pensaient qu'elles devaient s'attendre à tout moment à l'application du paragraphe 19 du redoutable accord d'armistice. Lenka Reinerová écrit à ce propos dans ses Mémoires :

L'idée que des listes ont été remises à la Gestapo nous torture presque constamment. [...] Chaque jour la Gestapo peut présenter la liste des noms, et il est peu probable que les autorités françaises ne se montrent pas disposées à exécuter la volonté de leurs nouveaux maîtres.

13. Cité par Serge Klarsfeld, *Le Statut des Juifs de Vichy*, Paris, Documentation FFDJF/CDJC, 1990, p. 10.

C'est pourquoi nous devons lutter pour obtenir le plus vite possible notre libération¹⁴.

Différentes organisations de bienfaisance installées à Marseille aidaient les émigrés à accomplir les formalités nécessaires à la sortie du territoire. Pour cela, les femmes devaient se rendre à Marseille, à l'hôtel Bompard, transformé en camp de transit pour femmes, car « elles s'y trouvaient près des bureaux d'entraide et des consulats étrangers¹⁵ ».

Pendant la première moitié de l'année 1941, une douzaine de femmes environ quittèrent chaque mois le camp de Rieucros pour émigrer via Marseille. Il est probable que le Unitarian Service Committee, créé en mai 1940, vint en aide aux femmes antifascistes ; dirigé par Noël Field, il aidait les émigrants communistes, qui n'avaient rien à attendre des autres organisations. L'engagement à Marseille du consul du Mexique, dont le gouvernement était disposé à accueillir des communistes, offrit aux femmes antifascistes un soutien qui leur sauva la vie. Ce fut, par exemple, le cas de Steffie Spira, à qui le consulat américain de Marseille refusa un visa : « C'est alors que le consul du Mexique, Gilberto Bosques, cet homme inoubliable et si profondément estimé par tous les émigrés, s'engagea dans la bataille¹⁶. » Lenka Reinerová, journaliste et écrivain, reçut grâce à l'intercession de F.C. Weiskopf le soutien de la Ligue des écrivains progressistes américains, qui lui procura un visa pour le Mexique¹⁷.

Mais revenons à Rieucros. La situation leur semblant sans issue au camp, des prostituées et des condamnées se déclarèrent, de leur plein gré, prêtes à aller travailler en Allemagne, dans l'espoir de recouvrer une liberté toute relative. Une commission de recrutement pour l'agriculture et l'industrie était passée au camp. Actuellement encore, nous ne savons pas grand-chose du destin de la main-d'œuvre étrangère envoyée en Allemagne, bien que des chercheurs se soient penchés sur ce sujet. Dans une lettre du 15 mai

14. Lenka Reinerová, *Grenze geschlossen*, Berlin, Verlag Neues Leben, 1958, p. 135.

15. Patrick von zur Mühlen, *op. cit.*, p. 182.

16. Steffie Spira-Ruschin, *op. cit.*, p. 168.

17. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 139.

1941, le responsable du camp informait le préfet de la visite de la commission de recrutement les 12 et 13 mai. En tout, trente-six internées acceptèrent les propositions de la commission : vingt-six Polonaises, cinq Tchèques, trois Russes, une Slovaque et une Néerlandaise.

Celles qui en automne 1941 se trouvaient toujours à Rieucros redoutaient pour diverses raisons de faire le pas décisif et d'émigrer : ou elles avaient laissé une partie de leur famille en Allemagne, ou elles voulaient continuer le combat politique en France dans la clandestinité ; quoi qu'il en soit, elles ne souhaitaient pas quitter l'Europe. Rares furent les femmes qui suivirent le mot d'ordre donné par la direction illégale du KPD¹⁸ : retourner en Allemagne. Un groupe de femmes fit confiance au parti et suivit ses consignes¹⁹ ; à leur retour en Allemagne, certaines d'entre elles furent déportées à Ravensbrück.

Brens

Sans tenir compte des réserves du directeur du camp, qui le 17 janvier 1942 conclut son voyage d'inspection à Brens sur ces mots : « À première vue, il semble difficile d'utiliser le camp de Brens²⁰ », et sans égard pour les protestations des femmes internées, le transfert des trois cent vingt femmes et enfants encore présents à Rieucros eut lieu le 14 février. On les transporta au camp de Brens, près de Gaillac, à soixante kilomètres au nord-est de Toulouse. On ne peut que spéculer sur les causes réelles de ce changement radical. Il existe quelques informations qui prouvent que les mauvaises conditions de Rieucros préoccupaient les plus hautes autorités de Vichy et que depuis quelque temps on avait l'intention de fermer ce camp. Les rapports alarmants du médecin du camp mentionnaient le mauvais état de santé de la plupart des internées et déconseillait de les y laisser encore pendant un hiver ; ils ont

18. Parti communiste allemand.

19. D'après Dora Schaul, il s'agit de Dora Landhal, Maria Wachter Van de Maat, Elisabeth Kühnen-Kurella et Ida Resech-Levy.

20. AD Lozère.

peut-être été décisifs, tout autant que l'épidémie - une infection ophtalmique - qui venait tout juste d'être jugulée. Mais finalement ce fut sans doute le nombre relativement peu élevé des internées qui incita au transfert ; dans d'autres camps, les conditions de vie étaient devenues tout aussi insupportables sans qu'on envisage pour autant le transfert.

Le camp de Brens, prévu à l'origine pour l'accueil de réfugiés en provenance du nord de la France, fut en réalité utilisé dès mai 1940 pour l'accueil de réfugiés belges. En application des lois xénophobes et antisémites d'octobre 1940, on y interna également de nombreux juifs étrangers²¹. Lorsque les femmes de Rieucros arrivèrent à Brens, ces derniers avaient déjà émigré, ou ils s'étaient évadés et cachés, ou ils avaient été transférés dans d'autres camps.

On ne possède jusqu'à ce jour aucun récit de l'ensemble de l'histoire de Brens. Gilbert Badia donne quelques renseignements fragmentaires qui se limitent à une analyse statistique²². Apparemment, ses chiffres résultent d'une analyse des documents qui ont été réunis en 1966 par le correspondant local du Comité de recherche sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, créé dès la fin de celle-ci. Il ne s'agit pas ici de compléter les pages laissées vides par ce comité de recherche, mais, dans le cas du camp d'internement de femmes à Brens, de dégager dans leurs grandes lignes les axes de développement de la politique d'internement en France et leurs motivations cachées, puis de les analyser. Il en alla de même pour Brens que pour les autres camps de la zone libre : de nombreux Juifs furent déportés de Brens vers Auschwitz via le camp de transit de Drancy.

Comme nous venons de le voir, dès que la France fut occupée, la préoccupation majeure des internés étrangers fut de quitter au plus vite le camp et le pays, ou de plonger dans la clandestinité. Au moment du transfert, il ne se trouvait donc plus que vingt-trois femmes allemandes à Rieucros. En revanche, le nombre des Françaises internées ne cessait d'augmenter : de cent dix en février 1942

21. Anne Grynberg, *op. cit.*, p. 116.

22. Gilbert Badia, *Les Barbelés de l'exil. Études sur l'émigration allemande et autrichienne, 1938-1940*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 307 sq.

à deux cent six en août 1943. Cela tenait à la consolidation du régime de Vichy. Des critiques publiques à l'encontre du régime, la distribution de tracts, l'appartenance antérieure au Parti communiste - entre-temps interdit - étaient des raisons suffisantes pour l'internement. En même temps, dans le cadre de la « révolution nationale » mise en œuvre par Pétain, on entreprit une opération d'épuration de tous les éléments qui risquaient de déstabiliser la France car le régime de Vichy, dont les fondements étaient la devise « Travail, Famille, Patrie », considérait qu'il était de son devoir moral de veiller aussi « à l'éducation et à l'ordre ». L'une des clés de voûte en était la redéfinition du rôle social de la femme comme élément stabilisateur du système. Le décret du 11 octobre 1940, qui prévoyait toute une série de mesures visant à écarter durablement les femmes de la vie professionnelle, enclencha ce processus²³. Sous prétexte de lutter contre le chômage, on décida par exemple d'exclure toutes les femmes mariées de la fonction publique. En même temps, on mena une campagne de propagande véhémement pour que la femme soit rendue à sa fonction « naturelle » d'épouse et de mère. Toute femme qui refusait cette règle boycottait la société et était en conséquence marginalisée. On donna en outre une assise juridique à cette répartition des rôles. Les procédures de divorce devinrent plus rigoureuses, les divorces furent sanctionnés, le principe de fidélité fut introduit dans les textes.

Cette politique réactionnaire impliquait le contrôle du corps des femmes. Par conséquent, on accorda une attention toute spéciale aux femmes qui prétendaient disposer du leur. C'est dans cette perspective qu'il faut lire les dispositions prises contre les prostituées françaises, qui dès 1942 furent internées en nombre à Brens. Ainsi en septembre 1943, trente-sept prostituées de Toulouse furent internées ensemble²⁴. Par la suite, leur nombre augmenta régulièrement, si bien qu'en avril 1943 elles représentaient le tiers de la population du camp. Il ressort de la correspondance

23. « Bordeaux », dans Rita Thalmann, *Femmes et fascismes*, Paris, Deuxtemps Tierce, 1987, p. 135-155.

24. AD Tarn, 495 W 4. Rapport du mois de septembre.

échangée entre le préfet et les autorités du camp que cela posa nombre de problèmes. Le commandant du camp insiste à maintes reprises sur l'influence pernicieuse qu'exerçaient les prostituées sur les autres femmes et demande expressément qu'on trouve une solution. Il se plaint de ce que la cohabitation de femmes internées pour des motifs complètement différents ait des conséquences dont il ne peut « pas encore mesurer l'importance ». Ce qu'il ne dit pas, l'inspecteur général adjoint Lebègue l'écrit sans ménagement dans son rapport d'avril 1943 : la présence de nombreuses prostituées dans le camp provoquerait ce que l'on avait justement voulu empêcher en les internant, à savoir une vie sexuelle incontrôlée. Au moment où il rédige son rapport, écrit Lebègue, trois gardiens ont été congédiés pour cause de relations sexuelles avec des internées. Selon l'enquête menée par Lebègue, il doit y avoir eu vingt couples homosexuels dans le camp, ce qui lui donne l'occasion de faire ce commentaire : « Comment pourrait-il en être autrement, puisque 28 % des femmes sont des prostituées ? » La promiscuité de ces dernières - dont les deux tiers étaient apparemment atteintes de maladies vénériennes - et des autres femmes fut aussi violemment critiquée par de nombreuses internées. Quelques-unes se plaignirent aussi d'être « soignées à l'infirmerie en même temps que les prostituées ». Elles se présentèrent en nombre au Service du travail, dans le courant de l'année 1943, dans le but de se rendre en Allemagne, ce qui permet de penser qu'on leur avait plus ou moins imposé cette solution. À partir d'août 1943, beaucoup furent relâchées. Sur un ordre spécial de Pétain, soixante-neuf femmes internées pour prostitution furent libérées, et trois mois plus tard le commandant du camp écrit que « la libération de la presque totalité des femmes a contribué considérablement au retour du calme dans le le camp ».

La libération des prostituées laisse supposer que les autorités françaises et la direction du camp étaient complètement démunies face aux problèmes que posait leur internement. La tentative ponctuelle d'infléchir la prostitution, c'est-à-dire de la maintenir dans des voies contrôlables dans le cadre « du renouveau moral de la société », avait en tout cas échoué. En l'absence de documents précis dans les archives, on ne peut faire ici que des suppositions

sur les raisons qui ont conduit à prendre ces mesures et sur les motivations des autorités. Leur décision a d'abord été inspirée par le désir d'éviter la propagation d'épidémies dans le camp et, aussi, une dramatisation des tensions entre les différentes populations du camp. En même temps elle révèle à quel point la politique d'internement était le fruit de l'arbitraire et de l'impondérable, ce qui dans le cas présent joua en faveur des femmes concernées. Par ailleurs, la libération des femmes dépendit certainement du fait que l'internement, à la longue, était une affaire coûteuse pour l'État français. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer que les autorités aient été disposées à céder aux propositions des comités d'entraide publics et privés qui étaient intervenus pour obtenir la libération des internés juifs. Comme les formalités nécessaires pour quitter la France devenaient de plus en plus difficiles et la menace de la déportation de plus en plus pressante, les comités d'entraide mirent en place une nouvelle stratégie. Afin d'obtenir que les internés juifs - et en particulier les enfants - soient, provisoirement du moins, libérés des camps, ce qui leur permettrait éventuellement de se cacher, de rejoindre la Résistance, ou, dans le cas des enfants, d'être recueillis et cachés par des familles françaises, quelques organisations ouvrirent des foyers d'hébergement provisoire²⁵. De nombreux enfants juifs ont été sauvés de cette façon²⁶.

Le Service social pour les étrangers, créé en janvier 1941 par le ministère du Travail, gérait plusieurs de ces centres, parmi lesquels Douadic, près de Châteauroux, dans l'Indre. En août 1943, quarante-quatre femmes et cinq enfants venant de Brens y furent conduits. Ce transfert sema la panique dans le camp car il rappela le souvenir de la déportation des femmes juives qui avait eu lieu juste un an auparavant. Mais, dans ce cas, le transfert permit plutôt de se « débarrasser » des prostituées, indésirables. Dans les archives de Douadic, on trouve la remarque suivante :

Le centre héberge en particulier une cinquantaine de femmes en provenance du camp de Brens, ce qui n'a pas été sans jeter une certaine perturbation dans la bonne marche du centre. En effet, le

25. Anne Grynberg, *op. cit.*, p. 272 sq.

26. Sabine Zeïtoun, *Ces enfants qu'il fallait sauver*, Paris, Albin Michel, 1989.

passé de certaines de ces femmes est fort chargé et plus de la moitié sont d'anciennes prostituées²⁷.

Les femmes juives qui restaient encore dans le camp furent transférées dans le courant de l'année 1943 ou au début de 1944 dans différents camps, foyers ou centres²⁸. Selon l'institution dont ces camps dépendaient ou la personne qui les dirigeait, elles purent être sauvées de la déportation. Le 3 juin 1944, Brens fut réquisitionné par les Allemands, et les cent cinquante et une femmes qui s'y trouvaient furent envoyées au camp de Gurs, dans les Pyrénées, qui sera officiellement fermé le 25 août 1944²⁹. Après la Libération, le camp servit à l'internement des collaborateurs et des pourvoyeurs du marché noir.

27. L'auteur remercie Gérard Gobitz, qui lui a amicalement donné cette information, qu'il tient des Archives.

28. Il s'agit des camps de Recebedou et de Noé près de Toulouse, de Rivesaltes, Gurs, Le Vernet, Nexon, et des centres de la Cimade ou du Service social pour les étrangers, comme dans le cas de Douadic.

29. Cf. Claude Laharie, *Le Camp de Gurs. Un aspect méconnu de l'histoire du Béarn*, Pau, J&D Éditions, 1985, p. 249-255.



2. *Rieucros, 1939-1942*

Radiographie d'un camp

Créé par un décret de 1939, Rieucros, près de Mende, dans le département de la Lozère, est le premier camp d'internement de femmes en France. En raison de l'arbitraire qui présida à l'internement des « indésirables », un groupe très hétérogène s'y retrouve. Ce sont les « politiques » qui prennent en main l'organisation de la vie quotidienne.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue, [...]
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

ARTHUR RIMBAUD, « Le Dormeur du val »

Il est difficile de reconstituer clairement aujourd'hui les raisons qui ont conduit à choisir précisément Rieucros pour y construire le premier camp d'internement, car « s'il y a un lieu où la surveillance, le ravitaillement et l'installation étaient particulièrement difficiles, c'est bien dans ce délicieux ravin de Rieucros », s'indigne un journaliste local, beaucoup moins par compassion pour les internés que pour les habitants¹.

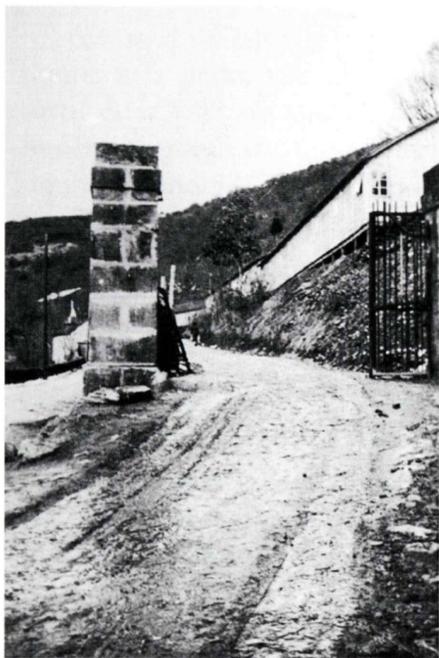
La construction et l'installation du camp nécessitèrent quelques dépenses. Dans une lettre du 29 mars 1940 adressée au ministre de l'Intérieur, le préfet dit avoir dépensé 584 000 francs pour l'année 1939 et demande de nouveaux subsides pour l'année 1940 car il est prévu de porter la capacité d'accueil du camp à mille personnes². On peut se demander pourquoi ce petit département de la Lozère, aux maigres ressources, eut l'ambition d'installer un camp précisément à l'extrême nord des Cévennes, dans une région peu accessible et au climat rude. Il est possible que

1. *La Croix de la Lozère*, 26/02/1939.

2. Archives municipales.



La maison en pierre. Photo © Dora Schaul.



L'entrée du camp. Photo © Dora Schaul.



Le camp en hiver. Photo © Dora Schaul.

la raison ait été tout simplement la volonté du maire libéral de Mende et du préfet - il y a déjà été fait allusion - de trouver une solution au problème des réfugiés, en particulier espagnols, en leur offrant un hébergement ; il est vraisemblable qu'aucun autre département ne s'était proposé.

Les particularités géographiques de cette région de France ont joué un rôle non négligeable dans l'histoire du pays. Le paysage aride et en partie difficilement accessible des montagnes cévenoles a été fréquemment le lieu d'une résistance opiniâtre de la population ; celle-ci remporta de belles victoires aussi bien contre le pouvoir central que contre l'occupant ennemi. Qu'il s'agisse des huguenots ou des résistants pendant la Seconde Guerre mondiale, le terrain se révéla toujours favorable au combat contre le conquérant et offrit un refuge aux persécutés. Dans cette contrée, grâce à l'aide et à la protection de la population, de nombreux émigrés allemands réussirent à survivre aux années de guerre³.

Au cœur du chef-lieu du département, la cathédrale, massive, donne à la petite ville de Mende son caractère particulier. Au sortir de la ville, un chemin non carrossable d'environ quatre kilomètres conduit dans une vallée à laquelle la rivière, le Rieucros, donne son nom. C'est au fond de cette vallée que se trouvait le camp, dont l'accès était fermé par une immense porte en fer. À droite du chemin qui s'élevait en pente douce, se trouvaient les onze baraques qui constituaient le camp. Le chemin s'arrêtait devant une grande maison de pierre, un bâtiment qui appartenait autrefois à l'église et qu'elle loua pour qu'on en fit un lieu d'internement. Cette maison de pierre existe aujourd'hui encore, alors qu'on ne trouve plus aucune trace des baraques. À présent, le camp est utilisé en été comme centre aéré pour des enfants. À l'entrée, un monument rappelle au visiteur le destin des femmes internées et déportées.

3. Cf. Philippe Joutard, Jacques Poujol et Patrick Cabanel, *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1987.

Les internées

En exécution des prescriptions de M. le ministre de l'Intérieur, en date du 19 septembre, j'ai l'honneur de vous informer que je me propose de diriger sur le centre de Rieucros, sous escorte, les réfugiées espagnoles dont les noms suivent⁴.

C'est ainsi, ou dans des termes analogues, que commencent de nombreuses lettres par lesquelles les préfets des autres départements essayèrent, dans les mois qui suivirent, d'envoyer des femmes à Rieucros. La raison en était aussi simple que stéréotypée : il s'agissait d'« indésirables », de « suspectes ». Si l'on regarde d'un peu plus près la suite du texte, on découvre derrière les formules administratives un mélange étrange de morale et de politique, d'où se dégage une idéologie que le régime de Vichy sut particulièrement bien cultiver. Les femmes concernées « non seulement se rendent coupables d'actes répréhensibles, au point de vue moralité et conduite, mais sont indésirables du fait des rapports qu'elles cherchent constamment à établir entre elles et les groupements communistes⁵ ». Il est frappant de voir comment des hommes politiques conservateurs ont essayé en employant le terme imposé d'« indésirable » de criminaliser des femmes dont les mœurs brisaient le tabou de l'imaginaire bourgeois et ses normes. Et pour ce faire il n'en fallait pas beaucoup : une émigrée d'origine russe fut, par exemple, considérée comme particulièrement suspecte « en raison de son passé » car il s'agissait d'une ancienne danseuse, sans ressources régulières, qui entretenait des relations avec un officier de marine⁶.

Le préfet de Lozère, responsable du placement dans le camp, fut confronté à un déluge de requêtes qui étaient toutes rédigées sur ce même modèle. Dans ses réponses, il insistait chaque fois sur la fonction spécifique du camp et ne donna pas suite, pour cette raison, à certaines demandes. Il écrivit par exemple au préfet de Seine-et-Marne, en décembre 1939 :

4. Archives municipales.

5. *Ibidem*.

6. *Ibidem*.



Dortoir 15. Dessin © Dora Schaul.



La famille. Dessin © Dora Schaul.

Le camp de Rieucros est destiné aux femmes suspectes au point de vue national ou professant des idées extrémistes. Or les femmes dont vous me parlez ne sont que des indisciplinées⁷.

La correspondance administrative révèle que du côté des autorités locales on était soucieux de conserver au camp son caractère spécifique de « camp répressif » et de résister à l'afflux d'indésirables de toutes sortes en provenance de la France entière. Mais déjà dans la circulaire du ministère de l'Intérieur exigeant du préfet l'envoi hebdomadaire au responsable en charge du dossier à la Sécurité nationale, à Paris, d'une liste de toutes les femmes internées, la rubrique « droit commun » était mentionnée à côté de « dangereuse pour l'ordre public » et « professant des idées extrémistes »⁸.

Pour exécuter cet ordre, le commandant du camp écrivit le 14 décembre 1939 un rapport dans lequel deux cent quarante-neuf internées sont mentionnées. Il est étonnant de voir qu'une quatrième rubrique figure dans ce rapport : « Autres motifs ». Derrière ce terme générique se cachent des délits comme « mauvaise conduite », « galanterie », « absence de papiers d'identité » et surtout un « etc. » qui en dit long.

Un regard sur les statistiques, établies à ce moment-là tous les quinze jours seulement, fait apparaître que les femmes qui avaient été internées en raison d'« autres motifs » ont constitué jusqu'à la fermeture du camp de Rieucros et le transfert à Brens la population la plus importante du camp. L'existence de cette rubrique permettait des internements arbitraires : « suspecte en raison de ses nombreux voyages en Allemagne », « dangereuse pour la santé publique », « se fait remarquer par sa turbulence et son mauvais esprit au cours de quelques incidents⁹ », voilà un échantillon des commentaires justifiant ces internements. En même temps, l'internement pour vie contraire aux bonnes mœurs permit d'inventer de fausses accusations. Nombreuses sont celles parmi les émigrées engagées politiquement que l'on n'interna pas en raison de leurs

7. AD Lozère.

8. AD Lozère.

9. AD Tarn, 1238 W.

convictions et de leurs activités politiques, mais en raison de leur « galanterie », terme par lequel on les accusait indirectement de prostitution. Gilbert Badia, qui dans son article sur Rieucros confirme ces faits, cite comme explication une lettre de Félix Chevrier, directeur de la Commission des centres de rassemblement : « Telle femme, accusée d'avoir la cuisse légère, est probablement là pour s'être trop bien défendue¹⁰. »

Cette situation tient au statut et à la condition particulière des femmes concernées. Claudia Schoppmann a, à juste titre, souligné dans son anthologie *Écrivain(e)s de langue allemande en exil* que le groupe des exilés n'était pas homogène et que les hommes et les femmes avaient été frappés différemment par l'émigration, « une circonstance qui, dans les recherches entreprises sur l'exil, n'a, à quelques exceptions près, pas été prise en compte, ou pour le moins n'a pas été soumise à une analyse systématique¹¹ ». La première vague d'internement concerna essentiellement des femmes relativement jeunes, célibataires qui, dans la situation spécifique de l'exil, entretenirent avec des hommes des relations étroites scellées par le combat politique mené en commun. Mais seuls quelques-uns de ces couples étaient mariés, d'autant plus qu'un mariage était impossible vu que les éventuels conjoints n'avaient pas de papiers. Or, aux yeux des autorités françaises, une femme célibataire vivant avec un homme était *a priori* suspecte car elle ne respectait pas les conceptions morales en vigueur. Lors de son arrestation, cette circonstance jouait un plus grand rôle que ses convictions politiques ; cela devenait l'élément essentiel qui provoquait son internement.

Le fait qu'à Rieucros on interna effectivement des prostituées en même temps que des « politiques » accentua encore cette ambiguïté, qui renvoie à un aspect spécifique de l'internement chez les femmes qu'il convient d'étudier de plus près. Que les femmes aient représenté un danger plutôt à cause de leurs « mœurs dissolues » qu'en raison de leur engagement politique signifie qu'on cherchait à dévaloriser ces femmes qui avaient un engagement

10. Rapport Chevrier, CDJC, 1/04/1940.

11. Claudia Schoppmann, *Écrivain(e)s de langue allemande en exil*, Berlin, Orlanda, 1991, p. 15 *sq.*

politique fort. Cela prouve que l'institution qui réclame l'internement des femmes ne considère pas la femme comme un être pensant, mais comme un corps, comme un sexe.

À l'arrière-plan de ce mode de raisonnement administratif se trouve la dichotomie selon laquelle la femme est pensée comme « vierge ou putain ». Ainsi que Klaus Theweleit l'a montré dans son livre *Männerphantasien*¹² (Fantasmes d'hommes) en 1977, ce schéma, encore très fort dans les controverses idéologiques, s'exprime dans des métaphores qui lui correspondent. Dans son analyse des écrits des *Freikorps*¹³, il remarque que la femme menaçante, la prolétaire, apparaît sous les traits d'une putain :

La femme prolétaire est une putain. [...] L'aspect menaçant de cette femme tient entre autres à sa non-virginité. L'expérience sexuelle que les soldats nationalistes supposent qu'elle a déclenché chez eux apparemment une angoisse particulièrement forte. Et cette angoisse est mise en relation avec le mot « communiste »¹⁴.

La menace que représente l'opposant politique est associée au corps de la femme et apparaît dans l'image de la prostitution. Cette image, ce produit de l'imagination (littéraire) devient réalité dans la confrontation avec des femmes antifascistes. La « mauvaise femme », politiquement engagée, ne peut être qu'une putain ; derrière sa conception communiste du monde se cache une sexualité débridée.

« Qui sont les suspectes de Rieucros ? » C'est avec cette question rhétorique que Lucie River, qui fut elle-même internée quelque temps à Rieucros avant d'émigrer en Union soviétique, commence un article critique sur « Le camp de concentration destiné aux femmes dangereuses pour l'État », publié en juin 1941 dans le journal d'exilés *Die Welt* ; elle compte attirer l'attention sur les conditions de détention insupportables au camp de Rieucros. En raison de l'arbitraire qui présida à l'internement des « indésirables », une palette hétéroclite de femmes de toutes nationalités, conditions sociales et générations, se retrouva à

12. Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, Band 1, Frankfurt a.M., 1977.

13. Corps francs (NdT).

14. Klaus Theweleit, *op. cit.*, p. 93.

Rieucros. Des filles des rues et des voleuses à la tire du Kurfürstendamm partageaient « la table et le lit » avec de prétendues espionnes allemandes à la Mata Hari.

Sous la plume de Lucie River, les « indésirables », réduites dans la langue administrative à une formule sans vie, prennent forme :

Les voleuses, les faiseuses d'anges, les entremetteuses, les trafiquantes de drogues ou de filles sont rassemblées dans la baraque numéro 1. Ensuite viennent les « femmes de luxe » du dortoir numéro 19, qui tout comme les « cas divers » (femmes sans papiers, voleuses de petit calibre, prostituées de bas étage) ont le privilège d'habiter dans un bâtiment dans lequel il fait relativement bon en hiver et agréablement frais en été.

Les « femmes de luxe », ce sont les « poules de luxe » qui soignaient leur extravagance et leurs excentricités pour ne pas passer inaperçues. La costumière Sylta Busse, internée à Rieucros, en parle dès la première lettre qu'elle envoie du camp :

Notre baraque offre un riche assortiment de prostituées, y compris les « dames » élégantes qui se promènent en chemise de nuit de soie et ongles vernis rouge écarlate, jusqu'aux véritables grandes dames. [...] C'est un fantastique terrain pour étudier les caractères et les cultures ; pour cette raison un lieu tellement intéressant, on ne peut pas dire à quel point¹⁵.

Dans leur langage, les femmes donnèrent un prolongement à l'arbitraire du système, jusqu'à l'absurde même : elles baptisèrent les « cas divers » du dortoir numéro 15 de l'expression homophone « cas d'hiver ».

Il n'est pas difficile d'imaginer que la vie en commun de ces femmes ne se déroula pas sans heurts. La promiscuité constante, imposée à tant de femmes tellement différentes, l'absence de sphère privée et l'exiguïté des lieux devinrent à la longue difficilement supportables.

Fin mars début avril 1940, les femmes furent divisées par nationalités et par motifs d'internement, avant d'être placées dans les baraques, qui avaient été, sur ces entrefaites, terminées. Sylta Busse,

15. Sylta Busse, lettre du 25/02/1940.

une portraitiste passionnée qui dessina ses compagnes internées, regrette énormément cette restructuration du 27 mars : « Les Espagnoles ont quitté notre baraque (dommage, dommage !!!), les Polonaises aussi hélas, elles étaient mes plus beaux modèles. » Les Allemandes, qui avaient d'abord été logées dans le dortoir 15 de la maison en pierre, rejoignirent les Polonaises dans la baraque 6. Chaque baraque abritait à peu près quatre-vingts femmes.

Les particularités culturelles et intellectuelles, tout comme les convictions des femmes, forgeaient l'atmosphère et l'ambiance de la baraque. Lucie River illustre cet aspect dans son article :

Quand on entrait dans la baraque 7 on entendait, que ce fût le matin ou le soir, des chants tristes ou joyeux chantés avec des mines provocatrices, des chants comme *Mamita mia* ou *Con el quinto regimiento*, des chants qu'entonnaient les milices espagnoles et les Brigades internationales lorsqu'elles partaient au combat. La baraque 7 est un coin d'Espagne : des Andalouses malignes et méfiantes, des Catalanes nonchalantes et joyeuses, des Madrilènes aux grands yeux ironiques, des Basques aux traits prononcés et tendus.

Les Espagnoles

Jusqu'à présent, peu de recherches ont été effectuées sur le destin des femmes et des enfants espagnols, et sur les raisons qui les ont conduits dans ce camp répressif. Dans les rares publications qui relatent leur fuite massive hors de l'Espagne de Franco, les traces des femmes et des enfants se perdent dans le néant et le non-dit. Nous apprenons à l'occasion que femmes et enfants espagnols, à leur arrivée en France, furent répartis dans différents départements sur instruction des autorités. À partir de ces rares informations on peut seulement faire quelques suppositions quant à leur internement. Il semble que les préfets aient saisi l'ouverture des camps de femmes comme prétexte pour se débarrasser des Espagnoles qui avaient été officiellement affectées à leur département.

Michel del Castillo, qui fut interné pendant quelque temps à Rieucros avec sa mère, décrit dans son roman autobiographique



Les enfants espagnols (en bas à gauche : Michel del Castillo). Photo © Dora Schaul.



Les jeunes Espagnoles.
Photo © Ursula Katzenstein.

Tanguy le comportement des Français à l'égard des réfugiés espagnols : leur attitude de rejet, la plupart du temps présentée comme idéologique, cachait en réalité une sinistre xénophobie. De nombreuses jeunes filles et jeunes femmes accompagnées d'enfants se trouvaient parmi ces réfugiés. Elles venaient le plus souvent de milieux très démunis et ne disposaient d'aucuns moyens financiers. Elles ont apparemment beaucoup impressionné Sylta Busse, qui écrit :

Les petites *chicas* espagnoles, au-dessus de moi, sont tout aussi charmantes, elles n'ont guère plus de dix-sept, dix-huit, vingt ans. L'une en particulier m'est devenue très chère, elle s'appelle Mercedes, elle a dix-sept ans et irradie la grâce et la fraîcheur¹⁶.

Les enfants, qui étaient tout aussi analphabètes que leurs mères, n'étaient encore jamais allés à l'école de leur vie. Bien que leurs mères s'y soient opposées au début, ils apprirent à lire et à écrire à Rieucros. Dans ce camp, on laissa les femmes organiser elles-mêmes l'instruction des enfants des différentes nationalités, alors que plus tard à Brens on engagea une institutrice. Les femmes s'intéressèrent particulièrement aux enfants espagnols et s'efforcèrent de les occuper intelligemment en alliant enseignement et activités ludiques pour les distraire. Lorsque le sketch *Blanche-Neige à Rieucros* fut mis en scène, les enfants participèrent et interprétèrent les rôles des nains (*voir le texte infra, p. 150-151*).

Le gouvernement mexicain intervint en faveur des Espagnoles et se déclara prêt à recevoir celles qui désiraient émigrer. Le commandant du camp eut à sa disposition 52 000 francs, qu'il dut partager entre les internées désirant émigrer. Comme la lettre citée ci-dessous le prouve, il fut décidé que seules pourraient profiter de cet argent celles qui avaient fait une demande de visa pour le Mexique car « il n'y a pas lieu de faire bénéficier d'un secours de 300 francs les Espagnoles qui n'ont pas demandé leur départ pour le Mexique ou qui ont seulement sollicité leur rapatriement en Espagne ». L'arbitraire qui présida à la distribution de ce secours engendra un tel mécontentement parmi les internées que le

16. Sylta Busse, lettre du 29/02/1940.

commandant du camp, dans une lettre adressée au préfet, en vient à la conclusion qu'« il eût été préférable que cette somme fût distribuée suivant l'état qui [lui] avait été fourni lors de la visite du ministre du Mexique ». Bien que certaines Espagnoles aient pu utiliser cet argent pour gagner le Mexique, la majorité d'entre elles préférèrent rentrer en Espagne, même si elles savaient qu'elles y seraient victimes de la répression. Au cours de l'année 1941, en tout soixante et onze Espagnoles, accompagnées de quelques enfants, furent conduites à la frontière espagnole, à Cerbère. La perspective d'un nouvel hiver dans le camp décida certaines femmes, en novembre 1941, à se préoccuper de leur émigration vers le Mexique. Les Espagnoles, persécutées dans leur pays en raison de leur engagement politique, se trouvaient confrontées à une double menace : qu'elles soient livrées aux autorités espagnoles ou aux Allemands, le danger était aussi grand. Pour elles, le Mexique était le seul salut, ainsi que Michel del Castillo le souligne dans *Tanguy* en prenant l'exemple de sa mère. La description de son séjour à Rieucros est le seul témoignage littéraire sur l'internement dans le camp écrit du point de vue d'un réfugié espagnol. À part cela, quelques photos aux dédicaces affectueuses ou quelques cartes de vœux sont les uniques documents qui attestent la présence des Espagnoles et leurs relations étroites et amicales avec les antifascistes allemandes.

Les Allemandes

À la différence des Espagnoles, les Allemandes ont consigné leurs expériences de l'émigration et de l'internement dans des récits autobiographiques qui ont été conservés, en particulier le journal d'Ursula Katzenstein. Les Allemandes avaient émigré en France par des voies très variées et pour des raisons complètement différentes ; à Paris, elles rejoignirent le groupe des émigrés de gauche. C'est seulement au cours de leur émigration que certaines d'entre elles commencèrent à acquérir une conscience politique ; d'autres en revanche étaient depuis longtemps membres du KPD ou d'un autre parti de gauche, et disposaient d'une longue expérience de permanente d'un parti ou d'un syndicat. Certaines d'entre elles



De gauche à droite : Käthe Nekvasilová, Ursula Katzenstein, Anni Haas, Annemarie Günther, Lenka Reinerová, Magda Stern, Gertrud Rast. Photo © Annemarie Günther.



Quelques antifascistes allemandes. De gauche à droite, rangée du bas : Dora Schaul, Paula Ruess-Nuding, Cläre Quast-Muth, Hilda Maddalena, Ida Kroh-Krautter ; rangée du haut : Dora Landabl, Betty Rosenfeld, Marina Strasde, Maria Van de Maat. Photo © Dora Schaul.

avaient également participé à la guerre d'Espagne. Ce sont des femmes totalement différentes, aux positions politiques les plus variées, que le camp de Rieucros réunit : les camarades les plus orthodoxes du KPD retrouvèrent les « dissidentes » qui avaient été exclues du parti, les trotskistes comme Rosi Wolfstein, l'une des têtes de l'aile droite, exclue du parti en 1929 et entrée en 1932 au SADP¹⁷ avec la minorité des opposants¹⁸. Les témoignages écrits, mais surtout les témoignages oraux, montrent que cela provoqua moins de conflits que les directives données par les dirigeants communistes internés au camp du Vernet ; à Rieucros, elles ne furent guère approuvées. Malgré les divergences et les animosités, il n'y eut pourtant pas de conflit ouvert. La situation ne fut jamais semblable à celle du camp répressif des hommes au Vernet, où certains quittèrent le parti et d'autres en furent ostensiblement exclus comme « renégats »¹⁹. Toutefois les femmes de gauche se démarquèrent très visiblement de celles qui n'appartenaient pas à la grande famille des « politiques ». Il est clair que se trouvaient parmi celles-ci des femmes dont les sympathies allaient aux nazis et qui accueillirent avec joie la nouvelle de l'armistice et de la visite de la commission Kundt.

Les Sarroises

Parmi les Allemandes se trouvait un groupe important de Sarroises. Leur exil différait sur quelques points de celui de leurs compagnes d'internement. Avant le plébiscite du 13 janvier 1935 en Sarre, par lequel la population se déclara à 90,8 % favorable à sa réintégration dans le Reich, les adversaires du slogan « Retour dans le Reich » s'étaient assurés d'un soutien officiel du côté français au cas où ils subiraient une défaite qui rendrait leur émigration nécessaire. « Quelque huit mille Sarrois, la moitié d'entre eux juifs, choisirent le chemin de l'émigration, la plupart avant le 26 février

17. Parti socialiste des travailleurs allemands (NdT).

18. Cf., à propos de Rosi Wolfstein, « Tout vérifier d'un œil critique. Rosi Wolfstein, l'une des femmes les plus importantes du mouvement ouvrier », dans *Wittener Frauengeschichte(n)*, Witten, Wittener Arbeitskreis Frauengeschichte, 1992.

19. Cf. Arthur Koestler, *La Lie de la terre*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.



Numéro de la carte: _____

Valable pour les années
19__-19__
ou jusqu'au
(1) _____

_____ objet de
le _____
en remplacement de la carte n° _____
délivrée le _____

Pièces d'identité fournies: _____

Je certifie exactes les déclarations ci-contre.
(Signature de l'étranger.)
M. Diener

Date de la demande de carte: _____

Case réservée au Service central.

(1) Date d'expiration de la validité du visa pour
les étrangers titulaires du visa à durée limitée.
S. N. 3014 II

Nom: *Diener née Thener-Korn*

Prénoms: *Martha*

née le *24 Septembre 1909* à *Sarebruck*

filie de *Antoine*
né le *décédé* à _____
et de *Maria Kroscheider*
née le *décédé* à _____

Profession: *ménagère*

Nationalité *Sarraise*

Mode d'acquisition de cette nationalité: *filiation, mariage, naturalisation* (rayer les mentions inutiles).

Situation de famille: *célibataire, marié, veuf, divorcé* (rayer les mentions inutiles).

Adresse: { Localité: *Hende*
Rue *du collège 70 R.*

Renseignements sur le conjoint: { Nom: *Thener*
Prénoms: *Emile*
Né le *11 Septembre 1910* à *Hohent*
Nationalité d'origine: *Sarraise*

Enfants au-dessous de 15 ans.

PRENOMS	DATE DE NAISSANCE	LIEU DE NAISSANCE	OBSERVATIONS
<i>Emile</i>	<i>21.6.32</i>	<i>Sarebruck</i>	<i>Sare</i>
<i>Suzette</i>	<i>14.7.33</i>	<i>Sarebruck</i>	<i>Sare</i>
<i>Henni</i>	<i>29.8.35</i>	<i>Compiègne</i>	<i>Sar. et Sar.</i>
<i>Jeanne</i>	<i>19.9.40</i>	<i>Hende</i>	<i>Lozère</i>

Demande de carte de travail de Martha Diener.

1936²⁰. » La France, leur principal pays d'accueil, voulut éviter que les émigrés sarrois ne restent agglutinés dans les départements de l'est du pays, et les dirigea d'abord vers le Sud-Ouest. Une partie des centres d'hébergement installés à leur intention fut attribuée dès septembre 1936 aux réfugiés espagnols²¹.

Le 30 juillet 1935, dans une lettre adressée au préfet de Haute-Garonne, département dans lequel de nombreux Sarrois avaient été transférés, le ministre de l'Intérieur demanda à ce que « la situation [...] des réfugiés sarrois soit modifiée d'urgence²² ». Les autorités cherchèrent des solutions pour améliorer l'intégration des Sarrois. De nombreuses mesures, au nombre desquelles la fermeture de tous les centres d'hébergement, visèrent à partir de septembre 1935 à faciliter leur insertion professionnelle, assurant ainsi leur indépendance financière. Une ordonnance prévoyait qu'en cas de refus réitéré d'un travail il serait procédé à l'expulsion.

Cependant, par rapport aux autres émigrés, les Sarrois eurent - du moins provisoirement - un statut privilégié. « D'une façon générale, les Sarrois comme les Autrichiens furent traités plus amicalement que les Allemands du Reich²³. » Les émigrés sarrois qui étaient restés à proximité de la frontière purent continuer pendant quelque temps leurs activités politiques dans la clandestinité. Mais « avec le début de la Seconde Guerre mondiale disparut le caractère spécifique de l'émigration sarroise, un alliage de résistance et de refus²⁴ ».

Comme la majorité des réfugiés sarrois avaient été acheminés vers les départements du sud-ouest de la France, il se trouva là-bas au moment de la déclaration de la guerre proportionnellement plus de Sarrois que d'autres émigrés allemands. Dès le premier hiver quelques Sarroises arrivèrent à Rieucros. De leur plein gré, nombre d'entre elles retournèrent en Sarre après la visite de la commission Kundt en août 1940. Étant donné l'occupation de la

20. Klaus-Michael Mallmann, *Das zersplitterte Nein. Saarländer gegen Hitler. Widerstand und Verweigerung im Saarland 1935-1945*, Bonn, J.H.W. Dietz, 1989, VIII.

21. Archives nationales (AN) F 1A 4589.

22. AN, F 1A 4538.

23. Ruth Fabian et Corinne Coulmas, *Die deutsche Emigration in Frankreich nach 1933*, Munich, 1978, p. 69 sq.

24. Klaus-Michael Mallmann, *op. cit.*

France, il leur semblait absurde d'y rester plus longtemps, d'autant plus que celle-ci, contrairement à leurs espoirs et à leurs attentes, n'était pas devenue leur seconde patrie, les promesses du gouvernement relatives à leur intégration n'ayant pas été tenues. Quelques Sarroises internées à Rieucros pour des raisons politiques furent livrées à l'Allemagne en 1940-1941.

Les Polonaises

Aux côtés des Espagnoles et des Allemandes, il y avait aussi des Polonaises à Rieucros. Parmi elles se trouvaient des militantes politiques comme Lisa Holländer ou Mira Loewy-Kugler, qui avaient participé à la guerre d'Espagne, mais aussi de toutes jeunes filles de milieux modestes qui, vu les circonstances, avaient été contraintes pour survivre de se prostituer ou de voler. Dans ses souvenirs de Rieucros, Lenka Reinerová s'intéresse à ces jeunes filles qui avaient fui les pogromes contre les Juifs. Livrées à elles-mêmes très jeunes et sans formation professionnelle, elles avaient dû se débrouiller seules à Paris :

Que pouvait-il se passer alors, que s'est-il souvent passé ? Maisons closes, souteneurs, commissariat de police, carte jaune. Lorsque la guerre éclata, elles ne furent subitement plus des filles de joie ordinaires. Elles furent alors des étrangères, des Polonaises. C'est ainsi qu'on les envoya à Rieucros²⁵.

Gertrud Rast fait, elle aussi, le portrait des Polonaises, dont certaines, les « politiques », se trouvaient dans la baraque allemande :

La plupart de ces jeunes filles vivaient à Paris depuis des années et elles n'avaient pas revu leur patrie ni leur famille depuis bien longtemps. Elles étaient encore presque des enfants lorsqu'elles avaient suivi un frère aîné, un oncle ou une tante. Quelques-unes d'entre elles avaient été employées dans la haute couture, dans les lieux où se faisait à Paris la mode²⁶.

25. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 98 sq.

26. Gertrud Rast, *op. cit.*, p. 19.



Quelques jeunes Polonaises.
Photo © Mali Fritz.

Plus de la moitié des Juifs étrangers qui vivaient en France en 1939 étaient polonais. Le Parti communiste français avait créé sa propre structure pour venir en aide aux travailleurs étrangers, la MOI (Main-d'Œuvre immigrée). Parmi les membres de la MOI se trouvaient de nombreuses femmes qui prirent plus tard une part active à la résistance armée contre les Allemands. Mais, auparavant, un grand nombre d'entre elles furent internées. Ce fut le cas de Mira Loewy-Kugler, née à Lodz, qui fit partie plus tard du groupe de résistants lyonnais Carmagnole²⁷. Cependant la plupart des femmes polonaises internées n'avaient aucun engagement politique, et elles ne disposaient pas non plus des moyens et des relations nécessaires pour être libérées et pouvoir émigrer hors de France. C'est pourquoi le nombre des Polonaises fut très élevé parmi les victimes de la déportation en provenance du camp de Brens.

Les Françaises

On peut s'étonner au premier abord de trouver des Françaises parmi les femmes internées dans un centre d'hébergement pour les étrangers, puisque c'est ainsi que le camp de Rieucros s'appela officiellement jusqu'en janvier 1941. Dans un rapport détaillé du commandant du camp daté de septembre 1941, on peut lire à ce sujet : « Depuis l'armistice, un certain nombre de Françaises ont été dirigées sur le camp de Rieucros, en application du décret du 18 novembre. » Ce décret prenait une mesure d'exception - justifiée par la déclaration de la guerre - qui permettait non seulement de retirer de la circulation les étrangers « indésirables », mais aussi les Français qui pouvaient représenter un danger pour la sécurité intérieure et l'ordre public. Les archives du camp révèlent que dès décembre 1939 des Françaises se trouvaient à Rieucros. À l'origine on considéra que l'internement des Françaises avec des étrangères n'était que provisoire. On ne peut pas expliquer clairement pourquoi elles sont restées internées à Rieucros avec des étrangères

27. Ingrid Strobl, « *Sag nie, du gehst den letzten Weg* ». *Frauen im bewaffneten Widerstand gegen Faschismus und deutsche Besatzung*, Frankfurt a.M., Fischer Verlag, 1989, p. 151.



*La Française Mathilde Péri
avec sa nièce.*

Photo © Ursula Katzenstein.

jusqu'à la fermeture du camp. Les archives indiquent que l'internement collectif des Françaises avec des étrangères posa de nombreux problèmes. Lors d'une réunion de tous les commandants de camp de la zone libre au ministère de l'Intérieur à Vichy en septembre 1941, cette question fut également à l'ordre du jour ; des plaintes s'élevèrent de toutes parts, on déplora qu'il fût impossible de séparer les internées selon les motifs d'internement.

À cette occasion, le commandant du camp de Rieucros souligna les activités politiques auxquelles se livraient les femmes dans son camp : « Un petit nombre d'internées (notamment quelques femmes d'internés politiques) font une propagande active dans le centre, où d'autre part aucune séparation ne peut être établie²⁸. » Il semble qu'on ait eu peur que des troubles n'éclatent dans le camp. Lorsque Mathilde Péri, la femme du célèbre dirigeant communiste Gabriel Péri, fusillé par les Allemands en décembre 1941, arriva au camp avec sa sœur accompagnée de sa fille de deux ans et de leur mère, âgée de soixante-dix ans, on les installa, à l'écart des autres, dans la maison de pierre. « Les nouvelles camarades sont tellement importantes qu'elles ne logeront jamais dans les baraques. On les a installées directement dans le bâtiment administratif, au-dessus du bureau²⁹. »

Les témoignages des anciens internés et les rapports de l'administration du camp prouvent que les Françaises exprimaient effectivement leurs convictions politiques ouvertement et avec détermination, que ce soit dans leur correspondance, où elles ne cachaient pas leurs critiques du régime et de la situation, ou au cours d'actions collectives destinées à faire connaître leurs positions et leur résistance au régime. Ces manifestations étaient suivies avec une grande attention par l'administration, qui en outre contrôlait minutieusement leur courrier. L'entrée en guerre de l'Union soviétique renforça la position des communistes internés dans les camps français. Dans une circulaire du 4 juillet 1941 on signifia aux préfets, à cette occasion, qu'il convenait de contrôler l'agitation entretenue par les « politiques ». La fouille des baraques qui

28. AD Lozère.

29. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 111.

s'ensuivit ne donna pas de résultats concrets car, selon un rapport du ministère de l'Intérieur, les internées savaient parfaitement « éviter ce qui pourrait leur nuire³⁰ ».

La propagande prosoviétique des communistes françaises fut sanctionnée par une interdiction de visites, et de courrier pour toutes les internées ; ce fut un coup magistral de la part de la direction du camp, qui, en prenant cette sanction collective, espérait dresser les unes contre les autres des femmes internées pour des raisons différentes. Ce qui ne manqua pas de se produire :

Les internées d'autres nationalités, dont la mentalité et le comportement n'avaient jamais été critiquables, ont rejeté la responsabilité de la punition sur celles qui l'avaient provoquée à cause de leurs convictions et de leurs déclarations³¹.

Les Françaises formaient un groupe aussi hétérogène que les femmes des autres nationalités. Les raisons de leur internement correspondaient à l'ensemble des délits cités précédemment, même si la plupart d'entre elles étaient prétendument internées au motif de la légèreté de leurs mœurs. Alors que dans le courant de l'année 1941 de plus en plus d'Espagnoles et d'Allemandes quittaient le camp, le nombre des Françaises quadrupla.

« *La Gitane* » *Kali*

C'est certainement pour « mauvaises mœurs » que l'on interna à Rieucros « la Gitane », connue sous le nom de Kali³², qui, par son style peu conventionnel et sa quête sans limite de la liberté, attira sur elle l'intérêt et l'admiration de toutes. Elle est le sujet d'innombrables anecdotes. Elle inspira à Marina Strasde, comédienne et écrivain, un poème intitulé *La Crème des crèmes*, et Sylta Busse, qui dans sa correspondance fit souvent allusion à elle, dessina son portrait. Lenka Reinerová écrit à son propos : « Chaque

30. AD Lozère.

31. *Ibidem*.

32. Il est impossible de savoir si Kali était sinte ou rom. Dans le camp, on l'appelait « la Gitane ». L'auteur a repris cette dénomination.



Kali, un portrait de Sylta Busse. Académie des Beaux-Arts de Berlin-Brandebourg, Archives personnelles de Sylta Busse.



Kali.
Photo © Ursula Katzenstein.

matin quand elle tresse ses cheveux noirs, elle s'écrie d'un ton menaçant : « Je vais foutre le camp. Je ne resterai pas ici. Je vais foutre le camp et être libre »³³. » Ses innombrables tentatives d'évasion se terminaient toujours dans la cellule disciplinaire du camp. Son entêtement provoquait constamment de nouveaux conflits avec la direction du camp. Après l'échec d'une nouvelle tentative d'évasion, « elle fut menottée et emmenée comme un animal sauvage, et nous n'avons plus jamais revu Kali. On nous a dit plus tard qu'elle n'était plus en vie, mais nous n'avons jamais su ce qui était réellement arrivé³⁴ ».

Ainsi que l'atteste l'installation d'un camp pour les « gitans et les nomades » en juin 1942 à Saliers près d'Arles, cette population était également menacée de marginalisation et de persécution³⁵. Il se peut que l'on ait évité le pire en ouvrant ce camp, car le 15 mars 1942 une conférence s'était tenue à Vichy au cours de laquelle il avait été question de la déportation de la totalité des Sinte et des Rom. Mais cette solution fut abandonnée au profit d'une proposition de Gilbert Lesage, le responsable du Service social pour les étrangers, qui prévoyait d'ouvrir en Camargue un camp placé sous l'autorité de son service. De ce camp qui exista officiellement jusqu'au 15 octobre 1944, mais dans lequel il ne se trouvait plus personne depuis le 25 août 1944, aucun interné ne fut déporté.

33. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 96.

34. Lenka Reinerová, *Der Ausflug zum Schwanensee*, Berlin, Aufbau Verlag, 1983, p. 25.

35. Cf. Jacques Grandjone et Theresia Grundtner, *op. cit.*, p. 291-299.

La mesure des jours

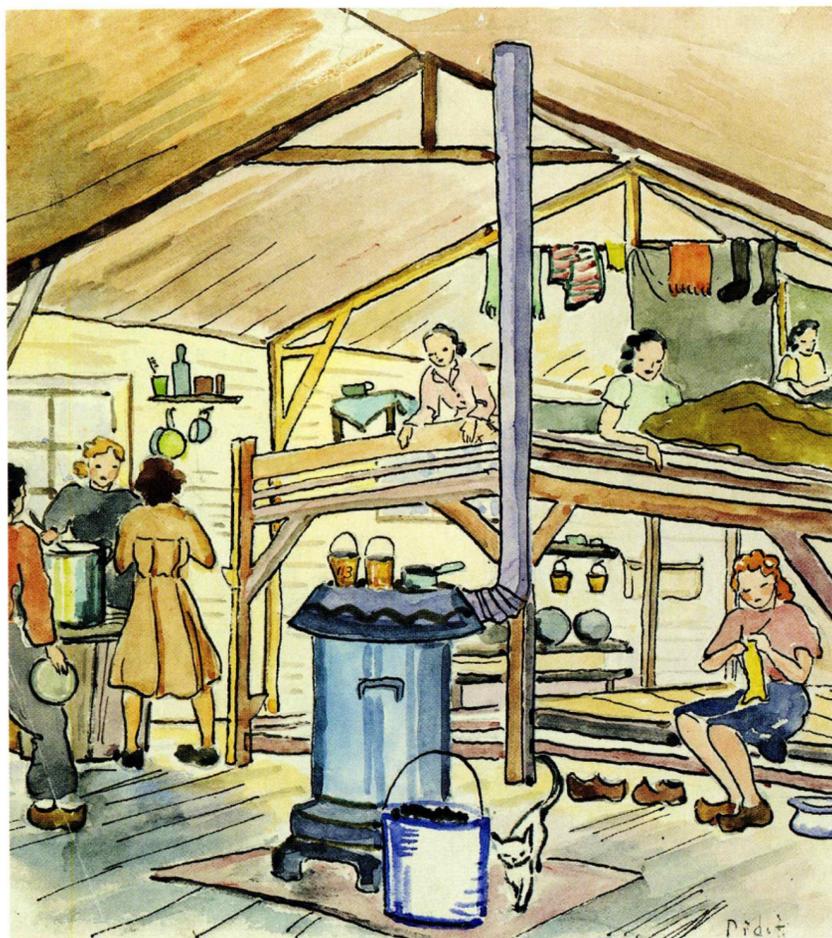
À Rieucros, chaque journée ressemble à la suivante, immuablement rythmée par les mêmes horaires, les mêmes corvées, les mêmes espoirs, les mêmes angoisses. Seule la correspondance ébrèche le quotidien. Et quelques visites à Mende.

Peu de temps après son arrivée, Sylta Busse décrit ses premières impressions du camp :

Notre camp est un peu à l'écart. Lorsque nous sommes arrivées, j'étais très impatiente de savoir si j'allais trouver là quelqu'un de connaissance. On me conduisit dans une immense baraque (environ quatre-vingts femmes) et tout à coup j'aperçus Helene Maywald tout au fond, assise sur son lit tout en haut comme sur un trône. Nous dormons en effet en deux couches superposées, deux immenses plateaux l'un au-dessus de l'autre. Mon minuscule royaume se trouve à quelques lits - c'est-à-dire quelques paillasses - du sien, on m'a attribué une paillasse, un sac de couchage, trois couvertures, vaisselle et couverts et une paire de sabots, le tout propre et correct. On peut aussi se laver, à la Banja, les chiottes ça va aussi¹.

Cette brève description contient déjà les principaux éléments qui réglaient la vie quotidienne dans le camp. C'est à l'« espace de vie » de la baraque qu'est attribuée la fonction primordiale. Chacune saisissait toutes les occasions pour conférer au territoire qui

1. Sylta Busse, lettre du 25/02/40.



Dans la baraque. Dessin © Flora Süßmann (Didit).

lui était imparti une note personnelle. Les femmes cherchèrent à délimiter leur domaine avec les maigres moyens à leur disposition : une corde à linge réservée à l'usage personnel, des couvertures et des serviettes de toilette, des napperons et des bouquets de fleurs remplaçaient l'intimité que créent habituellement les quatre murs du domicile et délimitaient la sphère privée de chacune. Une poutre ou un clou que l'on arrivait à dénicher avec beaucoup de chance tenaient lieu d'armoire. Il faut évoquer ici le pot de chambre que chaque internée se voyait attribuer à son arrivée au camp et qui servait à tout ce qu'on peut imaginer sauf ce à quoi il était destiné. Pour les artistes il représentait un sujet particulièrement apprécié, que l'on retrouve dans nombre de dessins. Au centre de la baraque il y avait un poêle censé chauffer tout l'espace et remplacer la cuisinière. Sylta Busse décrit les problèmes que cela posait : « Il faut constamment se battre si l'on veut avoir un peu de place sur le poêle pour faire chauffer du lait ou se faire une infusion, etc. Cela prend du temps et use les nerfs². »

Conformément aux instructions de la direction du camp, il fallut choisir dans chaque baraque une responsable chargée de faire respecter la discipline et d'intervenir en cas de conflit. La journée se déroulait selon un rythme parfaitement établi : « On se lève le matin vers sept heures et demie, on déjeune à midi et à sept heures c'est le dîner, après quoi il est interdit de sortir de la baraque », lit-on dans une autre lettre de Sylta Busse. Le déroulement monotone de journées déterminées par cette répartition du temps et la répétition des mêmes activités donnait à la vie du camp son image, en lui conférant une routine immuable :

Dans un camp de concentration, chaque journée ressemble aux autres, chacun accomplit les mêmes actes : se lever, secouer sa paillasse, faire la queue pour obtenir de l'eau pour le thé, se bagarrer pour utiliser un robinet dans les sanitaires, faire la queue pour avoir de la soupe et des épiluchures de fruits, faire la queue pour l'eau du thé l'après-midi, la queue pour la soupe du soir, secouer la paillasse ; et le lendemain tout recommence³.

2. Sylta Busse, lettre du 21/04/40.

3. Lenka Reinerová, inédit.



Dans la baraque. Dessin © Flora Süßmann (Didit).



Photo © Dora Schaul.

Bien que le temps ne soit pas compté, Sylta Busse avait l'impression d'en manquer : « Les jours filent vite, tu ne peux pas t'imaginer, on est toujours occupé : laver son linge, promenade, gymnastique (sous la direction de Steffie), répétition de chant, il y a toujours quelque chose à faire⁴. » Rieucros n'était pas un camp de travail, les femmes devaient seulement effectuer à tour de rôle un certain nombre de corvées nécessaires à la vie en collectivité. Il leur incombait aussi bien de nettoyer les baraques et les chemins d'accès que de préparer ensemble les repas, d'éplucher des légumes pour la sempiternelle soupe, etc. Le « chef » de baraque désignait chaque semaine les femmes chargées de balayer et de s'occuper du feu. Ces dernières étaient aussi chargées d'aller chercher à la cuisine les gros chaudrons remplis d'eau et de les apporter dans les baraques.

Raphia, couture, peinture

La direction du camp a constamment cherché à procurer du travail aux femmes internées. Sur ce point la correspondance qu'elle entretint avec diverses autorités est tout à fait instructive. Le 22 février 1940, le préfet demanda au Secours national de lui fournir de la laine. Cette demande se heurta à une fin de non-recevoir, justifiée dans les termes suivants :

Notre comité de direction n'a pas cru devoir disposer de laine en faveur de femmes étrangères, étant donné que chaque jour nous sommes obligés, faute de matières premières et de fonds de roulement suffisants, de refuser de la laine et du travail à d'innombrables femmes de mobilisés français⁵.

Le 29 mars 1940, le préfet informait le ministre de l'Intérieur qu'il n'avait pas encore réussi à organiser le travail dans le camp. Il demandait qu'on lui alloue la somme de 35 000 francs pour l'acquisition des dix machines à coudre nécessaires à la réalisation

4. Sylta Busse, lettre du 29/02/40.

5. AD Lozère, 2 W 2805. Tous les renseignements donnés dans ce chapitre sont tirés de ce dossier.

de son projet : la fabrication d'uniformes militaires. Ce projet, relativement coûteux, ne fut vraisemblablement pas exécuté, abandonné au profit d'une collaboration plus simple avec l'autorité militaire : les femmes durent tricoter des gants et des chaussettes pour les soldats. Les conditions de ce travail, et, entre autres, la livraison de la laine furent réglées par contrat. Cependant, le salaire originellement prévu - 9 francs par paire - vint en compensation du logement des femmes au camp et ne leur fut jamais payé, car « la situation spéciale des ouvrières en cause ne saurait être assimilée à la condition des Françaises cherchant dans le travail pour l'armée un moyen de subvenir à l'entretien de leur famille ».

Savoir si les femmes devaient ou non tricoter des chaussettes pour les soldats français fut parmi les camarades allemandes un sujet de discussions et de vives controverses, que Dora Schaul résume ainsi :

La plupart d'entre nous - et je faisais partie de cette majorité - étions de l'avis suivant : tant que le gouvernement français nous garde prisonnières, il n'est pas question que nous travaillions pour lui. Nous ne savions pas encore très bien ce que signifiait cette guerre qui venait de commencer et quel rôle le gouvernement français jouait. Mais nous commençons déjà à voir que ce gouvernement n'avait aucunement l'intention de combattre le fascisme. [...] Celles qui défendaient le point de vue inverse et voulaient tricoter des chaussettes argumentaient en soulignant que cela pouvait peut-être nous apporter des avantages et qu'il était même possible qu'on nous paye un peu pour notre travail⁶.

En réalité, les femmes qui eurent un rendement particulièrement bon eurent droit à une prime. Il semble que le groupe des Espagnoles ait accepté la proposition de l'autorité militaire, car la surveillante générale, Mlle Vallot, demanda en juin 1940 une avance pour pouvoir payer les Espagnoles. Sur les dessins illustrant la vie au camp, des femmes sont souvent représentées en train de tricoter.

Très vite, ce furent les « politiques » qui prirent en main l'organisation de la vie quotidienne. Pour occuper raisonnablement

6. Dora Schaul, inédit.



L'exposition à la mairie de Mende. Photo © Dora Schaul.

le temps et juguler l'ennui et la mauvaise humeur autant que possible, elles organisèrent des conférences et des cours de langue. Des spécialistes se proposèrent selon leurs connaissances et leur formation respectives, car des enseignantes se trouvaient parmi les internées. Au début on proposa même des cours de gymnastique, mais très vite les femmes n'en eurent plus la force, du fait du manque de nourriture. Dans les rapports mensuels du commandant du camp sont mentionnés l'emploi du temps quotidien et les occupations. Ils révèlent les initiatives les plus variées. Les formules stéréotypées qui y sont fréquemment employées résument ainsi les activités des femmes : « Dans la journée, travaux et agréments personnels laissés à leur plaisir : raphia, couture, peinture, etc.⁷ »

Selon les archives, il a dû y avoir aussi une bibliothèque dans le camp, mais il semble qu'elle n'ait pas été particulièrement bien garnie car Sylta Busse, par exemple, demande sans cesse dans ses lettres qu'on lui envoie de la lecture. Alors que les unes préféraient les occupations intellectuelles, les autres développaient leurs talents artisanaux. Une activité fébrile s'organisa :

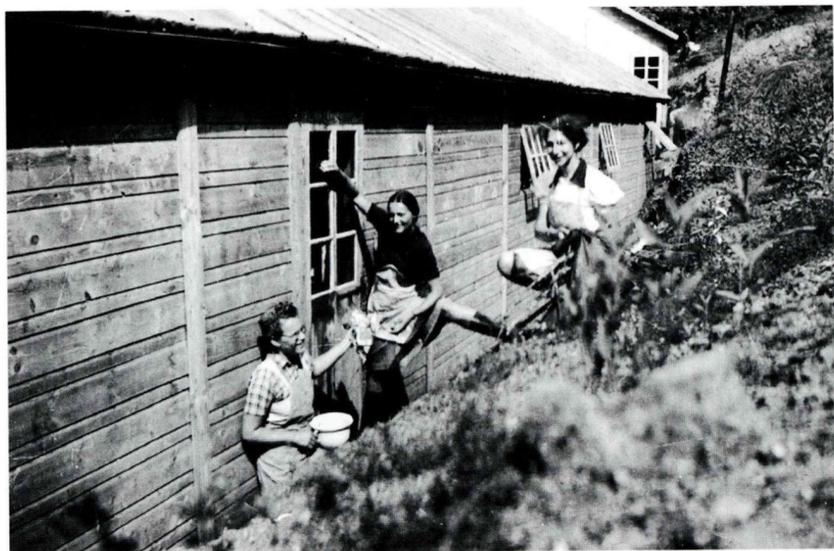
Les femmes qui cousaient transformaient de vieilles couvertures en objets pratiques et beaux, comme des corsages ou des jupes. Les Allemandes étaient les spécialistes des sacs à main en raphia, des ceintures, des sandales, des coffrets, des coupes, des corbeilles, etc. Les Espagnoles étaient très douées pour le tricot, la broderie et la couture. Les Russes et les Polonaises fabriquaient des broches avec du raphia ou des restes de laine⁸.

Ce qui au début ne fut qu'une activité modeste ne tarda pas à se développer et « on aurait pu parler d'activité de manufacture : fabrication de vêtements, de bijoux, de jeux d'échecs, etc., qui purent être vendus au personnel de surveillance ainsi qu'aux habitants de la ville voisine, Mende⁹ ». La diversité et la qualité des objets manufacturés firent germer dans la tête des femmes l'idée d'une exposition qui permettrait d'avoir accès à un public plus vaste. Si la motivation initiale avait été surtout de s'occuper

7. AD Lozère.

8. Dora Schaul, citée par Philippe Joutard, Jacques Poujol et Patrick Cabanel, *op. cit.*, p. 67.

9. Hans-Albert Walter, *op. cit.*, p. 92.



Au travail. Photo © Dora Schaul.



La cordonnerie. Photo © Ursula Katzenstein.

raisonnablement ou de pouvoir se faire de menus présents, la possibilité de vendre les objets confectionnés représenta une source de revenus particulièrement bienvenue. Les boutons fabriqués au camp furent même pris en dépôt par un commerçant de Mende et vendus en série.

L'opération consistait dans le fait de couper à l'intérieur, sans se faire prendre, du camp des branches d'arbres ou de buissons et de les débiter en petits ébauchons ovales ou ronds. À l'aide d'un tournevis, on faisait deux trous dans chaque morceau de bois. Puis ils étaient poncés avec un papier de verre fin, enfin un vernis leur donnait leur brillant. Voilà comment on fabriquait les boutons. Chaque espèce de bois produisait un autre motif. De jeunes branches de chêne, d'un centimètre de diamètre, par exemple, présentaient sur leur pourtour une très jolie rosette bicolore. Plus tard s'ajoutèrent à cela des boutons multicolores peints avec une peinture émaillée, et un jour sous ma direction on fabriqua aussi des broches sur lesquelles trois fleurs étaient peintes aux couleurs du drapeau français honni par l'occupant allemand. Signes de résistance¹⁰, elles eurent, comme les boutons, du succès auprès de la population française.

Les femmes faisaient preuve d'une imagination sans bornes lorsqu'il s'agissait d'améliorer le budget pour se procurer un complément de nourriture à la cantine. De nouveaux débouchés furent créés dans le camp. La fabrication de crème pour le visage destinée aux « dames » élégantes et bien habillées se révéla une entreprise particulièrement réussie.

Avec le temps, l'usure des rares vêtements et chaussures que l'on avait apportés au camp posa problème. Il est vrai qu'à leur arrivée on avait remis à toutes les femmes des vêtements pour le camp, mais elles n'aimaient guère porter la robe brune sans forme baptisée « robe Pétain ». D'ailleurs, elles avaient transformé cette robe pour en faire d'autres vêtements. D'une manière générale, elles mettaient à l'épreuve leurs talents et leurs dons d'improvisation pour conserver le minimum qu'elles avaient apporté. Ursula Katzenstein, douée pour les travaux artisanaux, se procura par l'intermédiaire des gardiennes - qui en ce domaine se montraient

10. Gertrud Rast, *op. cit.*, 1972, p. 32.



Ursula Katzenstein. Photo © Ursula Katzenstein.

toujours très coopératives - le matériel nécessaire, et une sorte d'atelier de cordonnerie fut créé.

La cordonnerie allait de pair avec les sabots, ces chaussures en bois que la direction du camp nous avait remises pour les jours de mauvais temps, lorsque chaque averse transformait les chemins en petits torrents, ou bien dans le second camp à Brens, où il y avait toujours une épaisse couche de boue autour des baraques. La partie supérieure des sabots était formée d'un solide morceau de cuir. Lorsque les parties en bois, les semelles, étaient usées, on pouvait encore très bien utiliser le cuir pour ressemeler nos souliers, qui avaient d'autant plus besoin de réparations que l'internement se prolongeait¹¹.

Nourriture et hygiène

Au début, l'approvisionnement était encore suffisant, mais les choses se dégradèrent dans les mois et les années qui suivirent. À midi et le soir, les internées avaient droit à une assiette de soupe éternellement composée des mêmes légumes, auxquels se mêlait quelquefois un peu de viande. Pour accompagner la soupe, on leur distribuait deux cents grammes de pain. Le 25 février 1940, Sylta Busse écrivait encore : « Jusqu'ici la nourriture a été bonne » ; mais juste deux semaines plus tard elle déplorait que « la nourriture soit si peu variée. La plupart du temps des morceaux de rutabagas (que je déteste) ; les haricots sont devenus pour moi maintenant un mets recherché, tout comme le poisson (il y en a tous les lundis), et nous manquons de tous les produits frais ». Le manque de variété de la nourriture eut des conséquences néfastes sur leur santé. C'est ainsi que Sylta Busse dut être admise à l'infirmerie pour des troubles de la vésicule biliaire.

Celles qui avaient de l'argent n'eurent pas à souffrir de la faim, du moins dans les premiers temps. Un inventaire de mars 1940¹² révèle qu'à la cantine du camp étaient stockées des denrées alimentaires dont le montant s'élevait à 14 126,15 francs. On pouvait

11. Gertrud Rast, *op. cit.*, p. 35.

12. AD Lozère.

s'y procurer, outre les denrées de base, toutes sortes de choses : du papier à lettres, du savon, des épingles à cheveux et des épingles de sûreté, du chocolat, de la crème pour le visage et même du vin et de la bière. Sur une liste de quatre pages, les produits sont consignés, et le camembert et l'eau de toilette y côtoient le saucisson sec et le rouge à lèvres.

Lors de leur arrivée au camp, les femmes étaient soumises à une visite médicale. S'il s'avérait qu'elles étaient malades, elles étaient dirigées vers une baraque qui servait d'infirmerie. Bien que le règlement officiel du camp ait prévu une visite médicale quotidienne, le rapport du mois de décembre 1941 mentionne qu'« il y eut comme toujours deux visites médicales hebdomadaires ». Mais Sylta Busse, transportée à l'infirmerie parce qu'elle souffrait d'une jaunisse, écrit même : « Hier j'ai vu le médecin, qui monte ici tous les huit jours¹³. » De nombreuses femmes furent soignées à l'extérieur du camp, dans les hôpitaux de Mende, de Montpellier, etc. Les rapports mensuels fournissent les détails les plus précis sur tous les cas de maladie survenus. Outre les grippez, les maux d'estomac et les migraines, il y eut des cas de tuberculose, de maladies vénériennes, ainsi que des fausses couches. Chez beaucoup de femmes se manifestaient les symptômes typiques de l'interne-ment : l'arrêt des règles. « Notre misère. Plus rien depuis trois mois. Mais on n'y peut rien. Les médicaments non plus, le remède serait une vie normale », note Ursula Katzenstein le 2 juin 1940 dans son journal. Bien que les repas aient été insuffisants, les troubles fonctionnels provoquèrent une prise de poids chez la plupart des femmes. « Elles sont toutes devenues bien laides à force de grossir, et elles ont pris du ventre », se lamente le 14 mars Sylta Busse, dont les modèles ont perdu leurs formes.

Même si les conditions d'hygiène à Rieucros étaient bien meilleures que dans d'autres camps français, les femmes ne furent toutefois pas épargnées par les épidémies spécifiques à ces lieux :

*Mal au camp*¹⁴, cette dysenterie épouvantable accompagnée parfois de fièvre élevée ; lorsque, au bout de quinze jours (et parfois

13. Sylta Busse, lettre du 31/03/40.

14. En français dans le texte (NdT).



L'interprète chez le médecin.

La visite médicale. Dessin © Dora Schaul.

davantage), les femmes se relèvent, elles ne ressemblent plus qu'à de petits fantômes amaigris et affaiblis et elles n'ont plus rien pour reprendre des forces¹⁵.

Un nouveau-né qui ne bénéficia pas en temps voulu des soins appropriés mourut des suites de cette épidémie. À ma connaissance, ce décès fut le seul provoqué par les conditions de vie au camp.

Le nombre relativement peu élevé des femmes internées à Rieucros est certainement la raison pour laquelle les épidémies ne s'y développèrent pas de façon aussi catastrophique que dans d'autres lieux d'internement. Les rapports du médecin du camp font toutefois état d'une recrudescence des maladies avec le début de la saison froide. Pour de nombreuses femmes, 1941 signifia un troisième hiver derrière les barbelés. Plus la nourriture devenait médiocre, plus leur résistance diminuait. C'est pourquoi, dans son rapport, le médecin souligna, dans la perspective d'un transfert dans une région plus clémente, que « les difficultés de ravitaillement et de chauffage posaient [à ce moment-là] un grave problème au camp de Rieucros¹⁶ ».

Dans leurs lettres, les femmes déploraient de plus en plus souvent leur mauvais état de santé et l'absence de soins médicaux. Affaiblies par leur long séjour au camp, elles contractèrent les unes après les autres une affection ophtalmique aiguë, qui attira même l'attention de Vichy à partir de l'automne 1941. Au ministère de l'Intérieur, qui s'est emparé de cette affaire, on estime qu'« en Lozère, et plus particulièrement au camp, cette affection évolue de façon tout à fait normale et rien ne permet de prévoir de nouvelles complications¹⁷ ». Le nombre des personnes contaminées par cette affection, qui n'est pas clairement diagnostiquée au début, augmente continuellement, et, d'après le rapport médical, vingt enfants et quarante-six femmes en sont atteints en novembre, mais le médecin chargé des rapports considère que la situation s'améliore. Le traitement, entrepris sur la foi d'un mauvais diagnostic,

15. Sylta Busse, lettre non datée.

16. AD Lozère.

17. Archives municipales.

est très douloureux et provoquera chez certaines des séquelles irréversibles. La censure s'empare d'une lettre dans laquelle il est fait état sans ménagement de l'ampleur de l'épidémie et des problèmes que posent son traitement. Son auteur, une Française, écrivait :

Ma mère t'a certainement informé que l'on ne m'a pas fait de piqûre vendredi. J'aurais presque préféré, car le traitement que l'on me donne est encore plus horrible. J'espère que je vais bientôt guérir, mais cela va encore prendre du temps, car il y a constamment de nouveaux cas et rien que dans notre baraque il y a environ vingt femmes atteintes ; parmi elles Fernande et Pauline. Cela n'est pas gai, car nous n'avons absolument plus de résistance, et pour supporter ce genre de traitement il nous faudrait une autre alimentation¹⁸.

Selon un schéma bien connu, on ne tarda pas à trouver une cause à ce mal : « À la suite des événements d'Espagne et de l'afflux de la population espagnole vers le sud de la France, il était à prévoir qu'une maladie épidémique dans ce pays risquait de faire son apparition¹⁹. » Ce n'est que bien plus tard que l'on constatera qu'il s'agit en réalité d'une conjonctivite infectieuse.

Hors les barbelés

Dans le monde fermé de Rieucros, le courrier, trait d'union avec le monde extérieur, a une fonction centrale. Dès sa deuxième lettre, Sylta Busse supplie instamment son mari :

Je t'en prie, écris-moi très souvent. Tu n'as pas idée de ce que les lettres représentent pour moi. Le soir quand le courrier est distribué vers 7 heures, il règne dans ma baraque une activité fébrile²⁰.

Et elle y revient régulièrement :

Lorsque le soir on appelle les destinataires des lettres et qu'il n'y a rien pour moi, ma déception est immense. Peux-tu t'imaginer à quel

18. AD Lozère.

19. Archives municipales.

20. Sylta Busse, lettre du 29/02/40.

point on est indescriptiblement triste lorsque son nom n'est pas appelé et qu'on ne peut pas se précipiter vers le courrier avec espoir²¹ ?

Les femmes avaient le droit d'écrire deux fois par semaine, et la réception du courrier n'était pas réglementée. L'interdiction d'écrire était une punition redoutée dont elles étaient fréquemment menacées. La direction du camp censurait le courrier, obtenant ainsi directement des informations importantes sur le moral des femmes. À la différence de ce qui s'est passé dans d'autres camps plus importants, comme Gurs par exemple, très peu de lettres seulement ont été conservées. Le statut particulier de femmes internées pour des raisons politiques incita probablement leurs destinataires à les détruire.

En raison de la censure, peu de nouvelles précises sur l'évolution de la situation politique, sur le développement de la guerre, pénétrèrent dans le camp. Au début, les femmes avaient eu le droit de recevoir des journaux dans la mesure où ils n'étaient pas l'organe d'un parti politique, mais avec l'invasion de l'armée allemande, la presse fut interdite. Immédiatement les spéculations et les ragots allèrent bon train : « Depuis qu'il n'y a plus de journaux, cent mille bruits circulent », note Ursula Katzenstein. Pour tromper l'ennui et se distraire, des internées répandirent des bruits dont elles suivirent avec intérêt le développement extraordinaire. Ainsi, à propos du transfert à Brens, les spéculations les plus folles se firent jour. Quelques femmes prétendirent savoir de source sûre qu'on allait les transporter par bateau en Afrique ; et on les crut : « Les bobards les plus fantaisistes sont si bien accueillis ici qu'une brave femme nous a demandé où se faisaient les inscriptions²². »

La progression victorieuse des Allemands et l'effondrement militaire de la France permirent, pour certaines, des retrouvailles inespérées avec leurs partenaires : des maris, des compagnons avaient également été arrêtés en septembre 1939, mais certains purent alors, après avis d'une commission spéciale, être incorporés dans des

21. Sylta Busse, lettre sans date.

22. 2 W 2603, Lettre d'une internée, datée du 29 janvier 1942.

compagnies de travail. Dans la confusion générale provoquée par la défaite, nombre d'entre eux, après la démobilisation, étaient partis à la recherche de leur femme, compagne ou amie, et ils se retrouvèrent à l'improviste devant la porte du camp de Rieucros. Le règlement du camp, qui n'autorisait que les visites des membres de la famille, fut apparemment assoupli. Certains hommes élirent plus ou moins officiellement domicile à Mende, d'autres se retrouvèrent dans le camp de travail de Chanac, également situé en Lozère.

À partir de l'automne 1940, de nombreux mariages entre communistes allemands furent célébrés à Mende, au « centre des fous du mariage », comme l'écrit dans son journal Ursula Katzenstein. De plus d'un point de vue, cela comportait des avantages certains pour les nouveaux mariés. D'une part, il fallait se rendre à la mairie pour les formalités préalables, donc à Mende, et il semble que le maire, M. Bourillon, ait utilisé le prétexte de la « vérification des papiers » pour offrir aux femmes le plaisir d'un après-midi de liberté. D'autre part, il était raisonnable de légaliser les liaisons si on avait l'intention d'émigrer. Si les internés pouvaient prouver qu'ils avaient fait une demande de visa de sortie du territoire, ils étaient autorisés à se rendre provisoirement à Marseille pour y effectuer le reste des formalités. Certains mirent à profit cette occasion pour plonger dans la clandestinité ou pour rejoindre la Résistance²³.

Aussi étrange que cela puisse paraître, les visites chez le dentiste offraient une dernière possibilité d'échapper du moins provisoirement à l'atmosphère pesante du camp. De retour d'une semblable « excursion », Lenka Reinerová note dans son journal, en août 1940 :

Mende est une petite ville et, un matin, on nous y conduit pour aller chez le dentiste. Il y a des mois qu'aucune d'entre nous n'a mis les

23. Il faut mentionner ici l'Italienne Estelle Noce-Longo, à laquelle Ingrid Strobl fait allusion dans son livre sur la Résistance armée et qui quitta le camp en compagnie de Lenka Reinerová pour se rendre à Marseille. Nous savons que d'autres rejoignirent là-bas la Résistance, comme par exemple Käthe Nekvasilova, surnommée Tonka. À ce jour, il n'existe malheureusement aucune étude sur leur contribution à la Résistance.

pieds dans une ville, et chacune - nous sommes douze - est un peu excitée. Pour l'une, cela fait six mois, pour l'autre huit mois, pour moi et quelques autres cela fait déjà toute une année que nous n'avons pas vu une rue. Lorsque nous étions en prison, seul le grondement du métro dans son tunnel souterrain nous donnait une idée de ce que « dehors » la vie continuait ; au camp, ce sont surtout les lettres et les nombreuses conversations que nous débutons toujours avec les mêmes mots : « Tu te souviens... ? »

Nous traversons une petite véranda ouverte pour pénétrer dans la salle d'attente du dentiste. De cette pièce la vue s'ouvre sur une large rue asphaltée, bordée de vieux érables aux troncs épais et aux cimes déployées. « Vois-tu, en face, la petite maison dont les volets sont fermés au premier étage et dont la porte d'entrée est entourée d'un rosier grim pant ? Si l'on pouvait avoir une petite chambre dans cette maison ! Imagine, une chambre rien qu'à soi, silencieuse, dans laquelle personne n'entre quand on a fermé la porte derrière soi. On pourrait y travailler, y réfléchir, y mener une vie normale²⁴. »

L'étiquette d'« indésirable » attachée aux femmes internées, leur statut d'éléments prétendument dangereux pour l'État eurent une incidence sur le soutien que les organisations d'entraide pouvaient leur apporter : elles n'étaient guère disposées à aider des étrangères « louches ». Cette expérience, Félix Chevrier, secrétaire général de la Commission des centres de rassemblement (CCR), qui dépend de l'Entraide aux réfugiés, doit la faire aussi²⁵. Dans une lettre au commandant du camp Balleste en date du 19 mars 1940, il décrit la tactique avec laquelle il a dû louvoyer pour vaincre les préjugés de la commission à l'égard des femmes. « Des difficultés financières inattendues, mais cependant pas catastrophiques, incitent certains dirigeants à essayer de se dérober au devoir de charité humaine, en se réfugiant derrière le titre d'« indésirables » accolé à vos pensionnaires. » Grâce à son intervention, des denrées seront régulièrement acheminées vers Rieucros à partir de mars 1940. Selon le désir de la CCR, c'est l'internée allemande Rosi Wolfstein qui est

24. Lenka Reinerová, inédit.

25. Sur la fonction et le travail des différentes organisations d'entraide, cf. Anne Grynberg, *op. cit.*, p. 173 sq. ; ainsi que Patrick von zur Mühlen, *op. cit.*, p. 174 sq.

CCCLXXIIH3

Rieux-la-Palud le 3 avril 1940

à la

Commission des Centres de Rassemblement de
L'Intercomité des Œuvres Françaises d'Assistance aux
Réfugiés

Paris

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous accuser la réception et la distribution
des 3 Colis, arrivés dans vos lettres du 20 et 21 mars adressés
à Monsieur le Commissaire Spécial Ballot.

De tout cœur je remercie la Commission du nouvel envoi
général pour les femmes lebergées à Rieux-la-Palud. L'envoi a
été distribué après un nouvel examen soigneux. 745
ont profité de votre aide efficace. Je me permets de vous
soumettre ci-jointe la liste détaillée de la distribution.

Pu exprimer, encore une fois la grande reconnaissance de
toutes les femmes nécessiteuses, je vous prie, Messieurs, de
croire à l'assurance de mes sentiments respectueux.

Rose Wolfstein

P. S. Il y a encore une petite erreur à rectifier :
au lieu des 38 Robes tabliers accordés il n'y en avait que 3,
mais au lieu d'un trousseau de femme il y en avait :
7 manteaux, 2 costumes, 10 Pullover, 9 Robes, 4 jupes,
8 combinaisons, 2 chemises de nuit, 15 P. de souliers, 100
sandales, 3 sacs, 3 ceintures, 1 P. séquette, 20 P. de bas,

Ci jointe 1 liste

Lettre de remerciement de Rosi Wolfstein à la Commission des centres de rassemblement, Paris,
le 3 avril 1940. Original au CDJC, Paris.

responsable du choix des personnes à qui seront distribuées les denrées, et de la tenue des registres de dons²⁶. Cette dernière remercie chaleureusement Félix Chevrier, dans une lettre du 22 avril 1940, pour l'envoi de trente-neuf robes, de quarante paires de chaussures et de dix-neuf livres pour la bibliothèque. Sa réponse mentionne très exactement les bénéficiaires de ces dons bienvenus ; quelques femmes ont renoncé aux vêtements qui leur étaient destinés au profit d'une autre plus nécessiteuse. Le 5 mai, Rosi Wolfstein remercie vivement pour le « Gramophone, les disques et les livres²⁷ ». C'est ainsi que des « concerts » peuvent avoir lieu, au cours desquels la *Neuvième Symphonie* de Beethoven est passée.

La tâche de la CCR se limitait à mettre en contact les organisations de bienfaisance avec les personnes dans le besoin. La CCR transmet également à Rieucros des paquets envoyés par quakers. Entre novembre 1939 et juin 1940, Félix Chevrier rendit visite à chacun des camps, à la suite de quoi il rédigea à chaque fois un rapport. Les conflits d'intérêts auxquels il fut confronté, entre les femmes internées d'une part et l'institution qu'il représentait d'autre part, se manifestent également dans le rapport qu'il écrivit après sa visite à Rieucros le 1^{er} avril 1940. Sans doute pour prouver sa loyauté à l'institution qui l'a dépêché, il se laisse aller à une description lyrique de la situation de Rieucros, dont l'apogée est cette formulation cynique : « Je voudrais bien pouvoir, déchargé des tâches qui m'incombent, y passer de longues vacances d'été. »

Il commence par souligner de façon insistante la performance des autorités concernées et le bon fonctionnement du camp, puis, à la fin, il évoque prudemment l'arbitraire de l'internement, en jouant d'une formule rhétorique : « La France, qui met ses forces au service du droit et de la liberté, n'a-t-elle pas le devoir de se montrer juste jusque dans le plus petit détail ? » Mais comme s'il était allé un peu trop loin, il atténue cette critique par un commentaire final dans lequel il exprime la satisfaction totale que lui

26. On manque d'informations précises qui permettent d'établir pourquoi cette fonction échet à Rosi Wolfstein. Le Centre de documentation juive a conservé une lettre de son mari, Paul Fröhlich, qui intercède en sa faveur auprès du CCR, ce qui fournirait peut-être une explication sur la fonction particulière qui lui a été impartie.

27. Lettre de Rosi Wolfstein à Félix Chevrier, CDJC.

apporte la situation à Rieucros : « Je terminerai ce rapport en exprimant ma satisfaction pour le caractère si attrayant et si confortable donné par le ministère de l'Intérieur au seul centre d'étrangers qui dépend totalement de son administration. » Ce qui permet à Anne Grynberg de conclure : « Les rapports de la CCR dénotent le souci de ne pas heurter les autorités et ils dressent parfois un tableau un peu idyllique des camps visités²⁸. »

28. Anne Grynberg, *op. cit.*, p. 73.

« Quelques baraques en bois, rongées d'humidité »

*Michel del Castillo*¹



© Michel del Castillo

Le camp de concentration où Tanguy fut emmené avec sa mère était situé dans le midi de la France. Il n'avait jamais vu de lieu pareil et se l'était imaginé différent. Au vrai, ce n'étaient que quelques baraques en bois, rongées d'humidité, et entourées de fils de fer barbelés.

C'était un camp « spécial ». La plupart des internées - il n'y avait là que des femmes - étaient « juives » ou « détenues politiques ». Pourtant il avait entendu dire qu'il y avait aussi quelques « prostituées ».

Les prisonnières firent un mauvais accueil à Tanguy et à sa

1. Michel del Castillo, *Tanguy*, Paris, Gallimard, 1995, p. 51-59.

mère. En entrant dans la baraque des Espagnoles, Tanguy aperçut quelques visages hagards, très pâles, très maigres. Des rires fusèrent d'un peu partout. Tout était dans le noir et l'on ne pouvait distinguer ce qu'il y avait au fond de la baraque. On entendait des voix, mais sans pouvoir discerner de visages.

- Tiens, un manteau de fourrure ! C'est une capitaliste, ça !

- T'en fais pas. Elle restera pas longtemps ici, celle-là !

Une femme aux yeux fiévreux, aux cheveux décoiffés, vint à leur rencontre et s'inclina avec cérémonie :

- Madame, c'est pas le Ritz ici. Mais nous essaierons de vous loger convenablement, vous et monsieur votre fils. Nous avons une chambre donnant sur le jardin, avec une salle de bains attenante.

Les rires redoublèrent, des rires grossiers. Tanguy cacha sa tête dans la jupe de sa mère. Il avait le cœur gros, mais ne voulait pas que les femmes le vissent pleurer. Il se sentait las. Il songeait à Tom, à Robert, à son père. Il réussit néanmoins à se maîtriser, ne voulant pas offrir à ces femmes le régal de sa douleur. Il suivit sa mère. Elle installa sa petite valise sur une paillasse. Leurs châlités étaient superposés. Tanguy se coucha tout habillé et s'endormit.

De ces dix-huit mois passés au camp, Tanguy ne devait guère conserver de souvenirs précis. Les jours étaient pareils. On était réveillé par les cris des prisonnières qui s'insultaient, se bagarraient, juraient, blasphémaient. Aussitôt, on avait faim. C'est le souvenir le plus net que garde Tanguy : la faim. Toute la journée il rêvait d'un peu de nourriture. Il attendait le moment où les « gamelleuses » viendraient d'en bas, apportant la grande marmite fumante. Mais, après avoir avalé ce liquide jaune et rouge qu'elles appelaient la « soupe », on avait plus faim encore.

Tanguy ne se plaignait pas. Il savait que sa mère aussi avait faim. Il restait étendu sur sa paillasse de longues heures. Il dormait beaucoup, mais était néanmoins toujours fatigué, apathique. Sa mère écrivait auprès de lui. Elle écrivait des centaines de pages. Autour d'elle les autres « détenues » s'insultaient et l'insultaient sans répit.

Elles la détestaient, la traitaient de « capitaliste », de « bourgeoise », de « vendue », se moquaient parce qu'elle écrivait ou lisait des livres.

Tout le monde s'ennuyait. Les femmes passaient leurs journées à remâcher leur faim, leur manque de liberté. À bout de nerfs, elles se battaient parce qu'elles n'avaient rien de mieux à faire. Se sentant abandonnées de tous, ignorant ce qu'elles allaient devenir, leur misère était extrême. Elles étaient maigres à faire peur, couvertes de poux, de vermine.

Les surveillantes ressemblaient aux miliciennes, dont Tanguy gardait un souvenir imprécis. Leurs façons étaient grossières. Elles s'ennuyaient plus que les prisonnières. C'est pourquoi elles passaient leurs journées à persécuter les détenues. C'était leur seul passe-temps.

Rachel, une communiste allemande, était une grande femme blonde aux yeux bleus, dont le sourire était un réconfort. Elle était devenue l'amie de Tanguy et de sa mère. Tanguy l'admirait. Rachel parlait plusieurs langues étrangères, connaissait des contes magnifiques où il était question de gnomes et de fées. Elle était artiste aussi, et dessinait à l'encre sur de petits morceaux de carton tout ce qui s'offrait à son regard : les baraques, les « gamelleuses » qui montaient la « soupe », les « surveillantes » qui passaient la revue, les proches forêts de sapins. Tanguy restait assis de longues heures auprès de Rachel. Il aimait la voir travailler : sur le carton blanc l'encre noire recréait le camp à petites touches. Mais Rachel était trop indulgente. Elle peignait un camp de concentration sans rapport avec la réalité, où les baraques ressemblaient à des maisons de poupée, les prisonnières à des écolières très sages. La mère de Tanguy lui en faisait le reproche :

- Vous êtes bien optimiste, ma bonne Rachel. Si les journaux publiaient vos dessins, ils pourraient titrer : « Voyez comment nos internées se plaisent dans nos camps... »

Rachel répondait en souriant :

- Vous savez, toute chose peut être vue de bien des façons. Il y a du bon en toute chose. Même dans un camp. Le tout, c'est de savoir l'y discerner. Pour moi, voyez-vous, c'est presque une chance d'être ici. J'ai réussi à échapper aux camps nazis. Ceux-là sont moins drôles, je crois.

Tanguy demanda, une nuit, à sa mère « pourquoi » Rachel était là, ce qu'elle avait bien pu faire. Sa mère lui répondit que c'était

« une Juive » et que les Allemands persécutaient « les Juives ». Tanguy en éprouva de la peine. Car il savait Rachel bonne et généreuse.

De l'extérieur du camp certaines organisations venaient apporter quelques secours aux prisonnières : les protestants distribuaient des colis à tout le monde sans distinction de race ni de religion ; les « Juifs » ravitaillaient les Juifs ; l'aumônier catholique venait dire des messes.

De cette répartition Tanguy et sa mère furent écartés par les internées. Tanguy regardait chaque samedi ces colis passer de main en main sans s'arrêter à lui. Il lui arrivait alors de pleurer. Mais bientôt, la situation changea grâce à Rachel. Elle en parla à un rabbin, qui dès lors apportait chaque semaine un gros colis pour l'enfant. C'est ainsi qu'une fois par semaine il put désormais manger du chocolat, des biscuits, du fromage.

Sa mère ne voulait toucher à rien de ces colis. Elle prétextait qu'elle n'avait pas faim, ne se sentait pas bien... Tanguy savait que sa mère se privait pour lui. Il en éprouvait du remords.

L'hiver arriva. Un hiver rude. Il neigeait. Le ciel était gris, les flocons de neige blanchissaient l'air aussi bien que la terre. Tanguy passait ses journées enveloppé dans sa couverture. Il avait froid. Il se serrait contre sa mère ou contre Rachel. Celle-ci lui avait tricoté un pull-over. Mais le froid était si vif qu'il tremblait quand même de tous ses membres et claquait des dents.

Il était devenu un enfant renfermé, maussade. Sa mère lui disait qu'il était insupportable, et elle avait sûrement raison. Il ne parlait que rarement, dissimulait ses intimes pensées, ne se livrait plus qu'avec difficulté et comme à contrecœur. Il continuait cependant d'aimer sa mère par-dessus tout. Elle demeurait pour lui la plus intelligente et la plus belle de toutes les femmes. Mais quelque chose lui manquait. Il aurait voulu qu'elle songeât davantage à lui. Elle avait beau passer ses journées à écrire ou à discuter politique, il rêvait, lui, d'une petite maison comme celle où il avait vécu aux environs de Vichy, où il pourrait avoir, de nouveau, un chien, un copain et des livres. Il aurait voulu aussi avoir un père et, comme tous les autres enfants, pouvoir faire des « bêtises ». Au lieu de quoi, il traînait de ville en ville parmi la haine et les coups de

canon. Il se demandait toujours quand la guerre allait finir et ce que serait la paix.

Il ne trouvait de répit qu'auprès de Rachel qui lui racontait de belles histoires. Il avait trop connu de choses pour croire aux sorcières et aux fées. Mais il aimait les contes. Les contes, pour lui, c'était la paix. Rachel, avec sa voix douce, était une merveilleuse « conteuse ». Elle savait s'arrêter à l'endroit le plus pathétique de son récit, et le cœur de Tanguy cessait alors de battre. Il souffrait lorsque Blanche-Neige somnait dans le sommeil et s'épanouissait lorsque le Prince venait la réveiller pour l'épouser. Tanguy avait besoin de croire aux contes. En ce merveilleux monde imaginaire, il lui semblait communier avec tous les enfants de la terre. Par les récits de Rachel il devenait un enfant pareil aux autres : ce dont il avait le plus constant besoin.

Sa mère tomba malade. Elle toussait, ne pouvait s'étendre la nuit, car elle croyait étouffer pendant ses accès de toux. Elle restait alors assise sur sa paille, tremblant de froid et de souffrance. Une sueur glaciale couvrait son front. Tanguy la regardait avec angoisse. Il ne savait pas très bien prier, car on ne lui avait guère appris, mais priait tous les soirs. Il demandait au bon Dieu de ne pas le priver de sa mère, et se disait que, puisqu'il n'était qu'un enfant, le bon Dieu écouterait sûrement sa prière. Mais, malgré son espoir, la mauvaise santé de sa mère empirait. Un jour, elle ne put se lever. Le soir même, elle était transportée à l'infirmerie. Tanguy n'avait entendu qu'un mot : « pleurésie ». Mais la vie lui avait appris à juger vite de la valeur des termes. Aussi se prépara-t-il au pire. Il transporta ses petites affaires auprès de Rachel, qui le fit coucher près d'elle. Elle le dorlotait, le gâtait. Comme il lui arrivait de pleurer la nuit et de ne pouvoir s'endormir, elle lui racontait des histoires si belles et si longues qu'il s'engourdissait avant d'en connaître la fin...

Deux fois par semaine il lui était permis de se rendre à l'infirmerie pour voir sa mère. Il y allait accompagné de Rachel. À cette occasion celle-ci le coiffait soigneusement. Il avait de beaux cheveux noirs, ondulés, très longs. Rachel peignait ses boucles et lui faisait une raie. Ils partaient pour l'infirmerie. C'était une baraque

en tout semblable aux autres. Mais des lits y remplaçaient les paillasses, pareils à ceux des hôtels avec des draps et des couvertures.

Dans l'un de ces lits gisait sa mère. Le blanc de son visage se fondait dans la blancheur des draps. On n'y voyait vivre que ses deux yeux, très grands et très noirs. Tanguy s'asseyait près d'elle et lui tenait la main. Elle s'efforçait de parler, lui prodiguait des sourires. Mais ces tristes sourires ne faisaient qu'augmenter la sourde douleur de Tanguy. Lorsqu'il partait et regagnait la baraque des « détenues politiques », il avait le cœur très lourd. Mais il n'en disait rien à personne et s'empêchait de pleurer. Il se sentait mal, tout simplement. Il lui arrivait de frissonner alors qu'il n'avait pas froid ou bien de transpirer alors que les prisonnières tremblaient de froid.

Quelques-unes étaient d'ailleurs devenues très bonnes pour lui. Elles ne l'insultaient plus ni ne l'appelaient « capitaliste ». Elles lui demandaient avec douceur des nouvelles de sa mère et lui prodiguaient des sourires. Mais il n'aimait ni leurs sourires ni leurs questions ; il restait assis auprès de Rachel qui, inlassablement, continuait à peindre de ravissantes petites baraques couvertes de neige ; des baraques qui, à n'en pas douter, étaient habitées par de charmantes poupées.

- Tanguy. Prépare tes affaires. Ta mère va être transférée à l'hôpital de Montpellier et tu vas partir avec elle. Dans une demi-heure.

C'était une surveillante qui parlait ainsi. Tanguy baissa la tête. Il se mit à rassembler ses quelques affaires, puis alla vers Rachel. Il lui sembla que la jeune femme était pâle et avait les yeux rouges. En tout cas, sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec une précipitation insolite.

- Au revoir, Rachel... (Il hésita, puis lui mit ses bras autour du cou et l'embrassa.) Je t'aime bien, tu sais...

- Je sais, Tanguy. Soigne-toi. Sois gentil avec ta maman. Elle n'est pas très bien. Il faut que tu sois un homme.

Il y eut un silence. Enfin Rachel tendit une enveloppe à Tanguy avec un tendre sourire :

- Tiens. Prends cela en souvenir de moi.

- Qu'est-ce que c'est, Rachel ?

- Quelques dessins. Comme cela, quand tu les regarderas, tu penses à Rachel.

- Je ne t'oublierai jamais, Rachel. Tu sais, au fond, je t'aime presque autant que ma maman.

Ils ne se dirent rien d'autre. Tanguy garda les dessins, prit ses affaires et quitta la baraque sans détourner les yeux. Il avait le cœur gros. Il sentait peser sur sa nuque le regard désespéré de Rachel. Il savait que s'il tournait la tête, il éclaterait en sanglots. Il ne le fit donc pas. Il monta dans l'ambulance. Sa mère y était étendue sur une civière, très pâle. Derrière lui la porte de l'ambulance se referma. Il colla son nez à la vitre arrière. Le camp était enseveli sous la neige. Derrière une fenêtre un mouchoir s'agita. Il devina que c'était Rachel, essuya une larme, s'assit auprès de sa mère, puis se blottit dans un coin, car il avait froid.



3. *Tranches de vie d'une internée*

Le carnet de bord d'Ursula Katzenstein

Extraits

« 14/01/40 : [...] Aujourd'hui le soleil brille à nouveau, et j'ai encore fait mon courrier là-haut au sommet de la colline.

30/05/40 : À partir d'aujourd'hui et jusqu'à plus ample information plus de journaux, plus de cantine, plus de promenades.

24/09/40 : Encore une journée semblable à beaucoup d'autres est passée.

Depuis que j'ai reçu le télégramme, j'attends un signe du consulat [...], je ne me sens plus vraiment ici¹. »

14/12/39 [...] Doris a des pommes de terre sautées qui cuisent sur le poêle, elle vient voir où elles en sont, S. est en train d'y fourrer son doigt pour en chiper. D. lui dit : « Si vous en voulez, je vous en donne volontiers, mais vous ne devez pas mettre les doigts dedans. » « Je ne peux pas y mettre les pieds », lui rétorque S. [...] Anni se réchauffe les mains sur le tuyau de poêle. S. lui lance : « Vous n'avez pas besoin de tenir le tuyau, le poêle ne va pas se renverser. » S. a déclenché une bagarre à l'infirmerie. Avec un sourire victorieux, elle se rend au cachot, un pot de chambre à moitié plein à la main.

14/01/40 [...] On nettoie le poêle pour la cent millième fois, car on ne peut pas tenir à cause de la fumée, mais il continue à fumer. Dehors il gèle à pierre fendre, et bien sûr à l'intérieur aussi. J'ai sur le dos une chemise, deux ceintures de flanelle, deux culottes, une gaine, un pull-over, une veste de survêtement, trois paires de chaussettes. Le tuyau du poêle est bouché sur la terrasse, mais

1. Susanne zur Nieden, *Alltag im Ausnahmezustand*, Berlin, Orlanda, 1993.

personne ne veut retirer les saloperies qui le bouchent. La surveillante vient de temps à autre et exige de la dame qui donne les cours d'anglais qu'elle débouche le tuyau. Lotte lui lance : « Je voudrais bien savoir pourquoi il faut savoir l'anglais pour ça. »

14/01/40 Dimanche ! Combien de dimanches déjà passés depuis le 2 septembre ? Dora a fait un calendrier pour les trois années à venir. Jour après jour, et chaque jour est soigneusement barré. [...] Aujourd'hui le soleil brille à nouveau, et j'ai encore fait mon courrier là-haut au sommet de la colline. [...]

15/01/40 Les problèmes d'alimentation semblent prendre des formes étonnantes, à Blois on mange des gigues de chevreuil et ici des rutabagas et de la morue. Dans d'autres camps, on permet aux hommes de se rendre jusqu'à Paris, et nous, nous n'avons même pas le droit d'aller jusqu'aux barbelés. Les trois cents femmes sont horriblement dangereuses. Il y a encore deux nouvelles arrivées de Paris. La société ici ne pourrait pas être plus mélangée. Comme j'ai réussi hier à chiper un balai, nous avons pu aujourd'hui balayer la cour ; nous en avons profité pour écouter ce qui se passe dans la baraque 19. Les bonnes femmes hystériques sont merveilleuses ! Et celles-là ! Enfin, mieux vaut ne pas en parler.

16/01/40 Hier je me suis vraiment sentie un peu mieux. J'ai fait ce matin le service de la cour. Réussi à avoir une demi-livre de beurre et un kilo de pommes. Me suis lavé la tête et ai pris une leçon d'espagnol. Fixé une étagère (15 francs) et nettoyé le poêle dans le lavabo. Ha !

Mais maintenant ça va vraiment mal. Voilà que MM. les inspecteurs viennent dans le dortoir pour nous compter. Avant, ils boivent un bon coup pour se donner du courage, puis ils roulent les mécaniques. Ils regardent avec une lampe électrique sous les lits. C'est de mieux en mieux. Puis les dames (hum !) de la 19 les invitent à prendre le thé. Auparavant cela ne se serait pas produit, il était impensable qu'ils viennent dans notre baraque quand ils en avaient envie.

20/01/40 Luge. Les enfants, quand un âne se sent trop bien, il va sur la glace ! Lorsque l'air est devenu trop irrespirable dans la baraque, Reina² et moi, nous sommes allées faire de la luge (une planche) et nous avons dévalé la montagne verglacée. C'est peut-être bien, de faire de l'exercice. Nous ne pouvons pas en faire assez ! Si la vie peut être aussi agréable, je me fiche complètement du reste ! Nous avons d'abord essayé de bricoler une luge avec un cageot et une pelle. Mais bien que nous ayons mangé une tablette de chocolat en le faisant, nous n'avons pas tardé à abandonner, et avons préféré la planche.

Il fait diaboliquement froid et la toilette du matin n'est pas une partie de plaisir. [...]

23/01/40 Il fait toujours aussi froid, apparemment ce temps gèle le cœur de certains. Et on attend, attend sans fin. Notre situation est toujours aussi peu claire que possible ; Dieu sait combien de temps nous devons encore attendre.

La nuit on reste éveillée
pour dormir la place est trop étroite
et si l'on se tourne
on bouscule la voisine.
La nuit est noire
on gît comme sur des civières.
Dans un cercueil, me dis-je, on octroie
peut-être un peu plus de place
aux morts
qu'ici aux vivants [...]

27/01/40 Des nouvelles arrivées de Paris à la baraque 2. On a manqué se casser la figure en leur portant le thé. Mais une fois de plus, des nouvelles. Dans les autres camps les hommes sont déjà utilisés comme prestataires. Mais nous les femmes nous n'existons pas, notre camp n'existe pas ! [...]

28/01/40 Tricoté ce matin, puis me suis promenée. Café et

2. Il s'agit de la Néerlandaise Reina Melis, née Wessels (NdT).

gâteaux, et Reina était si triste. Ah ! la glissade fatale du café : hier Reina a perdu cent vingt-cinq précieux grammes de café pendant la promenade. Aujourd'hui nous sommes retournées voir si nous le trouvions et l'avons réellement retrouvé. Et il fallait voir comme Reina, toute fière, son paquet de café dans les mains, avançait toutes voiles dehors sur la glace, filait avec une grâce infinie, et hop tout le café s'est répandu sur la glace. Mais nous l'avons ramassé soigneusement dans la saleté et l'humidité, sans laisser le moindre grain. Voilà comment nous sommes ! Petit lapin de merde ! [...]

2/02/40 Ces jours doivent rester inoubliables pour moi, car on n'a pas tous les jours l'occasion d'accumuler tant d'expériences, même si elles ne sont pas toujours bonnes. [...]

14/02/40 Il neige... La semaine dernière nous avons cueilli des chatons et cru que le printemps était déjà arrivé, et voilà que maintenant l'hiver revient. Hier, un mardi habituellement sans viande ni œufs, on nous a tout d'un coup donné de la viande de porc, pour la première fois depuis six mois. Aujourd'hui une commission médicale doit venir. Depuis cinq heures [du matin], les filles récurent la cuisine, elles ont aussi des tabliers propres. Cinq d'entre nous ont été libérées : une Luxembourgeoise, trois Espagnoles, une Allemande. [...]

19/02/40 Encore de nouveaux bruits qui courent : 1) Une Hongroise a apparemment appris que d'ici dix à douze jours elle pourrait retourner en Hongrie. 2) Des femmes qui sont arrivées le 17 octobre et même un peu plus tard doivent être transférées dans quelques jours dans un camp de travail. Bizarre que pour le moment elles soient les seules à avoir reçu ces instructions. Quand il y a beaucoup de bruits dans l'air, cela signifie qu'il va se passer quelque chose [...].

Bon, et comme nous avons si peu de distractions, aujourd'hui Reina et moi nous nous sommes fait tirer les cartes par une vieille Espagnole qui louche. En bas, dans la baraque de Dina. Nous étions assises tout en haut sur les lits, à côté de nous une grande

couverture, devant nous une petite table. Nous étions assises tout autour et la vieille parlait un jargon incroyable, un mélange de français et d'espagnol. Dina était avec nous et nos regards à toutes les trois, remplis de curiosité, étaient braqués sur la vieille. Nous attendons maintenant que ses prédictions pleines de sagesse se réalisent.

Mardi 12/03/40 Toute la semaine dernière, nous avons fait les préparatifs pour l'exposition. Nous les trois « menuisières », nous avons à notre disposition un petit coin, une chaise et un fauteuil faits avec des arbres. Les trous pour les construire, nous les avons brûlés au fer rouge, et ensuite nous ressemblions à des négresses.

Samedi après-midi l'ouverture de l'exposition a eu lieu dans la baraque d'à côté. Pendant la matinée, nous avons encore eu beaucoup à faire. Il nous a fallu fixer au sommet du mur un grand drap. Alors que nous étions heureuses d'y être arrivées et que nous voulions accrocher dessus les tableaux, celles qui étaient autour de nous se sont aperçues que les tableaux ne ressortaient pas du tout sur ce fond clair. On est allé chercher du papier vert, nous en avons recouvert le drap, et ça n'allait pas non plus. Bon, mais les choses se sont quand même passées dans la joie. Nous avons réuni pour cette exposition des objets extrêmement beaux, et pas seulement des travaux d'aiguille magnifiques, mais aussi de beaux dessins, des découpages, des peintures, des sculptures. Tous les spectateurs étaient enchantés, et nous avons eu un réel succès. Le dimanche après-midi, il y a eu une représentation théâtrale à laquelle de nombreuses nationalités ont participé. [...] Ce fut aussi un grand succès. Mais maintenant, on en supporte le contrecoup, et chacun réalise qu'après une fête comme celle-ci tout continue comme avant. Pendant le travail de préparation de la fête on a oublié dans le feu de l'action toutes les mesquineries qui rendent la vie ici si détestable. On les remarque encore mieux maintenant, on en prend encore davantage conscience. [...]

24/03/40 Pâques. Un temps merveilleux pour Pâques ! La vallée s'étend devant moi sous un soleil éblouissant, le son des cloches de Mende parvient jusqu'ici. Midi. Il souffle une brise légère qui

met de bonne humeur. Les camarades de la baraque ont caché des surprises pascales que nous avons toutes cherchées avec ardeur.

Maintenant, c'est l'heure du travail. Programme pour mardi :
 Dans la matinée, menuiserie à la baraque 19,
 Après-midi, lecture et chimie. [...]

29/03/40 L'ambiance est gaie à la baraque 19. « Petit lapin » se lève en déclarant : « Aujourd'hui je voudrais un peu de lait et des biscottes. Qui a du lait ? Je paie le prix fort. Martha, demande donc qui a du lait ! » Alors Martha sillonne la baraque en criant : « Qui qu'a-t-y du lait pour p'tit lapiau ; elle a des ronds ! »

On a installé plusieurs baraques : la 1 pour les Polonaises, la 2 pour les Neutres, la 3 pour les Allemandes et la 5 pour les Espagnoles.

3/04/40 Il se passe de ces choses dans la baraque 19. Il y avait au début trois amies, des filles de Berlin, Kurfürstendamm. Elles s'étaient installé leurs lits et étaient inséparables. Taddy, la plus âgée, passait pour l'amie « maternelle » de « Häschen », le petit lapin, et apparemment il y avait de nombreuses années qu'elles vivaient ensemble. Et voilà que Taddy s'installe dans notre baraque. Tout le monde s'étonne. Puis il s'avère que Taddy doit avoir une chérie dans cette baraque. Häschen est révoltée de ne s'être rendu compte de rien depuis des années ; jalousie, dispute, camp de concentration de femmes. [...]

9/05/40 Hier le grand rabbin de France était ici. Dans la matinée on a affiché dans le bureau une pancarte annonçant sa venue et priant les internées d'avoir une tenue correcte. J'eus immédiatement la ferme intention de me rendre à cette réunion et, si possible, de parler avec lui. Comme toujours dans ce genre de situation, les opinions divergeaient. Les unes disaient avec arrogance : « Qu'est-ce que j'irais y faire ? » Mais d'autres trouvaient qu'une conversation avec le rabbin pouvait nous éclairer et nous faire entendre raison, car cet homme n'est pas n'importe qui, mais justement le grand rabbin de France. Nous avons mis des vêtements corrects et nous nous sommes rendues dans la baraque vide

dans laquelle à tour de rôle prêchent des prêtres catholiques et des pasteurs protestants, et où pour une fois c'était au tour du rabbin de nous adresser la parole. [...] L'idée fondamentale de son allocution était qu'il ne pouvait rien pour nous, puisque le gouvernement pensait que nous étions dangereuses ; s'il était ministre, il n'aurait pas agi différemment. Nous ne devons pas le prendre mal, mais, dit-il, « vous êtes de jeunes et jolies femmes, et les jeunes et jolies femmes attirent les hommes, voilà pourquoi vous êtes ici. Je ne peux pas vous aider, et le directeur de votre camp fait tout ce qu'il peut pour vous. On va examiner vos dossiers mais, s'il s'avère qu'on ne peut pas vous libérer, vous resterez ici ». Des cris fusèrent : « Combien de temps ? » « Eh bien ! vous savez, vous, combien de temps la guerre va durer ? Pas moi ! » Ce qui en clair signifie que nous allons rester ici jusqu'à la fin de la guerre. Il s'appuyait tout simplement sur l'idée que nous étions toutes des femmes dangereuses. Et il poursuivit : « Vous êtes merveilleusement bien, ici ; la contrée est belle, les baraques sont correctes et tout va bien. J'ai vu des camps où des femmes françaises des régions frontalières sont internées. Elles dormaient à même le sol. Mais vous, vous allez bien. Pensez aux femmes de nos coreligionnaires en Allemagne et en Pologne et, si vous comparez votre vie à la leur, vous en viendrez de vous-mêmes à la conclusion que, comparées à elles, vous êtes heureuses. » Et il continua ainsi, pendant longtemps encore, et l'atmosphère se chargeait de plus en plus d'électricité. On pouvait voir les étincelles jaillir et bondir de femme en femme. Bien que d'origines et de sensibilités différentes, elles se sentaient unies contre ses paroles et sa curieuse façon de considérer notre camp. Puis la situation explosa et Steffie [Spira] intervint la première en criant : « Nous voulons retrouver nos enfants ! » « Oui, nos enfants ! » crièrent les autres mères. « Bon, dit le rabbin, vous voulez retrouver vos enfants ; sur ce point je peux peut-être faire quelque chose. » « Non, pas dans ce camp ! » protestèrent-elles. C'est alors que Janina parla de son enfant : nous sommes des réfugiées de Pologne et d'Allemagne, dit-elle, et pour cette raison nous savons quelles souffrances les Juifs endurent et à quel point leur situation est difficile. Mais nous sommes venues en France pour y trouver un asile et ne plus être livrées aux

persécutions. Résultat : on nous a enfermées dans un camp ! Lorsqu'elle se tut, toutes les femmes applaudirent en signe de solidarité et on lut un grand étonnement dans les yeux du rabbin. Et soudain la digue se rompit, car les paroles du rabbin avaient semé la panique générale. Les femmes se pressent autour de lui et nous réussissons à le rattraper devant la maison. Il est étonné de ce que nous lui disons et il promet de faire en sorte que nos repas soient améliorés. Puis on lui montre ce qui fait la fierté du camp, la nouvelle infirmerie, et, satisfait de lui et de la mission qu'il a remplie, il monte dans sa grande limousine pour regagner Paris. Nous ne sommes bientôt plus dans son souvenir qu'une anecdote qu'il raconte parfois, c'est sa méthode, pour consoler d'autres internés à qui il décrit une détresse plus grande que la leur.

30/05/40 À partir d'aujourd'hui et jusqu'à plus ample information, plus de journaux, plus de cantine, plus de promenades. [...]

25/06/40 Depuis le 9 juin je souffre d'une phlébite et suis à l'infirmerie depuis le 17. Ce sont justement ces jours-là que l'excitation a été à son comble. Surtout les 21 et 22. Puis avant-hier on a appris que la France avait signé l'armistice avec l'Allemagne, mais que les Allemands allaient continuer leur progression jusqu'à ce que l'Italie et la France aient signé. Hier ce fut une journée d'angoisse : vont-ils venir jusqu'ici ou non ? Et ce matin la nouvelle s'est répandue que la France et l'Italie avaient à leur tour signé et que les armes s'étaient tues. La France est occupée aux deux tiers. Quelles sont les conditions de cette paix ? Ici à l'infirmerie, nous passons nos journées au lit, alors que dans les baraques de Rieucros les bruits se répandent en vagues de plus en plus fortes. Il pleut depuis le début juin, sans arrêt, jour et nuit. En plus de cela le temps est froid et sinistre. Nous restons au lit et nous attendons les bruits qui nous sont rapportés de tous côtés. Dès qu'il y a une petite éclaircie, une amie se présente à la fenêtre et appelle. On se précipite pour entendre le dernier potin. Et dès qu'on a tout entendu, on se retourne vers la salle pour transmettre aux autres, qui n'en peuvent plus d'attendre les dernières nouvelles que l'on tient

de source plus ou moins sûre. Avec toutes les réserves d'usage, on dit : « Ce n'est pas moi qui le dit, c'est seulement ce qu'on raconte³... »

En France il règne un chaos terrible. Cent mille réfugiés sont arrivés à Mende, il n'y a plus de pain. Et voilà qu'arrivent au camp des convois de femmes et d'enfants évacués, d'abord quelques femmes, puis des camions avec des femmes, des enfants et tout leur bazar. Matin, midi et soir. De tous les coins de France. Un camion non bâché est arrivé de Bretagne, sous une pluie battante à une heure du matin, des camions sont arrivés de Perpignan avec des femmes et des enfants italiens. Ils avaient voyagé comme ça pendant deux jours, sans manger. La nervosité à Rieucros s'accroît en fonction de l'avancée des Allemands ; on va demander au bureau si on va être évacué, où on va nous transférer, avec quels moyens on peut le faire et comment ça se passera.

La panique augmente. On fait ses bagages, toutes les femmes font leurs valises, on fabrique à la hâte des sacs à dos, on court de-ci de-là et on colporte des bruits, on fait les valises ! De temps à autre, Reina, Tonka ou n'importe qui d'autre vient au pas de course me mettre au courant de la situation. Il y a foule devant le bureau, on interroge les inspecteurs, on discute avec eux jusqu'à ce qu'ils en aient par-dessus la tête. Le camp est en effervescence ! Le soir du 21, l'excitation est à son comble, après la venue au bureau dans l'après-midi de quatre personnes qui ont sommé M. Vessembré, le commandant du camp, de les accompagner, en lui montrant à leur revers l'insigne arborant le symbole bien connu. Qu'est-ce qui se passe ? Qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Gigantesque affolement, car tout est possible et il faut s'attendre à tout. Peu de temps après, ils reviennent ensemble de Mende ; les quatre nouveaux s'installent et les quatre autres qui étaient arrivés trois jours auparavant s'en vont avec leurs valises. Un changement qui crée une grande excitation, car on ne sait pas ce qui se passe. [...]

27 juin 1940 Où sont nos gars ? Qui sait ce qu'ils font. Reina et moi, nous continuons à penser qu'ils sont peut-être à Tence.

3. En français dans le texte (NdT).

Qui peut savoir ! Mais on ne peut que rester derrière les barbelés et attendre. La progression des Allemands est stoppée, et maintenant nous allons provisoirement rester ici. Jour du courrier. Nous écrivons au camp de Tence. En fin d'après-midi arrive Hein [Holländer, le mari de Lisa Holländer]. Donc les gars sont en route, ils viennent nous retrouver. Quand arriveront-ils ? Obtiendront-ils le droit de nous rendre visite ou bien devons-nous les guetter près des barbelés ? Mais je ne tiens plus au lit. Elles essaient toutes de me convaincre ! « Reste donc allongée ! Si Hans vient, nous ferons attention ! », etc. [...]

29/06/40 Hein est venu ce matin dire que les gars étaient arrivés, mais qu'ils ne voulaient pas monter au camp. En voilà une ânerie, incompréhensible ! En tout cas je me lève et me sauve de l'infirmerie. À midi ils sont venus avec des autorisation de visite !!! et sont restés jusqu'au soir. [...]

10/07/40 Les Allemandes se sont inscrites sur une liste. Elles ne vont pas tarder à partir. La petite aussi. Dommage ! Mais quand ? On ne sait pas encore. Et nous, pendant ce temps-là, nous restons ici et n'en voyons pas la fin.

Un pain pour dix personnes, des lentilles, des petits pois et du riz. Rarement des pommes de terre. Pas de lait, pas d'argent pour des fruits ou de la confiture.

Combien de temps ça va durer encore ? [...]

Ces derniers temps à Rieucros sont plus pénibles que tous les longs mois sans espoir. Moi non plus je ne vais pas bien et, pour la première fois depuis que je suis enfermée ici, ou plus exactement depuis que je me sens si mal, j'ai l'impression que je ne vais pas tenir le coup. Je suis trop faible, et il est impossible que la nourriture qu'on a ici me permette de reprendre les moindres forces. [...]

20/07/40 Deux femmes de la baraque 1, Fredja et Judja, sont allées ce matin à Mende pour acheter du pain. En revenant elles ont franchi le portail du camp comme si de rien n'était et on les a mises au cachot. Elles ont dit qu'elles auraient pu ramper sous

les barbelés mais qu'elles n'avaient pas voulu, car il est naturel d'aller s'acheter du pain quand on a faim. [...] Maintenant que les armes se sont tues, les femmes veulent, bien sûr, encore moins qu'avant rester ici. Même si on leur dit ou écrit que la vie hors du camp est encore plus difficile, l'internement n'est pas pour autant plus facile à supporter.

Nous passons notre temps à réfléchir à l'avenir qui nous attend. Mais on n'a concrètement aucune possibilité de se préparer un foyer pour l'hiver et de faire des provisions. Nous restons assises ici au soleil, nous avons chaud, mais où trouverons-nous la chaleur en hiver ? On nous donne maintenant chaque jour des féculents, à tour de rôle des lentilles, des haricots et des petits pois, parfois du riz. Mais est-ce qu'on nous nourrira en hiver ? Il y a tant de monde jusque dans les plus petits coins de France, comment va-t-on les nourrir ? Nous sommes ici en grande partie des femmes qui se sont, toute leur vie, nourries du travail de leurs mains. Maintenant c'est le travail des autres qui nous nourrit, mais pour combien de temps encore ? Je pense souvent à cet avenir sans issue et à la faim qui nous attend dans ces circonstances ; je ne peux pas me défaire de l'idée que cette situation doit changer.

3/08/40 Grève de la faim à la baraque 2. Elles refusent la soupe. Tout le monde discute : pour ou contre. Hier soir il y a eu aussi une discussion dans notre baraque. C. s'opposait à ma proposition de former une délégation avec des représentantes de toutes les baraques. « On ne peut pas se solidariser avec cette pègre. On ne peut pas s'allier à ces grues ! » [...]

Ce matin il y eut pourtant une réunion, et une déléguée de notre baraque fut élue pour faire partie de la délégation générale. Concertation dans les différents groupes linguistiques. « Si on tape sur des femmes, nous n'avons pas besoin de nous en mêler, cela ne nous concerne pas, puisque, nous, on ne nous frappe pas. » Grande excitation toute la journée. La baraque 2 continue la grève.

4/08/40 Discussions ce matin. Nous voulons attendre jusqu'à lundi soir ; aujourd'hui c'est dimanche. Nous essayons d'inciter la baraque 2 à cesser la grève et à attendre aussi jusqu'à lundi soir.

Elles ne veulent pas. L'après-midi on dresse des listes de celles qui veulent retourner en Allemagne et de celles qui ne le veulent pas. Pourquoi ce travail acharné un dimanche ? L'après-midi le bruit se répand qu'une autre commission va venir le lendemain matin. Quel genre de commission ? allemande ? française ? On n'en sait rien. [...] Soudain à huit heures et demie, nous entendons des voitures klaxonner devant le portail. Un cri tonitruant : « La commission, la commission ! » Un cri sans fin et tout le monde se précipite. Trois autos montent à un train d'enfer jusqu'en haut du camp. On n'aperçoit que des uniformes. Mais lesquels ? À peine les autos sont-elles passées qu'elles donnent lieu à des controverses à propos des passagers des véhicules. Quelques-unes affirment avoir reconnu des officiers français. La seconde voiture arborait un fanion de la Croix-Rouge, la troisième était une auto luxembourgeoise, dit-on.

Puis on appelle trois Luxembourgeoises, lesquelles, bagages bouclés, sont prêtes à partir en dix minutes. [...] Nouveaux bruits : l'officier allemand a dit que dans quinze jours le camp devait être fermé. Comme il n'existe pas de liaison par chemin de fer, des camions de la Croix-Rouge seront mis à disposition pour le transfert. Il a dit en outre : « Vous allez toutes être libérées ! » On raconte aussi qu'une visite de la Croix-Rouge internationale va avoir lieu le lendemain.

Donc nous restons là à attendre. Les trois Luxembourgeoises s'en vont. Il fait sombre, mais il y a onze mois que nous attendons ardemment une solution. Puis ils viennent la nuit et travaillent jusqu'au petit matin. De quoi hurler ! Il se passe de ces scènes. [...]

6/08/40 Cet après-midi à trois heures : la commission allemande. Lilly vient chercher la baraque 6. Moische s'est cachée dans la forêt. On sépare les Aryennes des Juives. La colonne de droite peut s'en aller. Baldur von Schirach, deuxième édition. On nous distribue un bout de papier.

Questions :

- Est-ce que je peux partir, moi aussi ? Je suis juive...
- Non.
- Qui va s'occuper de moi ?

- Je n'en sais rien !
- N'existe-t-il pas de comité juif ?
- Bah, c'est justement ce que je suis en train d'écrire, les Juifs doivent davantage s'occuper des Juives qui sont ici !

Silberstein :

- En France je passe pour suspecte.
- Ah, et pourquoi donc ?
- Eh bien, regardez-moi donc, cheveux blonds, yeux bleus !
- Ah, le conseiller de la légation en a pris note.
- Oui, c'est son habitude, il note tout. [...]

18/08/40 Dina rentre demain en Espagne. En tout trente femmes s'en vont. Qui se serait attendu à ce que cela soit si rapide ? Pour elles, l'émigration, c'est fini ! Même si le retour n'est pas toujours rose, au moins elles seront chez elles. Mais où est-ce, chez moi ? Où sont donc tous les anciens amis ? Berlin est pour moi comme n'importe quelle autre une ville, une ville où je n'ai pas d'adresse.

22/08/40 Le 19, les Espagnoles sont parties. Dina aussi. La veille il y avait eu l'après-midi une petite fête dans la baraque vide. [...]

16/09/40 Dans les semaines précédentes, un convoi a été envoyé à nouveau en zone occupée. Comme c'est tout simple, de plus en plus de femmes ont l'intention de s'inscrire pour se rendre en zone occupée. Nombreuses sont celles qui l'ont fait. À ce sujet, nous avons soulevé de nombreux problèmes et eu des discussions animées, il faudrait entreprendre des démarches importantes et véritablement décisives. Le courrier que je reçois m'indique qu'on discute partout des mêmes sujets et il faut faire attention aux lettres qui abordent ce thème. Mais on ne doit pas tout surestimer, ni agir trop vite. Aujourd'hui un télégramme de Henry Clark est arrivé, m'informant que mon visa ainsi que celui de Hans ont été délivrés par le ministère de l'Intérieur et télégraphiés au consul de Marseille. Maintenant un espoir légitime est permis et je peux

même commencer dès à présent à me préoccuper des papiers que je dois réunir. [...]

23/09/40 Savoir qu'on va bientôt sortir d'ici est un sentiment bien étrange. D'un côté on supporte tout plus facilement, mais en même temps on est bien plus impatient. [...]

24/09/40 Une journée semblable à beaucoup d'autres est encore passée. Depuis que j'ai reçu le télégramme, j'attends un signe du consulat [...], je ne me sens plus vraiment ici. [...]

Voilà comment on vit, à Rieucros : dans la matinée je travaille comme cordonnier, l'après-midi je tricote ou je fais un petit travail pour moi, ou je lis... ou... Une chance d'avoir une nature qui ne s'ennuie jamais, ni ne se décourage. Mais nombreuses sont celles qui souffrent atrocement de découragement ; elles deviennent négligentes, désordonnées, en un mot elles se clochardisent. Mais c'est si diablement difficile de ne pas se laisser aller ! Il faut tellement d'énergie !

26/09/40 Annemarie monte à la croix parce qu'elle a eu une permission pour se rendre en ville. Lorsqu'elle revient au camp, elle raconte qu'il y a là-bas une grande quantité de bois sec. Elle n'a pas remarqué que de là-haut le point de vue est superbe mais elle a remarqué ce qu'une internée à Rieucros voit immédiatement : du bois sec !

8/10/40 J'ai reçu la convocation tant attendue du consul américain de Marseille. On m'informe qu'il n'y a pas de visa pour moi, mais qu'ils ont été sollicités par Washington et que pour cette raison il faut que je vienne. [...]

16/10/40 J'ai eu une permission pour me rendre à Mende. Mende, le centre de ceux qui veulent se marier. D'une façon ou d'une autre, cela va toujours. La femme du juge de paix était dans sa boutique et elle m'a dit sur le ton du désespoir : « Qu'est-ce qui se passe ? Encore et encore des mariages, ça fait déjà quinze, ce mois-ci. Vous savez, je n'y comprends rien. Et personne n'a d'acte

de naissance, mon mari est déjà fatigué d'en faire chaque jour⁴. » Et M. le greffier restait introuvable lui aussi : ce mercredi 16 octobre, nous avons couru sous la pluie, au moins quatre fois de-ci, de-là, avant de le trouver dans sa boutique, dans sa quincaillerie. Il a écrit à grand-peine nos noms et ceux de nos parents, mots difficiles et imprononçables. Il voulait également connaître nos lieux de naissance, mais la date de naissance ne l'intéressait déjà plus.

29/10/40 [...] À onze heures nous sommes devant la mairie. Et qui ne s'y trouve pas ? Nos témoins ! Bon, vers midi moins le quart, la « cérémonie » a pu commencer. Hans a oublié de dire oui ! Si bien que je peux à tout moment déclarer que le mariage n'est pas valable. Puis nous avons trinqué tous les quatre avec un muscat, ce qui, c'était à prévoir, me fit tourner la tête.

L'après-midi : adieux à Rieucros !

Donc j'ai une permission. [...]

Cet après-midi, nous sommes montées encore une fois jusqu'au calvaire. Comment pourrais-je, après avoir séjourné un an à Rieucros, partir sans être montée jusqu'au calvaire ? En plus du bois sec en grande quantité, il y a une très belle vue. [...]

4. En français dans le texte (NdT).

Le journal intime, lieu de « dramatisation de la féminité »

Ursula Katzenstein a tenu son journal pendant son internement à Rieucros puis l'a continué après son émigration aux États-Unis. Celui-ci commence dès le 7 décembre 1939. Au-delà des anecdotes et des « petits événements » qui émaillent son récit, il révèle surtout l'état des relations entre les internées, leurs disputes, leur promiscuité malaisée mais également leur solidarité.

Ursula Katzenstein a commencé à tenir son journal le 7 décembre 1939, sans donner aucun détail sur la situation qui l'a conduite à écrire, ni expliquer les raisons de cette initiative soudaine. Ses notes ont été consignées et conservées dans un cahier d'écolier typique de la France de cette époque-là ; elle aura pu se le procurer à la cantine du camp ou il lui aura été envoyé par une organisation d'entraide, qui faisait parvenir aux femmes toutes sortes d'objets. Sur la couverture de ces cahiers un paysage français rural ou citadin est généralement représenté sous la mention : « Le pays de France ». Sur le cahier d'Ursula Katzenstein, c'est une vue générale du port du Havre, qui est ingénieusement représenté, cette ville considérée comme la porte d'un Nouveau Monde qui symbolise l'espoir de liberté et de salut après la persécution.

Il faut noter le caractère associatif, fragmentaire, de notes qui ne peuvent être comprises des lecteurs contemporains que grâce à une connaissance du contexte et avec l'aide d'informations complémentaires. Les textes, rédigés spontanément au fil des humeurs de l'auteur, n'ont pas été écrits dans le but de livrer aux personnes

extérieures au camp un rapport, ni de s'adresser à des lecteurs des générations suivantes.

Chroniques de femmes

Ce sont les relations des femmes entre elles, dans le camp, qui occupent le centre du journal, la façon dont elles se sont réciproquement perçues et appréciées, dont elles ont réglé leurs différends. Dans les notes consignées le 3 avril 1940, la chroniqueuse le formule très précisément et sa description du conflit entre deux femmes s'achève par cette constatation lapidaire : « [...] jalousie, dispute, camp de concentration de femmes. » Elle établit ainsi un lien entre certains comportements, le contexte et le sexe. Lorsque des femmes vivent ensemble dans la promiscuité (c'est la précision qui pourrait être apportée à la phrase et aux propos de l'auteur), on a affaire à des comportements typiques des femmes, c'est-à-dire la jalousie et la dispute. Par ce jugement, Ursula Katzenstein confirme d'abord les clichés habituels sur le comportement des femmes dans ces groupes exclusivement féminins.

Il est regrettable qu'on n'ait aucun document sur les femmes internées pour cause de prostitution ou de délits de droit commun, ce qui aurait certainement éclairé d'autres aspects de la vie en commun de ces femmes très différentes les unes des autres. Jusqu'à présent ces documents ne sont pas sortis de l'ombre de l'histoire. À la différence des « politiques », les femmes des autres catégories ont vécu leur internement comme l'accomplissement d'un destin individuel ; elles en ont vraisemblablement effacé les stigmates de leur biographie. En revanche, pour les antifascistes, l'internement représente une partie de leur identité, il est un élément accepté et, jusqu'à il y a encore peu de temps en RDA, un élément de leur biographie qui inspirait le respect. Alors que les « politiques » ont constamment fait un travail de mémoire, qui, pour elles, allait de soi, et ont transmis leur histoire en tant qu'antifascistes et résistantes, il n'y a - hormis les archives - aucune source qui donne des informations sur les prostituées.

La grande famille des internées politiques - c'est ce que nous

apprennent les nombreux témoignages oraux, et c'est aussi ce qui se dégage des photos et dessins - s'organisa, selon les pratiques en vigueur dans la clandestinité, en petites familles, en sous-groupes de trois à six femmes, qui se formèrent selon les affinités. Dans les petites familles, les femmes partageaient leurs joies et leurs peines, mais aussi les colis d'alimentation s'il y en avait.

Cette possibilité de repli offrit, face aux inévitables conflits et tensions, un puissant refuge psychologique et explique aussi certainement la capacité des femmes à dépasser les animosités et à supporter avec sérénité et humour les difficultés. C'est très sensible dans un « mode d'emploi du camp » rédigé par les femmes, qui établit par antiphrase les règles d'une vie en commun sans conflits. Dans ce texte au titre évocateur, « Améliorons la vie au camp », les femmes sont mises en garde contre les mauvais comportements qui sont la cible de la critique ; c'est pourquoi la devise devient : « Montre-toi constamment sous ton plus mauvais jour ! » Dans l'exagération propre à la parodie, la rancœur envers les autres se transforme en rire : « Énerve-toi pour tout et à tout moment, et sois constamment une source de conflits. [...] Ne secoue sous aucun prétexte les couvertures, les puces pourraient prendre froid. » Voilà le genre de conseils qui y sont donnés¹.

Le journal d'Ursula Katzenstein reflète lui aussi une attitude distanciée par rapport à l'événement, et épurée par le comique de situation. La critique, exprimée avec humour, des faiblesses humaines ainsi que des qualités des femmes internées et des gardiens rappelle le clin d'œil, plein d'humour lui aussi, des dessins de Dora Schaul et de leurs légendes. La dérision ne sert toutefois pas seulement à prendre ses distances par rapport à l'événement, elle est aussi une façon indirecte de se confronter aux conditions de vie dans le camp. L'hétérogénéité des femmes qui s'y trouvent et surtout la présence de prostituées provoquent une prise de position qu'on peut lire comme une « dramatisation de la féminité² ».

1. Il existe différentes versions de ce texte. Les citations sont faites ici d'après le journal d'Ursula Katzenstein, début 1940.

2. C'est Gertrud Koch qui a forgé ce concept, à propos de l'œuvre artistique de Charlotte Salomon, dans son essai « Le livre de Charlotte Salomon, vie ou théâtre ? Un roman familial ».

Conflits et solidarités

Si, d'après le journal, il semble d'abord qu'aient coexisté dans le camp deux mondes différents - qui, tout en se côtoyant, n'avaient pas de réels contacts -, la description de la visite du grand rabbin de France, en mai 1940, donne une autre image. Les femmes jugèrent méprisante l'attitude du rabbin qui, en se faisant le porte-parole du point de vue officiel du gouvernement français, tentait de légitimer sa politique d'internement. Son argumentation selon laquelle le rayonnement sexuel et le pouvoir de séduction des femmes seraient une raison suffisante pour les interner provoque une protestation véhémement des femmes, qui se solidarisent : « On pouvait voir les étincelles jaillir et bondir de femme en femme. Bien que d'origines et de sensibilités différentes, elles se sentaient unies contre ses paroles et sa curieuse façon de considérer notre camp », écrit Ursula Katzenstein. Sans tenir compte des divergences et des différences qui réglaient le quotidien du camp et au-delà de tout intérêt politique partisan, les femmes réagirent ; elles étaient scandalisées par le comportement arrogant du rabbin, très certainement dû à sa méconnaissance totale de la situation au camp et à ses propres préjugés. Elles ne se laissèrent pas prendre par l'appel subliminal à leur faculté naturelle d'endurer la souffrance.

Le « front uni » se forme toujours lorsqu'une femme a, par exemple, été victime d'une injustice éclatante, lorsque la direction du camp se livre à des agressions trop violentes, et aussi au moment des déportations, dont il va être question plus explicitement par la suite.

Ainsi que le montre le débat déclenché par la grève de la faim, il ne régnait pas toujours d'accord sur le bien-fondé des protestations et les moyens qu'il convenait d'employer. Les femmes de la baraque 2 (la baraque de celles que l'on appelait les « Neutres », et où étaient également logées les Tchèques) décidèrent, le 3 août 1940, une grève de la faim, parce qu'un inspecteur avait giflé une femme. Le motif en reste inconnu. La réaction à cet incident

historique », dans Gertrud Koch, *Die Einstellung ist die Einstellung. Visuelle Konstruktionen des Judentums*, Frankfurt a.M., Suhrkamp Verlag, 1992.

montre, par sa vivacité, que l'usage de la violence était inhabituel à Rieucros. Au cours de la discussion très émotionnelle qui débuta alors - et au cours de laquelle on ne se demanda pas quel était le sens d'une grève de la faim dans un camp où la faim appartient de toute façon aux expériences quotidiennes -, on voit nettement quels sont les refus de contact qui continuent à déterminer les relations entre les différentes catégories d'internées. La réunion des déléguées de toutes les baraques, dont le but était de trouver un consensus et une stratégie communes, prouve également qu'on s'est efforcé de trouver une position solidaire. Ursula Katzenstein essaie d'avoir un rôle de médiatrice dans ces négociations. Elle est convaincue que les conflits peuvent être réglés collectivement et qu'au-delà des stéréotypes en vigueur il peut y avoir consensus, pour une action commune.

Il semble que le processus décrit ici - dans le déroulement duquel des comportements transmis de génération en génération ainsi que les clichés sur la répartition des rôles sont consciemment ou inconsciemment remis en question -, que la confrontation avec le sens de l'identité féminine ou le sens qu'elle pourrait avoir s'expriment aussi dans les productions littéraires et artistiques créées au camp.

4. *La vie culturelle au camp*

Quand l'art paraît

Créer, dessiner, écrire... Croquer des internées sur un petit calepin, envoyer des lettres, tenir un journal, faire du théâtre, autant de résistances au quotidien. Au camp, les vocations artistiques s'expriment ou se révèlent de différentes manières. Les œuvres, empreintes d'ironie et de dérision, tentent de narguer une laborieuse réalité.

Rieucros par Mende (Loz.), Camp des étrangères, baraque 3. Dimanche 2 juin 1940 :

Ici ça fait beau temps, je dessine maintenant beaucoup, malgré toutes les inquiétudes et tous les chagrins. Maintenant je fais beaucoup en couleur, c'est-à-dire en aquarelle. Il y a des petits succès et ça me fait ma petite consolation¹.

Créer, dessiner, sculpter, écrire des poèmes ou des pièces de théâtre malgré la faim, malgré le froid et l'incertitude de l'avenir, malgré la peur, c'était, pour les femmes internées à Rieucros, une manière de faire prévaloir une qualité humaine dans un contexte inhumain. Que l'internement ait suscité des activités créatives aussi multiples et diversifiées - et cela vaut non seulement pour Rieucros mais également pour d'autres camps comme Gurs ou Les Milles - est tout à fait remarquable et suscite en même temps des questions. Car cette activité artistique ne tend-elle pas à nous faire croire à une normalité qui cache la réalité cruelle des privations, de la

1. Lettre de l'artiste allemande Sylta Busse, datée du 2 juin 1940. Dans l'espoir qu'elles passeraient plus vite la censure, Sylta Busse écrivait certaines de ses lettres en français. Par souci de fidélité à leur auteur, celles-ci sont reproduites avec leurs fautes.

persécution et enfin de la déportation ? C'est bien cette ambiguïté qu'exprime l'écrivain Michel del Castillo dans son récit autobiographique *Tanguy*, à travers le personnage de Rachel qui « peignait un camp de concentration sans rapport avec la réalité, où les baraques ressemblaient à des maisons de poupée, les prisonnières à des écolières très sages² ». La mère de Tanguy lui fait remarquer que cette présentation des choses pouvait donner une fausse image de l'internement : « Vous êtes bien optimiste, ma bonne Rachel. Si les journaux publiaient vos dessins, ils pourraient titrer : Voyez comment nos internées se plaisent dans nos camps³. » La réponse de Rachel est révélatrice à maints égards : « Pour moi, voyez-vous, c'est presque une chance d'être ici. J'ai réussi à échapper aux camps nazis. Ceux-là sont moins drôles, je crois⁴. »

Cette distinction entre les camps d'internement français et les camps d'extermination allemands - même si les premiers portaient parfois officiellement le nom de « camp de concentration » - est essentielle pour comprendre la spécificité de la création artistique dans les camps français. Contrairement aux camps d'extermination allemands, les camps français n'étaient pas destinés à la diminution, voire à l'élimination physique des êtres humains par le travail, la maladie ou l'exécution. Il ne fait pas de doute que les conditions d'internement se dégradent avec l'évolution de la situation générale. À partir de juin 1940, et avec la mise en place de la collaboration française en vue de la « solution finale », l'internement représentait un réel danger pour les internés juifs et tous ceux qui étaient persécutés par le régime nazi. Mais il serait faux d'assimiler toute production artistique dans les camps français à la création face à l'Holocauste dans les camps de la mort. Il y a d'ailleurs des différences considérables entre les camps français. Comme l'écrit justement Gabriele Mittag dans son étude très riche sur la création artistique à Gurs, « chaque camp a sa propre histoire, avec des fonctions qui varient selon les catégories d'internés⁵ ». La situation

2. Michel del Castillo, *Tanguy*, Paris, Gallimard, 1995, p. 54.

3. *Ibidem*.

4. *Ibidem*.

5. Gabriele Mittag, « Es gibt Verdammte nur in Gurs », dans *Literatur, Kultur und Alltag in einem französischen Internierungslager. 1940-1942*, Tübingen, Attempto Verlag, 1996.

concrète, les conditions de l'internement ne sont pas les mêmes par exemple à Gurs - qui compte jusqu'à dix-huit mille internés, des hommes et des femmes de tous les âges, des bébés, des vieillards, des malades - et à Rieucros, un camp qui comprend au maximum six cents femmes, dont un grand nombre sont politiquement engagées et prennent en main l'organisation de la vie quotidienne et la création artistique. Il serait d'ailleurs aussi faux de considérer cette création uniquement comme reflet et expression de la réalité, de ne voir en elle qu'un simple document d'archives.

Paradoxe créativité ?

Jusqu'à présent la création artistique dans les camps n'a pas fait l'objet d'une étude systématique. Dans les premières monographies sur les camps tels que Gurs ou Les Milles, il est question de cette création, mais elle est mise au second plan, après la description des conditions de l'internement, des événements historiques et de la vie quotidienne qu'elle sert parfois à illustrer⁶. Grâce à Elsbeth Kasser, une assistante sociale de la Croix-Rouge suisse qui a travaillé à Gurs, nous disposons d'une collection unique de peintures, aquarelles et photos réalisées entre 1939 et 1943, qui ont fait l'objet d'expositions dans différents musées d'Europe⁷. Nous apprenons par le catalogue de l'exposition que la production des dessins répondait, entre autres, à des besoins matériels : en effet, la vente de leurs œuvres permettait aux artistes de mieux (sur)vivre. C'est certainement à Gurs et aux Milles que la création a été la plus riche et la plus diversifiée. En 1997, le conseil général des Bouches-du-Rhône a organisé une exposition sur les peintres du camp des Milles à Aix-en-Provence. Diverses manifestations, colloques et expositions ont présenté, en 1999, le travail de sauvetage des intellectuels antinazis mené par Varian Fry et le Comité

6. Cf. Laharie, *op. cit.*, et Fontaine, *Un camp de concentration en Provence ? Le camp d'étrangers des Milles, 1939-1943*, Aix-en-Provence, Édisud, 1989.

7. Thomas Bullinger (Hg.), *Gurs. Ein Internierungslager in Südfrankreich, 1939-1943. Zeichnungen. Aquarelle. Photographien*, Hamburg, Sammlung Elsbeth Kasser, 1993.

de secours américain, à travers une série d'œuvres d'artistes comme Max Ernst, Wols et Ferdinand Springer, qui ont tous les trois été internés aux Milles⁸. C'est à leur œuvre principalement qu'est consacrée l'étude de l'historienne de l'art allemande Angelika Gausmann, qui tente une analyse systématique de la peinture aux Milles⁹.

En prenant en compte ces différentes recherches sur les camps et la création artistique, on peut constater d'abord que, paradoxalement, l'internement engendre une riche activité artistique qui comprend tous les domaines de la création. Des peintres comme Max Ernst, Max Lingner, Wols continuent de s'y livrer malgré les difficultés matérielles et psychologiques de l'internement. Pour certains, c'est l'internement qui révèle leur vocation artistique. Selon la position idéologique, on a tendance à interpréter cela de manière différente. Les uns voient dans ces activités artistiques une constante anthropologique, un comportement typiquement humain. D'autres ont tendance à y voir le résultat des compétences et de la bonne organisation des internés antifascistes. Mais les deux explications ne sont que les aspects d'un ensemble complexe. Il serait intéressant d'analyser et de comparer la production artistique des différents camps en France, d'évaluer leurs ressemblances et leurs différences. Il est évident que les problèmes d'ordre matériel ont eu des conséquences pour les peintres, ce qui explique le choix des petits formats et le développement de certaines techniques. On constate que l'ironie joue un rôle important, que ce soit en peinture ou dans les autres arts, et cela traduit sans doute le besoin de prendre du recul par rapport à la réalité. Une analyse systématique devrait aussi poser la question de savoir si l'expérience spécifique de l'internement a eu une importance dans l'œuvre ultérieure de l'artiste et son évolution, et comment. Elle devrait également prendre en compte les influences mutuelles des artistes qui se trouvaient dans une situation d'échange exceptionnelle, même si elle leur était

8. *Sur les quais. Marseille 1940-1941. Varian Fry et les candidats à l'exil*, Arles, Actes Sud, 1999.

9. Angelika Gausmann, *Deutschsprachige bildende Künstler im Internierungs- und Deportationslager Les Milles 1939-1942*, Paderborn, Möllmann, 1997.

imposée. Pour certains, comme pour l'artiste Sylta Busse, l'internement, le contact avec des femmes qu'elle n'aurait jamais rencontrées dans un contexte ordinaire, ainsi que le fait de pouvoir les prendre comme modèles sont même vécus comme une chance unique dont il lui faut absolument profiter. Elle écrit à son mari, qui lui propose de la faire sortir du camp :

Je t'en prie, ne précipite rien pour que je sorte d'ici. Pour aussi grotesque que cela puisse paraître, je ne voudrais pas partir trop vite, il faut que je travaille ici au moins deux mois pleins en bonne santé¹⁰.

10. Sylta Busse, lettre du 31/03/40.

Mises en scène à Rieucros

Pour jouer une pièce de théâtre ou sculpter, on essaie de trouver, par l'intermédiaire des gardiennes ou des proches, les matériaux nécessaires. Spectacles de théâtre ou de chant sont montés avec les moyens du bord et servent à exprimer des revendications et des idées politiques.

« Il y avait à Rieucros une vie culturelle intéressante à laquelle participaient toutes les nationalités présentes dans le camp », écrit Dora Schaul¹, point de vue confirmé par les souvenirs autobiographiques des autres émigrées.

Sous l'impulsion des « politiques » furent organisées des activités culturelles diverses : plusieurs cours de français, d'anglais, d'espagnol, d'allemand, de russe, un cours sur l'histoire du PC [...], des soirées récréatives au cours desquelles on chantait, récitait des poèmes, jouait des sketches ou des pièces de théâtre².

Presque dès leur arrivée à Rieucros, les femmes commencèrent à donner des représentations théâtrales. Steffie Spira cite la fête de Noël 1939 comme première date d'une semblable manifestation :

J'appris avec quelques femmes des scènes courtes. Intitulées *Le Petit Instant*, selon l'expression qui revenait sans cesse dans la bouche des policiers qui nous avaient arrêtées à Paris. [...] Une scène représentait

(suite p. 152)

1. Dora Schaul, citée par Philippe Joutard, Jacques Poujol et Patrick Cabanel, *op. cit.*, p. 65.
2. Gilbert Badia, *op. cit.*, p. 303.

Blanche-Neige à Rieucros

SCÈNE I

Blanche-Neige. *Où allons-nous, monsieur le Chasseur ? Je n'irai pas plus loin. Nous avons trop marché et j'ai peur. Qu'allez-vous faire de moi ?*

Le Chasseur. *Pas de pleurs, ni de peur qui tienne. Nous sommes arrivés. Je peux te poignarder sans aucune gêne. Le bois est assez épais.*

Blanche-Neige. *Oh, mon Dieu, monsieur le Chasseur, vous qui étiez si gentil, faire un chose pareille est une horreur. Laissez-moi la vie.*

Le Chasseur. *Il faut que je te tue, pauvre princesse. C'est la Reine qui le veut. Et pour être plus sûre que sûre, elle veut manger ton cœur.*

Blanche-Neige. *Oh, mon Dieu, c'est affreux, c'est impossible, je ne veux pas mourir.*

Le Chasseur. *C'est en effet méchant et bien pénible, mais je dois l'accomplir.*

Blanche-Neige. *Je partirai, monsieur, et quoi qu'il arrive, jamais ne reviendrai.*

Le Chasseur. *Je ne peux tout risquer pour que tu vives. Il faut que je te tue. Mais attends un instant. Pour qu'on n'entende jamais parler de toi, il existe un endroit près de Mende où je connais un camp.*

Blanche-Neige. *Un camp de quoi, monsieur ? Ça m'intéresse.*

Le Chasseur. *Soi-disant d'étrangères... Mais c'est un drôle de camp, pauvre princesse. Il vaut mieux y renoncer. Tu y serais comme un fauve entre fils barbelés.*

Blanche-Neige. *Et cela pour combien de temps ?*

Le Chasseur. *Tu seras chauve plus tôt que libérée.*

SCÈNE II

Blanche-Neige. *Eh bien, mon vieux, je suis arrivée. Me voilà. Ce camp d'où personne ne peut sortir, des fils barbelés, partout des baraques, un tas de femmes qui fument et qui se promènent en pantalon, comme mon papa. Ça ne va rien avoir de drôle. Et en plus j'ai vu une petite dame en noir avec des lunettes qui s'essoufflait à force de donner des coups de sifflet, je ne sais pas qui c'est mais elle a l'air d'être de la police. Le Chasseur aurait mieux fait de me laisser aller retrouver mes petits nains à la montagne. Ici il n'y a même pas de petits nains. C'est terrible une Blanche-Neige sans petits nains. Personne ne voudra jamais croire que je suis Blanche-Neige. Je suis déshonorée.*

Un petit nain fait voir sa tête : « Coucou ! »

Blanche-Neige. *Qui dit « coucou » ?*

Le petit nain. *Moi, un petit nain.*

Blanche-Neige. *Bravo, il y a des petits nains à Rieucros. Viens tout de suite. Qui es-tu, petit nain ?*

Le petit nain. *Moi... je suis Timide.*

Blanche-Neige. *Timide ? Eh bien, mon vieux, on ne le dirait pas.*

Timide. *C'est que timide à Rieucros ce n'est pas possible, tu comprends ? Alors comme il fallait être à la page, je suis devenu décidé.*

Blanche-Neige. *Et tes petits frères ?*

Timide. *Ils sont là aussi. Tu les verras bientôt. Il y en a juste un qui manque.*

Blanche-Neige. *Lequel ?*

Timide. *Grincheux.*

Blanche-Neige. *Quel dommage. Mon meilleur ami ! Et où est-il ?*

Timide. *Il est au cachot. Il est tellement grincheux pour de bon qu'il se dispute avec tout le monde. Et en plus il n'aime pas la soupe.*

Blanche-Neige. *Et elle est bonne ?*

Timide. *Pas mal. Trois choux, une carotte qui se noient dans un verre d'eau.*

Blanche-Neige. *Alors ?*

Timide. *Alors ?... Il faut l'aimer, c'est le règlement.*

Blanche-Neige. *Et pourquoi êtes-vous ici ?*

Timide. *Pour différentes raisons. D'abord parce qu'il paraît que nous étions de trop. C'est aussi le règlement.*

Blanche-Neige. *Et puis ?*

Timide. *Et puis ? Voilà, le règlement est aussi qu'il ne faut pas chercher à comprendre.*

Blanche-Neige. *Alors... voilà, je me conformerai au règlement. Pourvu que la méchante Reine ne vienne pas.*

Timide. *Tu es folle ! Jamais les méchants ne viennent à Rieucros. On les laisse chez eux.*

Blanche-Neige. *Tout de même, mon petit Timide. Mais qu'est-ce que c'est que cette musique ?*

Timide. *Ce sont mes petits frères qui viennent. Cache-toi et tu nous entendas chanter.*

Blanche-Neige. *Épatant ! Je vais me cacher.*

Timide. *Et moi je ne dirai pas que tu es là, pour les surprendre.*

Collectif

(suite de la p. 149)

sur le quai de la gare le départ vers l'inconnu. Une autre l'arrivée à Rieucros³.

On trouve de nombreux documents qui attestent que le 8 mars 1940 on célébra la Journée internationale des femmes au camp :

Nous qui étions dans la baraque des politiques nous eûmes finalement l'idée d'organiser une exposition de nos travaux manuels dans une baraque vide et d'organiser en plus une sorte de « soirée littéraire variée ». Nous avons retenu pour cela la date du 8 mars 1940⁴.

La fête se déroula apparemment en deux temps : le 12 mars 1940, Ursula Katzenstein note dans son journal : « Le samedi après-midi eut lieu l'inauguration de l'exposition dans la baraque d'à côté. Dans la matinée il y eut encore beaucoup à faire. » Elle poursuit : « Le dimanche il y eut une représentation théâtrale à laquelle toutes les nationalités participèrent. » Dans les comptes rendus on souligne la diversité des objets exposés :

Hier notre exposition « Arts et travaux des femmes de Rieucros » fut inaugurée. Tout ce qui a été réalisé ici dans des conditions les plus sommaires *est étonnant*. Une formidable application et beaucoup de goût côtoyait le kitsch (très peu), pour l'essentiel des tricots, des vêtements, de la lingerie, une femme exposa des sculptures, des découpages pleins de charme, un ensemble très intéressant⁵.

Les femmes qui voulaient, grâce à cette exposition, corriger l'image négative des émigrés internés colportée par la presse et la xénophobie latente avaient invité pour cette raison la direction du camp et le personnel de surveillance avec leur famille, ainsi que le maire de Mende, Henri Bourillon. À l'initiative de celui-ci, qui saisissait chaque occasion pour intervenir en faveur des femmes, elles obtinrent l'autorisation d'organiser pour Noël 1940 une vente de charité dans les locaux de l'hôtel de ville de Mende. Cependant, les événements de l'été 1940, la progression des troupes allemandes, l'incertitude sur la façon dont la situation allait évoluer en France commencèrent par tempérer l'intérêt marqué pour les

3. Steffie Spira-Ruschin, *op. cit.*, p. 157.

4. Gertrud Rast, *op. cit.*, p. 20.

5. Sylta Busse, lettre du 10/03/40.

manifestations artistiques. Ce n'est que le 10 octobre 1940 - à l'occasion de l'anniversaire de la révolution d'Octobre en Russie - qu'une fête fut à nouveau organisée au cours de laquelle, à côté de jeux scéniques, de danses et de chants, on chanta des berceuses dans les langues des différentes nationalités. Dans les souvenirs des internées, cet événement occupe une place prépondérante :

Dans une baraque vide, nous avons installé provisoirement une scène de théâtre sur laquelle pour ainsi dire toutes les nations présentes interprétèrent quelque chose. Je revois encore avec précision la scène au cours de laquelle les femmes appartenant à des peuples différents montèrent sur scène pour chanter une berceuse que nous avons arrangée, les femmes chantèrent dans leur langue, à tour de rôle, une berceuse de chez elles en berçant un enfant imaginaire. Nous voulions chanter la vie et non la mort⁶.

Steffie Spira précise que « chaque femme revêtit pour chanter la berceuse un vêtement traditionnel de son peuple : châle, ceinture ou coiffure⁷ ». Le but de cette action était d'exiger la libération des mères : « Pour le final, nous avons chanté ensemble la berceuse française *Soleil, souris à mon enfant*, puis nous nous sommes écriées en chœur : "Libérez les mères"⁸. » Relier le thème de cette fête à un contexte révolutionnaire - l'anniversaire de la révolution d'Octobre - est une façon de confirmer leur combat. Dans la mesure où les femmes mettent l'accent sur leur exigence - la libération des mères internées -, elles expriment une prise de conscience de leur qualité de femme qui va bien au-delà de cette manifestation.

Les représentations eurent lieu aussi bien en grand comité, dans une baraque vide spécialement réservée à cet effet, comme cela nous est rapporté par exemple pour la fête organisée le 8 mars 1940, qu'improvisées en petits groupes avec des moyens limités et dans la baraque où les femmes logeaient. Lenka Reinerová décrit l'atmosphère de ces manifestations avec une grande sensibilité :

Nous nous produisions au milieu des femmes qui étaient assises tout autour de nous, et en partie aussi au-dessus de nous sur les bat-flanc,

6. Gertrud Rast, *op. cit.*, p. 20.

7. Steffie Spira-Ruschin, *op. cit.*, p. 159.

8. Dora Schaul, citée dans Philippe Joutard, Jacques Poujol et Patrick Cabanel, *op. cit.*, p. 66.

serrées les unes contre les autres comme des hirondelles sur des fils télégraphiques avant de prendre leur envol⁹.

multiples (ré)créations

À côté de ces activités culturelles des politiques, il existait aussi une vie artistique intense, dont les motivations étaient individuelles, car à Rieucros des artistes de toutes les disciplines se trouvaient rassemblées. À la recherche de femmes partageant ses centres d'intérêt, Sylta Busse prit contact dès son arrivée avec d'autres artistes internées. Dès sa deuxième lettre, du 29 février 1940, elle raconte :

Il y a ici une dessinatrice qui fait des portraits (pastels) des dames présentes. Elle a fréquenté pendant des années l'Académie des arts de Vienne, possède merveilleusement son métier. Les portraits correspondent tout à fait au goût du public, très *douceâtres*¹⁰, ça ne la satisfait pas du tout, hélas je ne connais aucun de ses autres travaux. Peut-être pourra-t-elle de temps à autre corriger mon travail.

Hélène Maywald, la sœur du photographe Willy Maywald, a elle aussi dessiné au camp. Les femmes prenaient leur travail très au sérieux et le faisaient de façon tout à fait professionnelle :

D'autre part, en préparant l'exposition, j'ai aussi fait connaissance de deux filles très sympathiques qui dessinent, elles aussi. Hélène [Maywald] les deux filles et moi, nous voulons travailler tous les jours deux ou trois heures ensemble. Anatomie, portraits, paysages. [...] Je voudrais demander à la portraitiste de corriger notre travail et de nous guider, elle sait vraiment dessiner¹¹.

Si l'on veut savoir quelles autres artistes se trouvaient encore au camp, on peut également avoir recours aux listes nominatives des personnes. Toutes les femmes qui ont été internées à Rieucros et à Brens y sont enregistrées¹². À côté des mentions usuelles concernant l'état civil, se trouve une rubrique indiquant leur métier. Seules

9. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 45.

10. En français dans le texte (NdT).

11. Sylta Busse, lettre du 10/03/40.

12. AD, Tarn 1238 W.

quelques rares femmes semblent vouloir révéler qu'elles ont un passé d'artiste. Deux femmes seulement se désignent explicitement comme des écrivains : Eugénie Elisabeth Maria Kardachevski, née Traubenberg à Saint-Pétersbourg le 25 octobre 1892, et Doris von Salomon, la femme de l'écrivain Bruno von Salomon, née à Worms le 7 janvier 1905, qui souligne son activité d'écrivain en ajoutant à son nom de jeune fille son pseudonyme de Doris von Schönthan. Irma Grubisch se désignait comme une artiste au sens large ; elle est, elle aussi, enregistrée sous un pseudonyme, Hagen Maria, et elle prétendait être née le 30 janvier 1900 à Surabaya. Felicitas Haller, originaire de Düsseldorf, et Ellen Bugge, née à Oslo, se disaient officiellement artistes peintres.

Mais les femmes dont la production artistique a été transmise sous la forme de dessins et de textes sont précisément celles qui se dissimulent derrière des professions « sérieuses ». À cause du motif avancé officiellement pour justifier leur internement, des mœurs légères, il leur parut sans doute plus opportun, même si cela ne pouvait jouer contre leur internement, d'afficher une existence « bourgeoise ». C'est peut-être pourquoi Flora Sussmann, née le 21 décembre 1912 à Szczecin, dont il existe de nombreux dessins, découpages, ainsi qu'un programme illustré réalisé pour l'anniversaire de la révolution d'Octobre, indiqua comme profession « gouvernante ». La Viennoise Caroline Neubauer se désignait sous l'euphémisme d'« artiste acrobate ». Le programme d'une fête à Brens le 10 mai 1942 atteste qu'elle a effectivement dansé au camp.

Bien que la présence d'artistes soit attestée par les archives, les recherches sur les appartenances professionnelles entreprises ultérieurement à partir de ces documents ne transmettent qu'une image incomplète : de nombreuses femmes qui, de fait, avaient une activité artistique ne se firent pas connaître au camp comme artistes.

L'organisation de la vie quotidienne et les directives qui réglaient le séjour forcé des femmes leur laissaient du temps pour des activités artistiques. Les femmes l'occupèrent de multiples façons. On pouvait - du moins dans les premiers temps - se procurer assez facilement le matériel pour les activités qu'on souhaitait exercer, soit contre des espèces sonnantes et trébuchantes à la cantine, ou à Mende par l'intermédiaire des gardiennes, soit grâce à des

amis ou à des parents qui n'étaient pas internés. Celle pour qui ce fut le plus facile fut une sculptrice, qui exposa une œuvre lors de l'une des expositions : la matière première lui fut fournie « gratuitement » par le terrain argileux dans les environs immédiats des baraques.

Toutefois, pour la plupart des artistes - du moins pour celles qui travaillaient seules -, la difficulté majeure était de ne pas posséder un coin à elles. Dans ses lettres, Sylta Busse s'en plaint fréquemment. L'impossibilité de se concentrer dans l'atmosphère du camp, agitée et bruyante, revient comme un leitmotiv dans ses lettres : « Modèles et paysages sont là, en abondance, il faut seulement apprendre à passer par-dessus l'absence générale de concentration et à se concentrer soi-même sur un point précis¹³. »

Ce n'est qu'au printemps que les artistes purent investir l'immense terrain boisé.

Dans la baraque surpeuplée, où règne une grande agitation, on ne peut pas être seule, ne serait-ce qu'un instant. C'est pourquoi je vais volontiers le soir me promener dans la colline silencieuse derrière les baraques. Le sentier étroit traverse un sous-bois feuillu qui cache gentiment les épines acérées du fil de fer barbelé. Puis il s'élève vers la carrière et aboutit sur un petit plateau rocheux¹⁴.

C'est dans cette carrière que Lenka Reinerová écrivit en mai 1940, en quelques jours, le conte *Freiheit und Gewaltung*¹⁵.

L'occupation de la France, l'insécurité qui en découla et la détérioration indéniable des conditions matérielles entravèrent considérablement la production artistique. Le dernier événement que Dora Schaul fixe dans son cahier d'esquisses est la visite de la commission Kundt en août 1940. La majorité des dessins de Sylta Busse date également de la première moitié de l'année 1940. La production de textes fut moins entravée par la modification des conditions extérieures. Lenka Reinerová écrivit dans l'hiver 1940-1941 un autre conte, et - mis à part la pause de l'été 1940 - on continua d'écrire et de jouer des pièces de théâtre.

13. Sylta Busse, lettre du 29/02/40.

14. Lenka Reinerová, *Grenze geschlossen*, Berlin, Verlag Neues Leben, 1958, p. 106.

15. *Petite liberté et grande violence*.

Écrire, c'est résister

Poèmes d'internées

Paroles de révolte, d'espoir, de tristesse, paroles ordinaires, anonymes..., les vers composés par les internées inventent des jours imaginaires, des ailleurs, ou relatent une servile réalité. Toutes, elles aspirent à quitter l'horizon des barbelés.

La force expressive des textes que nous reproduisons dans les pages suivantes tient moins à leur qualité esthétique qu'à leur façon d'affronter la réalité. L'expérience quotidienne du camp a été le facteur déclenchant, la motivation profonde de l'écriture. Ainsi que le montre nettement le journal intime d'Ursula Katzenstein par exemple, il faut tenir compte, sur ce point, de la différence fondamentale qui a existé entre les camps français et allemands. Dans les camps de concentration allemands et polonais, dans les ghettos et les prisons, l'illégalité était un élément constitutif de la production artistique, alors qu'à Rieucros cette dernière est le fruit de l'initiative personnelle des femmes internées et elle a même été encouragée par la direction du camp.

Il est clair que la forme la plus courante de l'expression écrite a été la lettre, qui assurait le lien avec le monde extérieur. Parallèlement à cela, toute une production de textes s'est développée, des monologues, fragments de journaux intimes ou de récits en prose, qui n'étaient pas directement destinés à autrui. À l'occasion des événements dont il a déjà été fait mention, des poèmes, des

sketches ainsi que de courts dialogues ont également été rédigés, récités et joués.

La poésie de circonstance

La fonction « répressive » spécifique de Rieucros et de Brens détermina le mode de regroupement des internées et donna à la forme et au contenu de la production artistique son caractère particulier : à la différence d'autres camps sur le sol français, comme Gurs ou Les Milles, le nombre d'internées à Rieucros et à Brens était relativement peu élevé. Si l'on excepte la période de surpeuplement pendant l'invasion de la Belgique et de la France par les troupes allemandes, et l'exode anarchique des populations qui en résulta, les effectifs ne dépassèrent jamais le chiffre de six cents. Il se forma un groupe relativement homogène de femmes qui partageaient les mêmes convictions politiques ; ce sont elles qui, par la suite, introduisirent les activités culturelles et leur imprimèrent leur caractère. C'est grâce à ce groupe, qui a perduré et s'est structuré, que la plupart des poèmes ont été écrits et conservés. La comédienne Marina Strasde a gardé toute une série de textes qu'une de ses compagnes avait notés dans un cahier d'écolier. Dans les années 1960, en RDA, une série de poèmes inédits jusque-là ont été rassemblés dans un tapuscrit portant le titre *Rieucros*. Il a été l'une des principales sources de la présente étude.

Il est vraisemblable que beaucoup d'autres textes ont été composés dans le camp. Mais, leur conservation comportant un risque plus ou moins grave s'ils tombaient dans les mains de la puissance occupante, les femmes y renoncèrent pour de simples raisons de sécurité. Celles qui, comme l'écrivain Doris von Salomon, une fois libérées du camp, entrèrent dans la clandestinité, se trouvèrent dans une situation peu compatible avec la possession de manuscrits. Il est vraisemblable que certains textes ont été détruits ainsi. Mais les difficultés ne sont pas les seules raisons qui ont incité les internées à ne pas conserver leurs textes ; elles n'avaient généralement pas conscience de l'importance de

l'expérience qu'elles étaient en train de faire et des productions littéraires qui y étaient liées.

La majorité des textes ont été écrits par les deux comédiennes Marina Strasde et Steffie Spira. Un cycle de poèmes composé à l'occasion de la célébration du 1^{er} mai 1941 et des dialogues ont été écrits par Gertrud Rast ; un autre poème a été composé par l'écrivain Lenka Reinerová, qui vit actuellement à Prague ; Sophie Zemanska, juive polonaise déportée en 1942, a rédigé un poème à l'occasion d'un anniversaire. Aucune de ces femmes, à l'exception de Lenka Reinerová, qui était journaliste, n'avait une expérience de l'écriture.

Les auteurs des textes que nous voulons analyser ici plus en détail avaient en commun leur engagement pour l'avènement d'une société plus humaine ; elles avaient la ferme conviction que le communisme vaincrait le fascisme. Chaque femme mettait dans ce qu'elle écrivait des éléments autobiographiques, ses expériences tant sur le plan professionnel qu'humain, ainsi que son destin individuel d'émigrée et sa façon personnelle de vivre l'internement. Steffie Spira, par exemple, avait pendant plusieurs années, de 1933 à 1939, travaillé à Paris avec la troupe du cabaret d'émigrés « Die Laterne ». Ce qui explique que de si nombreux textes de revues et de satires aient été composés à Rieucros.

D'autres textes se situent dans la tradition de la littérature ouvrière : poèmes de combat, poèmes de circonstance, composés à des occasions bien précises, et ce qu'on a appelé la « poésie politique¹ » écrite à des fins d'agitation et de propagande. Ces textes commémoraient des fêtes qui soulignaient la grandeur et la victoire de la classe ouvrière (1^{er} Mai, révolution d'Octobre). À côté du poème agit-prop, la forme privilégiée était la satire. Ces poèmes de circonstance permettaient aux femmes d'exprimer leurs convictions politiques et de créer des liens de solidarité et de communauté, tout en apportant une diversion dans un quotidien étouffant : ils étaient les moyens qui restaient à leur disposition contre la dépression, l'angoisse, le désespoir et l'incertitude.

1. Ursula Münchow, *Arbeiterbewegung und Literatur, 1860-1914*, Berlin, Weimar, Aufbau Verlag, 1981.

Nous n'avions presque plus de médicaments et notre nourriture était minable, voilà pourquoi nous combattons avec nos programmes culturels contre la faiblesse, la dépression et la résignation, conséquences de notre épuisement total. Notre public nous en était particulièrement reconnaissant. [...] Nous avons écrit et joué dans plusieurs langues, le plus souvent en allemand et en français².

Dans le recueil qui a été conservé, dix-huit des trente-trois textes sont rédigés en français. Certains existent en version bilingue. Représenter la vie quotidienne au camp fournit souvent l'occasion d'exprimer son mécontentement, de formuler des revendications, de jeter un regard plein d'espoir vers l'avenir et de prendre ses distances par rapport à la réalité en la parodiant.

Dans le premier poème, intitulé *Rieucros*, Steffie Spira situe le camp, souligne l'aspect fermé du site. Le sujet d'un autre est le déroulement de la semaine, avec les activités et les événements spécifiques à chaque journée. Dans une autre texte, *Responsable !*, la vie quotidienne est décrite du point de vue de l'internée responsable de la baraque et des problèmes que cela lui pose. Une contrainte artistique particulièrement appréciée consistait à écrire des strophes nouvelles sur des mélodies connues ; c'est le cas du *Chant de Rieucros*, composé sur la mélodie du *Chant des marais*, lui-même écrit en 1933 au camp de concentration de Börgermoor. L'utilisation d'éléments empruntés aux revues de cabaret est le trait d'union qui relie les textes composés dans les différents camps. Cela se vérifie, par exemple, pour la parodie écrite à Rieucros de la chanson de Marlene Dietrich *Von Kopf bis Fuß auf Liebe eingestellt*³.

Les mélanges linguistiques les plus étranges, l'emploi dans le texte allemand d'expressions empruntées à une autre langue sont des éléments typiques de ces textes. Le recours à une terminologie administrative dans le *Rieucros* (« hébergées/réfugiées ») montrent l'« importance de ces termes dans le quotidien des prisonnières et leur influence sur leur pensée et leurs actes⁴ ».

2. Lenka Reinerová, *Der Ausflug zum Schwanensee*, Berlin, Aufbau Verlag, 1983, p. 44.

3. « Faite pour l'amour ». La parodie de cette chanson est intitulée *Von Kopf bis Fuß auf Rieucros eingestellt* (« Faite pour Rieucros »).

4. Comme le dit Michael Seyfert, à propos de l'internement dans des camps britanniques,

Agit-prop au féminin

On remarque qu'au début les auteurs ont employé de préférence le « nous » collectif à la place du « je » poétique, définissant ainsi leur identité en fonction du groupe. Cet élargissement de la perspective vers le collectif est particulièrement visible dans la transformation de la chanson de Marlene Dietrich, dont la formulation « De la tête aux pieds je suis faite pour l'amour » devient « De la tête aux pieds nous sommes faites pour Rieucros ».

Dans les textes écrits à l'occasion du 1^{er}-Mai, c'est à l'ensemble de la classe ouvrière qu'il est fait référence. Gertrud Rast utilise une description générale des situations économiques et politiques dans une série de pays pour prophétiser la victoire des travailleurs grâce à la lutte des classes. Le contraste violent entre les travailleurs décorés pour leur héroïsme et la classe dominante, la troupe des traîtres, des exploiters, souligne la nécessité d'une transformation révolutionnaire. En revenant au thème de la révolution d'Octobre, Gertrud Rast propose une variante de la thématization des différentes phases du combat socialiste de libération si cher à la littérature prolétarienne et insiste sur l'histoire irréversible de la classe ouvrière et de sa victoire.

Le regard visionnaire tourné vers l'avenir dans lequel l'utopie d'une société juste est déjà devenue réalité doit être le fondement des prétentions hégémoniques du socialisme. Ce thème qui est également un sujet favori de la poésie écrite à Rieucros est en même temps le champ dans lequel se projettent les espoirs et les rêves. De nombreux poèmes en font déjà mention dans leur titre : *Adieu au camp, Pour le jour imaginaire*. Dans d'autres, la certitude que l'avenir sera meilleur est exprimée par des symboles convenus : « Nous savons que naît le matin d'un nouveau jour » au cours duquel « enfin viendra le jour de notre liberté ».

Cependant, certains textes indiquent que leurs auteurs n'avaient absolument pas conscience de la nécessité d'exprimer l'identité sexuelle par le langage ; sans doute est-ce parce qu'il n'y

dans son étude *Im Niemandsland : Deutsche Exilliteratur in britischer Internierung. Ein unbekanntes Kapitel deutscher Kulturgeschichte des Zweiten Weltkriegs*, Berlin, Das Arsenal, 1984, p. 74.

avait que des femmes dans le camp. Que les femmes parlant d'elles-mêmes ou s'adressant à leurs compagnes d'internement emploient des substantifs ou des pronoms personnels de genre masculin ne peut pas s'expliquer objectivement par l'utilisation d'une forme plurielle qui inclurait implicitement les femmes au même titre que les hommes. La présence du genre masculin est particulièrement absurde dans le conseil que Steffie Spira donne aux autres internées, à qui elle recommande d'aller se marier à Mende : « Et que celui qui ne s'y est pas encore rendu / Sache, c'est une confiance / Qu'il doit y aller et en reviendra fiancée. » L'appel aux « amis » et non aux « amies » dans le serment de Marina Strasde, l'éloge du « travailleur », le « Kuli », dans le cycle du 1^{er}-Mai simulent une neutralité sexuelle que contrarient les expressions plus contrastées de « maîtres du monde » ou de « main fraternelle ».

Mais à d'autres endroits, cette vision du monde est brisée et une prise de conscience de la différence des sexes s'exprime, que ce soit dans le dialogue de la petite fille avec la grand-mère ou dans l'esquisse d'une perspective d'avenir dans le poème *Pour le jour imaginaire*, perspective dans laquelle les femmes prennent également une part active dans les secteurs traditionnellement réservés aux hommes, comme dans quelques-uns des métiers évoqués (aviatrice, jardinière, médecin).

Les hésitations constatées dans la mise en forme littéraire de la différence entre les sexes sont caractéristiques de nombreux textes. Dans ce processus, le texte élaboré contient de fréquentes ruptures. Celles-ci sont marquées par les possibilités inhérentes à la forme. Elles peuvent représenter une régression, quand la mise en forme littéraire est seconde par rapport au projet idéologique, mais elles peuvent également signifier une transgression, lorsque par exemple l'auteur substitue à un propos courant un sous-texte.

La célébration de l'anniversaire de la révolution d'Octobre fournit un bon exemple de ce genre de transgression. À cette occasion, des femmes de différentes nationalités chantèrent des berceuses dans leurs langues respectives. La manifestation culmina au moment où les femmes réclamèrent la libération de celles qui, parmi elles, étaient mères. De cette façon était démasqué un certain discours qui définit les femmes par la maternité et les limite dans leur

droit à disposer d'elles-mêmes et à agir en toute liberté. Le discours de la gauche révolutionnaire contenu dans les textes déclamés à l'occasion de cette célébration connaît pour cette raison une légère distorsion. Consciemment ou non, les femmes ont repris les idées de leurs aînées qui, au moment de la révolution de 1848, avaient exigé que leurs droits soient reconnus en tant qu'épouses, mères et femmes au foyer, légitimant ainsi leur participation à la vie publique⁵.

5. Cf. Geneviève Fraisse, *La Raison des femmes*, Paris, Plon, 1992.



Rieucros

*Collines grises alentour
 Prison de notre regard nostalgique
 Liberté, tu nous a été ôtée
 Barbelés vous nous retenez.
 Nous à Rieucros hébergées
 Nous du monde entier réfugiées.*

*Sans patrie, loin de ceux que nous aimons
 Ah, comme pour leur destin nous nous inquiétons.
 Larmes des mères
 cruellement de leurs enfants séparées.
 Nous les mères de Rieucros
 Nous, inquiètes et esseulées !*

*De jour en semaine
 Nous comptons les lunaisons
 Personne ne sait son crime
 Pourquoi cette prison ?
 Nous, les femmes de Rieucros
 Sommes la tristesse du camp.*

*Différentes langues parlons
 Même destin partageons
 Sommes venues dans la douce France
 Pour y chercher asile.
 Nous, les femmes de tous les pays
 Voudrions changer le monde.*

*Puissent les hommes vivre dans la
 Paix, la liberté, la dignité humaine !
 Un jour la lumière brillera*

*Un jour nous serons libres !
Nous, les femmes de Rieucros
Avons confiance en l'avenir, courage !*

*Et vers les nôtres au nord, au sud, à l'est, à l'ouest
Nous retournerons
Toutes nous aurons
Obtenu liberté et bonheur.
Nous, les femmes de Rieucros
Notre bonheur : construire le monde.*

Steffie Spira et Gertrud Rast, mars 1940, sur la mélodie du *Chant des marais*

La semaine à Rieucros

*Le samedi nous faisons le ménage
Et tous les ménages se défendent :
« À moi le balai, à moi la cruche. »
C'est le jour d'horribles discussions.*

*Le dimanche on se fait des visites
Et on a des perms de détention
On fait bien des commissions à Mende
et on parle de la commission.*

*Le lundi on a du vague à l'âme
Et de tout on a franchement assez
Car nous avons fait toutes les démarches.
Est-ce que ça va donc jamais changer ?*

*Le mardi c'est la journée des douches.
Dieu merci on va bien se laver.
Oui, pardi ! - une fois dans les cabines
N'y a plus d'eau pour pouvoir se rincer.*

*Mercredi - « Moi j'attends mon visa du Mexique »
« Moi une lettre de mon consulat »
« Moi un peu d'argent de l'Amérique »
« La réponse de mon avocat »*

*Pas de nouvelles des frères et de la mère
Pas de lettres du mari prisonnier
Ni du gosse pour son anniversaire
- C'est pour nous six jours sans courrier.*

Le jeudi nous écrivons des lettres

*Aux amis, parents proches et lointains.
Quels étranges détours pour correspondre
Dans ce drôle de monde contemporain.*

*Vendredi - corvée à la cuisine
On épluche, on trie à qui mieux mieux.
C'est-à-dire : remportera la palme
Celle qui travaillera le moins qu'elle peut.*

*Et voici le huitième jour de la semaine :
C'est le jour de l'imagination
Où se réalisent tous nos rêves.
C'est ce jour que bientôt nous vivrons.*

Steffie Spira, novembre 1940, sur la mélodie de *Vaterland, kein Feind soll dich gefährden*

Responsable !

*Je vis un cauchemar formidable !
 Je suis devenue responsable.
 Oh ! mes amies, cela signifie :
 Du matin au soir avoir des soucis.
 Car chaque boulot et chaque scandale
 Tout, enfin tout ce qui tourne mal,
 Est à régler - et encore à l'amiable -
 Par la responsable.*

*Quand au poêle manque le charbon
 À cause des minuscules rations
 Et que les femmes grelottent et toussent
 À qui on s'adresse et qui l'on pousse ?
 C'est l'estimable responsable.*

*Quand la grandeur du pain
 Fait du chagrin
 Quand la soupe est trop liquide
 et que les estomacs sont vides
 Malgré... les navets
 À qui l'on se plaint d'un ton pitoyable ?
 À la responsable.*

*Quand les serviettes secrètes
 Sont incomplètes,
 Quand les chemises de nuit
 Ont couleur grise écrue.
 Et les chemises en échange
 Sont mouillées ou sans manches
 - Qui dérange-t-on alors ?
 L'infatigable responsable !*

*Quand la distribution du sucre chez l'économe
De temps en temps étonne
Quand le café mélange fantaisie
Produit des ennuis
À cause du haut prix
- On casse la tête, d'une mine misérable
à la responsable*

*Quand les sabots sont volés
Les chaussons déchirés
Quand la vendeuse du tabac
n'est jamais là
Si bol ou quart sont introuvables
- Sur qui on tape ?
Sur la responsable !*

*Pour obtenir un vase de nuit,
Quand une cruche a disparu
Quand par le toit tombe la pluie
Quand on a peur des souris
- Au secours on appelle la charitable responsable.*

*Mais quand elle demande des volontaires ?
- C'est le contraire.
Tout le monde fuit à une vitesse
formidable... la responsable.*

*Et quant à la distribution du service ?
Ça, c'est alors un pur caprice
Une invention invraisemblable
De la responsable.*

*Et l'heure de silence quotidienne
Quel phénomène !
Alors on la trouve insupportable
La responsable.*

*Quand à neuf heures
On doit se taire*

Et éteindre surtout les lumières
- Alors on juge que la moins raisonnable
C'est la responsable.

Et de l'autre côté
Elle court d'autres dangers :
La chef surveillante, toujours en route
Voit tout, elle sait tout et elle écoute
- Et sans qu'on s'en aperçoive elle est là.
Et des réclamations en masse
Menacent la coupable responsable.

Et l'économe... économise
Seaux, torchons, balais et chemises
Et chaque demande à lui adressée
- C'est un forfait
D'une exigeante, épouvantable responsable.

Pour ces vrais martyrs du camp
Élevez un modeste monument
Avec l'inscription en charbon :
« Aux maltraitées, aux malmenées
héroïnes de Rieucros. »

Marina Strasde, février 1941

A l'occasion de la fête du 10. XI. 40,

Prologue

Mesdames et Messieurs, je vous salue!
 A notre fête soyez bienvenues
 Et pardonnez nous si notre plaisir
 De pouvoir donner, de pouvoir offrir
 A prévalu sur nos moyens
 Qui - parlons franchement - sont bien restreints!
 Mais il ne faut pas laisser se faner
 La fleur du ciel, le feu sacré,
 La joie! Joie, force créatrice.

De nos souffrances la consolatrice
 Qui tout efface, tout soulage
 Nous réconforte, donne du courage
 Qui fleurit - quel miracle! - même ici
 Entre les fils de fer, et dans nos
 cœurs meurtris.

Adieu au camp

*Un an au camp
Comme une suspecte
Pourtant, j'étais toujours correcte.*

*Je suis une étrangère
Une simple ménagère
Mon homme est prestataire
En Algérie - v'la ma vie.*

*Maintenant, quelle chance, c'est décidé
On me redonne la liberté
Comme prime pour bonne conduite.
Jamais punie, jamais en fuite
Je respectais tout et entier (sic)
Les lois du saint Fil barbelé.*

*Sage, je faisais toujours la queue
Soit pour le lait, soit pour dîner
Ne me plaignais jamais, jamais
Du surplus d'eau dans le manger.
Quel vrai délice, le bout (sic) du pain !
Le goût du chou - c'est mon béguin.*

*Et que de choses que j'ai apprises !
La chemise de nuit, au camp, ici
Se met huit jours. Pour l'autre semaine
On la met à l'envers sans gêne.
Et cela donne rapidement
Une chemise propre - c'est épatant !*

Oh ! que de choses j'appris au camp

*Je n'ai vraiment pas perdu mon temps.
 J'ai travaillé enthousiasmée
 Pour les services fil barbelé.
 Comme volontaire chercher du bois
 La première des premières - j'étais là, j'étais là !
 Et pour le service de ménage
 Je suis à la page - oui à la page.
 Quand on appelle : « Service du seau ! »
 Je le vidais, tout comme il faut.*

*Je suis pour tenue convenable,
 J'aime bien être irréprochable.
 Pour cela je tiens à me laver
 Tous les matins en habit complet.
 Et j'ai horreur - autour de moi
 tant de nudisme ! - Fis (sic) ce qu'on voit !*

*Enfin, en sortant du fil barbelé
 Je suis au courant de plusieurs métiers,
 Car mon service de cabinets
 est impeccable et parfait
 - Que je n'ai pas à craindre même à mon âge
 Le triste sort d'être au chômage.*

*Ainsi comme dompteuse de rats et souris
 Que j'ai dressés en centaines de nuits
 Les cirques mondiaux, chaque foyer
 À genoux vont tous me demander
 Les trucs dont je me suis servie
 À la baraque pendant les nuits.*

*Mais j'ai le désir de plus en plus fort
 D'ici à (sic) emporter un vrai trésor.
 C'est le célèbre, le bien connu
 Le soi-disant vase de nuit :
 Il m'a servi de jardinière
 Il m'a servi de cafetière
 Pour la lessive également,
 En un mot, oui, c'est épatant !*

*Muni (sic) de ceci, je peux créer
Quelque part mon humble foyer.*

*Je suis une étrangère,
Une simple ménagère
Mon homme est prestataire
En Algérie - v'la ma vie.*

Marina Strasde, 10 novembre 1940

Pour le jour imaginaire

*Enfin je respire
L'air libre, l'air doux.
J'envoie un sourire
Partout, et à tout !
À moi le présent
À moi l'avenir
À moi maintenant
La joie de choisir
Du travail pour mes mains
Trop longtemps captives.
Je prends le chemin
D'une vie active !
Que je sois infirmière
Vendeuse, aviatrice
Dactylo, jardinière
Professeur, cantatrice
Doctoresse - n'importe.
L'essentiel, c'est de voir
Que l'on m'ouvre les portes
Que j'aie droit à l'espoir !*

Anonyme

La costumière Sylta Busse

Après avoir travaillé comme costumière pour des troupes de théâtre d'exilés allemands, en URSS d'abord puis à Paris, Sylta Busse est arrêtée puis détenue à Rieucros de février à novembre 1940. Elle y fait de nombreuses esquisses au crayon, les prostituées et d'autres internées lui servant de modèles. Elle est fascinée par ce champ d'études exceptionnel.

Sylta Busse. Photo © Janos Reismann



Je t'en prie, ne précipite rien pour que je sorte d'ici. Pour aussi grotesque que cela puisse paraître, je ne voudrais pas partir trop vite, il faut que je travaille ici au moins deux mois pleins en bonne santé pour que je puisse en tirer l'essentiel, tu comprends, par plaisir on n'arrive à rien !!!¹

Si l'on se souvient de la situation dans laquelle ces lignes ont été écrites, cette supplique semble effectivement grotesque. La costumière Sylta Busse formule ce souhait inhabituel quelques semaines après son arrivée au camp de Rieucros dans une lettre adressée à son mari resté à Paris, le photographe hongrois Janos Reismann. Bien que les conditions de l'internement, le mauvais ravitaillement, la nourriture insuffisante aient considérablement limité la créativité potentielle de Sylta Busse - qui six semaines après son arrivée au camp

1. Sylta Busse, lettre du 31/03/40.

dut être transportée à l'hôpital de Mende -, elle ne renonça pas malgré toutes ces contrariétés à ses dessins ; elle continua de développer ses talents artistiques et sa technique. Avec une discipline rigoureuse, elle essaya de maîtriser les obstacles de cette situation extrême qu'était la vie dans le camp et de les utiliser pour la réalisation de ses exigences artistiques. Toutes ses lettres convergent : elle veut utiliser son temps et la présence de modèles féminins pour le perfectionnement de son art. Les récits enthousiastes de ses premiers succès ne tardent toutefois pas à se modifier, pour laisser place à des doléances désespérées sur ce qui, psychologiquement et physiquement, nuit à son travail.

Aujourd'hui tu ne vas pas recevoir une lettre joyeuse : d'abord je suis malade (rien de grave, comme d'habitude), ce n'est pas très grave, c'est-à-dire je n'ai pas de douleur, mais un cafard noir et ce qui est encore plus grave : depuis deux jours je ne mange plus, j'ai des nausées abominables et je ne peux tout simplement rien avaler, en dehors des fruits, et je n'ai plus d'argent pour en acheter !!! Alors je me sens faible et affreuse, je ne dessine pas le moindre trait !!! [...] C'est dur d'être ici. On a quitté la vie².

Toutefois, l'espoir, la volonté de fer et la discipline de l'artiste finissent toujours par s'imposer : « Mais pour arriver à ce stade-là, cela signifiait à chaque fois contrainte, effort, domination de soi. Maintenant je sais que si l'on veut, si l'on a en soi cette fierté impétueuse, on peut défier toutes les difficultés³. »

Ses modèles préférés sont les prostituées et les femmes qu'elle contacte à l'occasion de la fête du 8 mars 1940 : « Il y a aussi ici des filles élégantes ; étant donné que je ne les connais pas, j'espère les recruter grâce à mon affiche pour qu'elles me servent de modèles⁴. » Elle est comme possédée par l'idée de fixer sur le papier les nombreuses femmes si différentes qui sont entassées dans le camp. C'est ainsi qu'elle écrit le 10 mars, deux semaines après son arrivée :

(suite p. 182)

2. Lettre du 14/03/40.

3. Lettre du lundi de Pâques 40.

4. Lettre du 10/03/40.

Seta Perleman - Bure.
Mondé hospital aml

Lettre N° 4.

Jendi le 9. mai 1940

Chère vieux Reine. J'ai reçu le mardi ton carte 4/10 et hier le 8 (!!) j'ai reçu une lettre de 21 mai. C'est tout à fait toqué avec la communication! Je t'ai écrit le Vendredi (3^{me} mai) mon lettre N° 2 le mercredi (1. mai) mon lettre N° 1 et le lundi 6. mai mon lettre N° 3. Maintenant je fais très exact des Hotes dans le petit sauleudier ce que j'ai reçu et reçu j'ai renvoyé! —

Mais sur chaque fois je te remercie avec pour les lettres qui je n'ai pas eu de recevoir!! Enfin le printemps vient et ça fait un beau temps, chaud beaucoup de soleil et je me leve maintenant à 11 heures c'est à dire que le dîner est (2. déjeuner?) hier je suis resté au lit, pas que je me sentais mal à l'ai je t'ai mangée un peu de pain fraîche et du beurre et un tout petit petit morceau de chocolat et voilà... maintenant je sais je dois en avoir été terriblement vendue avec mon fait de délicates. C'est la chose la plus désagréable comme le Docteur qu'her a dit, on a toute suite tellement de Cafard! Pas des douleurs sont le plus pire, c'est cafard qui fait vraiment mal, on est découragé et terriblement triste.

Dans ce 2^{me} ou 3^{me} jours où j'étais hors de mon lit j'ai fait beaucoup de copies de 20 ou 30 ans de ses vieilles femmes et c'est pour moi une bonne étude, des modèles de différents de ses modèles qui j'ai dessinés à Paris et à Rennes. Je travaille tout ce fait une autre façon comme chez Galavosi, souvent je pense c'est pas bon je serais été trop superficielle, mais j'ai une dans mes lettres des artistes une lettre de Gauguin (il était un géant).

il y a dit: *Im der Kunst Zeit, als ich im Atelier Montparnasse korrigierte. Sagte ich immer zu den Malern: Sowaslen sie nicht etwa, dass ich darauf ein korrigiere ob ich Figur zu lang oder zu kurz ist (wer weiß das über Gens sa genau?) sondern auf Kunstfehler, Verstöße gegen den guten Geschmack und so weiter. Im Grunde geht es um die schon wohl ge-lungen, wenn ihnen viel daran liegt. Die Verhüte kommt gar von selbst, sogar ohne dass man's will, mit der Übung und desto leichter je länger davon man denkt! — — — C'est très intéressant!!* mais tout parfois je me veux forcée travailler à la Galavosi, mais mon petit tempérament geht mit mir durst, c'est à dire, je ne puis 2 heures travailler et terminer, dans 20-30 minutes je fais des croquis, x-c-é-é les portraits mais ils sont tous mal faits! Je pense la chose principale est toujours toujours dessinés tous les autres choses vient plus et plus, comme il le dit Gauguin!

Je suis sûr que tu es en train de lire ça et de penser que c'est un peu bête, mais c'est comme ça que ça va.

naturellement me manque une personne avec laquelle je me
 peux discuter qui me donne des conseils, mais enfin
 il n'y en a pas et je suis forcée, me consacrer toute seule.
 - mais le mieux est toujours de dessiner! Je vois, mon dessin
 est encore longue et un peu aigre!! C'est bastoujours
 facile est une chose d'une plaidante!! C'est une autre
 chose si je peux retourner à Paris et travailler pour la
 mode!!! mais en Hongrie je ne peux rien faire dans la
 mode, c'est seulement à Paris une industrie avec laquelle on
 peut gagner du pain et de la gloire. Vivre (tu sais
 il a fait beaucoup de dessins à Vaque tu l'aime) dessin
 maintenant pour Marie-Blaise!!! - Hier j'ai beaucoup
 pensé à toi, j'ai eu tellement envie de voir et de avec toi
 parler. Renvoie moi tes photos!!! Parfois je veux voir ton
 petit visage - surtout dessin. Renvoie-moi aussi ce photo
 qui a fait beaucoup de dessins à Vaque tu l'aime, celle
 qui tu as sur ton lit. Et n'oublie pas à mais écrit
 ton nom sur les photos, afin qu'ils ne traquent pas avec
 des autres lettres sur la mesure! Série Pieux vive, renvoie
moi!!! J'espère bien ce que j'ai vu l'argent et ton petit
 côté, c'est à dire, si j'ai quitté l'éditorial et ce monde
 plus tard, ça dure tellement longue temps!!!
 Peut-être tu me peux renvoyer aussi des photos qui tu as fait
 pour Vaque!! Charlotte a-t-elle parlé avec elle à sa vie
 de bloques de dessins pour Helene Maywald?? Elle me demande
 dans chaque lettre (elle m'a écrit des lettres dans l'hospital
 c'est très gentille d'elle) Charlotte ne l'est pas ni à elle ni
 à son père. On l'est ce que fait Sidla?? La véritable Pipi m'a
 tu!! Elle part pour l'Ambrique?? J'ai vu ça et la mes écrit
 naturellement! La "haute saison" c'est une nouvelle
 illaquaat d'elle (ce que je ne connais pas, ça vient
 d'Exta) mais je ne sais pas qu'est ce que ça veut dire!!
 de dimanche je veux écrire à toi et dire merci pour leur
 aide. Je ai reçu 2 ou 3 jours par le côté de Strass!!
 - Mon vieux, qu'est ce que tu fait, je ne sais rien depuis
 quelques jours, mais je sais c'est pas ta faute!! Bien de
 chose pour tous mes amis!!! comme ils sont tous heureux
 et libéré et saine!! et à Paris!!! J'ai terriblement nostalgique
 qui pour Paris! Je l'aime trop! J'ai les maintenant, le côté
 de village de Balzac, mais c'est, plus d'après le conseil ma voisine
 - Bébé! Je t'embrasse et je pense à toi beaucoup! ton vieux et
 comme les

Lettre de Sylta Busse du 9 mai 1940. (ci-contre et ci-dessus)

(suite de la p. 179)

Hier au lit j'ai fait mon premier dessin à la plume d'une fille assise près de moi. Je crois qu'il va en sortir quelque chose. Parfois j'ai le sentiment affreux de ne pas pouvoir venir à bout de l'abondance du matériau. La situation est tellement unique que je serais triste si je ne pouvais pas en profiter suffisamment⁵.

Dans son travail avec ses modèles, Sylta Busse voit une nouvelle chance et un défi pour le développement de son art :

Je sens en moi des capacités, des possibilités, et diable, cela ne me laisse aucun répit, je ne peux plus faire autrement, je sais que cela me transforme ! Tu peux t'imaginer comme j'ai souffert ici les premiers temps, il n'y avait rien à tirer de rien, j'étais désespérée, ne voyais qu'une chose, la perte de temps, si je n'arrivais pas à dessiner comme je le souhaitais. Ces deux derniers jours, j'ai enfin eu ce que je voulais ([...] les meilleures feuilles que j'ai faites jusqu'ici, c'est-à-dire 100 % ma marque), quelques 4 ou 5 feuilles de filles des rues toujours deux par deux au crayon (j'ai besoin de 6 B et de 4 B)⁶.

Cependant ses dessins ne servent pas seulement une cause artistique. Le produit de la vente des portraits, des esquisses du quotidien au camp, des petits formats, permit à l'artiste - qui pour des raisons médicales devait suivre un régime - de se procurer les compléments alimentaires dont elle avait grand besoin. Ses archives contiennent des projets sur papier calque, ce qui indique la production en série de cahiers d'esquisses.

Portrait d'une artiste

Lenka Reinerová se rappelle dans ses notes autobiographiques l'apparence étonnante de l'artiste qu'était Sylta Busse : « Cette personne efflanquée, de haute taille, aux cheveux longs littéralement jaunes, était en quelque sorte complètement jaune, elle souffrait d'une hépatite chronique. Cela ne l'empêchait pourtant pas de dessiner constamment⁷. » Un découpage réalisé par une autre

5. *Ibidem*.

6. Lettre du lundi de Pâques 1940.

7. Lenka Reinerová, *op. cit.*, p. 43.

femme internée en donne une idée : le carton à dessin coincé sous le bras, sur l'épaule un sac qui contenait son nécessaire à dessin, arpentant sans répit le camp à grands pas, elle a déjà repéré le prochain modèle intéressant. C'est ainsi que Flora Süßmann a croqué cette artiste qui ignorait la tranquillité. À ce propos, Sylta Busse écrit elle-même, le 27 mars :

Je confectionne, en me servant d'un vieux sac que Steffie [Spira] (qui est toujours bon copain), s'est arraché du cœur ou plutôt de sa valise, un sac gigantesque que je peux porter sur l'épaule ; ainsi quand je suis en tournée, c'est-à-dire à la chasse dans les autres baraques ou sur une montagne et cherche des victimes (elles s'y prêtent toutes de bonne grâce), j'ai tout ce qu'il me faut avec moi.

Un autre découpage de Flora Süßmann montre Sylta Busse au travail et propose une représentation un peu moins courante d'une artiste et de son modèle féminin. L'évidence avec laquelle dans cette scène on reconnaît à une femme sa place en tant qu'artiste correspond à l'opiniâtreté évidente et inhabituelle avec laquelle Sylta Busse imposa son désir d'activité créative, artistique, qui plus est dans des conditions qui rendaient cette activité encore plus difficile. Inhabituelles et contraires à la traditionnelle répartition des rôles sont aussi les exigences formulées dans presque chaque lettre adressée à l'époux resté à Paris. Si parfois elle dissimule son désir derrière des prières anodines, il n'est pas rare qu'elle exige ouvertement ce dont elle a besoin pour son travail : carton à dessin, planche à dessin, des crayons (dont elle précise chaque fois la qualité) et constamment du papier. Certes, Sylta Busse est consciente de la précarité de la situation financière de son mari : « J'aurais encore davantage de désirs, mais je ne veux pas t'ennuyer, je sais dans quelle situation tu es !!!⁸ » Mais cela ne l'empêche pas de citer, encore, la marque de crayons qu'elle souhaite, les « crayons Venus !⁹ » Elle est tellement convaincue de la signification et de la valeur de son travail que cela passe avant ce qu'elle sait des problèmes financiers de son mari, et elle légitimise ainsi la nécessité et la priorité de ses exigences :

(suite p. 186)

8. Lettre du lundi de Pâques 1940.

9. *Ibidem*.



Sylta Busse et son carton à dessins

Silhouette en ombre chinoise © Flora Süßmann (Didit)

Ricuros
1940
Süßmann



Sylta Busse et l'un de ses modèles

Silhouette en ombre chinoise © Flora Süßmann (Didit)

Reuss
1940
Flora Süßmann

(suite de la p. 183)

Écoute, il me faut des cartons, mon papier s'abîme et les dessins aussi, tout est si précaire ici. Il me faut des crayons 6 B, 5 B, 4 B + 3 B, il me faut aussi deux blocs. [...] Tu ne peux pas savoir comme cela me pèse de devoir te demander tout cela dans la situation où tu te trouves actuellement, mais face à cela se dresse ma conscience égoïste qui m'incite à penser que cela en vaut la peine, je m'en aperçois déjà en voyant les résultats et je considère que ce n'est qu'un début¹⁰ !

« La vie largement méconnue de Sylta Busse », tel est le titre du portrait écrit par Werner Mittenzwei et publié dans *Sinn und Form* à l'occasion de la mort de l'artiste. L'auteur constate avec regret :

Bien qu'elle ait été dans les années 1960 et 1970 une costumière connue qui travaillait pour tous les grands théâtres européens, son existence avant 1945 resta largement dans l'ombre. Les historiens qui ont travaillé sur l'exil des antifascistes ne savaient que faire du nom de Sylta Busse - ou Reismann, comme elle s'appelait à l'époque¹¹.

Mittenzwei suppose que cette méconnaissance est liée au métier de costumière qu'exerçait Sylta Busse, une profession qui reste dans les coulisses, ignorée du public et des critiques. Et il poursuit : « Les chemins qu'emprunta la vie de cette femme sont difficiles à reconstituer ; on ne savait ni d'où elle venait ni où elle allait. On aurait dit que les chemins suivis par Sylta Busse se perdaient dans les labyrinthes de l'histoire¹². » On peut se demander pourquoi jusqu'ici personne n'a démêlé les fils de sa biographie. La bibliographie disponible dans le *Dictionnaire bibliographique de l'émigration* induit plutôt en erreur dans son cas. La rubrique qui lui y est consacrée, si elle est par ailleurs très méritoire, fourmille de fautes et de bizarreries. Il est du moins exact que Sylta Busse, née à Sylt en 1906, est la fille d'un hôtelier et amateur d'art, Georg Busse ; cependant, sa mère n'était pas Helene Felder, la troisième femme de son père, mais Marie Sachse. Contrairement à ce que

10. Sylta Busse, lettre du 27/03/40.

11. Werner Mittenzwei, « Das weithin unbekanntes Leben der Sylta Busse », dans *Sinn und Form* 3, 1990, p. 635-641.

12. *Ibidem*, p. 636.

prétend ce dictionnaire, Sylta avait des frères et sœurs. C'est d'autant plus important qu'en 1940, revenant de France, elle put être cachée pendant quelque temps par sa sœur Sibylle Laubenthal.

Dans les années 20, Sylta Busse fréquenta les écoles d'État pour les arts libres et appliqués, réunissant l'École supérieure des arts plastiques (aujourd'hui l'École supérieure des beaux-arts) et le musée des Arts appliqués, installée dans le Martin-Gropius-Bau. Elle y suivit une formation de relieur, qu'elle acheva par le diplôme professionnel. Son père avait insisté pour qu'elle fasse de « vraies études ». Lorsque, grâce à John Hartfield, on proposa en 1932 à son compagnon Janos Reismann de faire un reportage photographique sur la Sibérie pour le magazine *AIZ* (*Arbeiter Illustrierte Zeitung*) Sylta Busse l'accompagna. L'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes rendit un retour en Allemagne trop dangereux. Le séjour en Union soviétique, qui avait été prévu comme un « voyage en Terre promise », devint en réalité la première étape de leur émigration.

Sylta Busse travailla comme costumière pour Boris Erdmann et rejoignit ensuite le théâtre des émigrés allemands, la Colonne gauche. « Elle éprouva plus de satisfaction à travailler avec Maxim Vallentin, chargé par Erwin Piscator de la direction du Théâtre régional allemand à Dniepropetrovsk. » C'est ainsi que Mittenzwei explique l'évolution professionnelle de Sylta. Alors que dans le volume publié en 1979 aux éditions Reclam, à Leipzig, *Exil en URSS*, le destin plutôt affreux des émigrés allemands victimes des purges staliniennes est passé sous silence ou falsifié, Werner Mittenzwei écrit sans détour à ce sujet :

La répression stalinienne touchait maintenant [1938] très durement de plus en plus d'émigrés allemands. La plupart des membres de ce qui s'appelait quelques années auparavant la Colonne gauche venaient d'être arrêtés. [...] Sylta Busse apprit à Moscou que son mari, Janos Reismann, devait immédiatement quitter l'Union soviétique. L'expulsion eut lieu sans que les raisons en aient été indiquées¹³.

Un voyage très risqué conduisit Sylta Busse, via Prague, à Paris

13. *Ibidem*, p. 637.

où l'attendait Janos Reismann. L'Anschluß rendit impossible le trajet qu'elle avait prévu à travers l'Autriche. Dans cette situation qui semblait sans issue - à Prague tous les vols étaient pleins pour les semaines à venir -, un ange gardien vint à son secours sous la forme d'un philanthrope qui lui céda son billet d'avion. À Paris, les émigrés allemands avaient créé en 1933 un théâtre dans lequel jouaient des comédiens et des comédiennes berlinois connus, et parmi eux les membres de la Troupe 31. Elle rejoignit ce groupe. Sous la direction de Slatan Dudow eut lieu en mai 1938 la création de huit scènes de la pièce de Brecht *Grand'Peur et Misère du III^e Reich*.

Comme bien d'autres, Sylta Busse parut suspecte aux autorités françaises à cause de sa collaboration avec les émigrés politiques et de son engagement antifasciste. Elle fut arrêtée en février 1940 et envoyée au camp de Rieucros, qu'elle quitta en novembre de la même année, dans des conditions qui restent encore obscures. À la différence de la plupart de ses camarades, Sylta Busse arriva relativement tardivement au camp - les autres avaient en majorité été arrêtées dans les premiers jours de septembre 1939 et transférées à Rieucros en octobre -, elle fut envoyée dans la baraque 2, celle où étaient rassemblées des femmes de toutes les nationalités et de toutes les origines. Pour l'artiste qu'elle était, la présence de femmes de toutes les couches sociales et surtout de femmes aux marges de la société représenta un champ d'études fascinant, dont elle écrit le 7 mars 1940 :

Bizarrement on ne s'ennuie pas du tout ici, c'est-à-dire il y a tellement de femmes différentes qu'il se passe toujours quelque chose. On peut vraiment faire des études, c'est tout simplement formidable ! Ma baraque représente un brassage particulièrement vaste, beaucoup de femmes très sympathiques en côtoient d'autres qui sont très désagréables ; mais j'arrive à avoir de bonnes relations avec toutes. Les plus sympathiques sont les petites Espagnoles.

Les vingt-trois lettres et quatorze cartes que Sylta Busse a écrites pendant son internement ont toutes été conservées et se trouvent dans les archives de l'Académie des beaux-arts ; elles transmettent

une image concrète de la vie commune des femmes au camp et de leurs conditions d'internement.

Que ces lettres aient été prudemment formulées à cause de la censure et n'aient pas toujours décrit les conditions réelles du camp, la seule lettre non censurée de Sylta Busse l'atteste. Cette lettre, Sylta Busse l'avait confiée à un visiteur, qui l'emporta à Paris en cachette. Elle y parle d'une autre lettre que la direction du camp a censurée :

On n'avait pas laissé partir la lettre, parce que j'avais osé écrire à propos de la nourriture que « notre nourriture est tout ce qu'il y a de plus sinistre, même les pauvres carottes cuites sans sel et sans rien, on nous en prive maintenant nous qui sommes malades ». M. Vessembe avait écrit en marge (la phrase problématique était bien sûr soulignée d'un trait épais) : « Tâchez donc d'écrire des lettres plus sereines, madame. » Ce chien cynique [...] je crève littéralement de faim [...] ces derniers temps il n'y a plus rien à manger. Le midi je suis parfois complètement désespérée, je ne mange que la croûte de mon pain. La mie n'est pas assez sèche, et trop fraîche. Grâce à Dieu, je peux toujours l'échanger avec l'une d'entre nous, qui à cause de ses dents ne peut manger que l'intérieur du pain¹⁴.

En convalescence

Au mois d'avril, Sylta Busse fut transportée à l'hôpital, ce qui mit un terme aux études qu'elle faisait, et elle le regretta beaucoup. Elle était désormais condamnée à l'inactivité et elle se chercha pour ce séjour démoralisant et ennuyeux une occupation sensée. Elle demandait sans cesse qu'on lui envoyât des livres, dont elle indiquait les titres avec une grande précision. C'était, entre autres, *Autant en emporte le vent*, *Apprends à dessiner et à peindre*, une introduction pratique à la peinture et au dessin comportant les conseils d'artistes connus, un recueil de lettres d'artistes, les romans de Balzac. L'intérêt opiniâtre, qu'elle reformule différemment dans chaque lettre, pour l'histoire d'amour de Scarlett O'Hara et de

14. Sylta Busse, lettre non datée.



Deux vieilles femmes à l'hôpital de Mende. Croquis © Sylta Busse. Photo Hans-Ulrich Schmückle.

Rhett Butler - manifestement écrite pour obtenir les suffrages du public - sur fond de guerre d'indépendance en Amérique, étonne en comparaison de ses autres lectures, très exigeantes. L'intérêt pour cette *love story* et son imbrication littéraro-stratégique dans le développement d'une guerre s'explique peut-être par le fait que le roman, écrit en 1936 et porté à l'écran en 1939, venait de paraître en traduction française et faisait l'objet de discussions dans les milieux qui s'intéressaient à la littérature. En outre, la lecture de ce texte facile apportait à Sylta Busse une distraction bienvenue et la possibilité d'améliorer ses connaissances en français de façon plaisante. Mais ce roman l'a certainement fascinée parce qu'il lui permettait de s'identifier à l'héroïne, étant donné l'analogie entre l'action du roman et les événements historiques dont elle était témoin : la fuite et l'expulsion comme conséquences de la guerre.

Comme János Reismann était constamment disposé à satisfaire les désirs de sa femme, Sylta Busse ne tarda pas à recevoir les livres. Sylta Busse feuilletait chaque jour le recueil paru à Dresde en 1926 sous le titre *Lettres d'artistes sur l'art. Confessions de peintres, architectes et sculpteurs des cinq derniers siècles*¹⁵, une sorte de kaléidoscope de déclarations théoriques sur l'art, de valeur variable, assorti de soixante reproductions de grands maîtres : « Chaque jour je lis quelques-unes de ces lettres. Pour moi elles sont une mine ! J'y trouve bien des choses qui me tiennent à cœur¹⁶. » La lecture quotidienne des lettres d'artistes ne représentait pas uniquement une distraction régulière dans le quotidien très monotone de l'hôpital, mais fournissait aussi l'occasion d'une confrontation approfondie avec des positions esthétiques : « Les lettres d'artistes me procurent une véritable joie. J'en lis tranquillement chaque jour deux ou trois, puis je réfléchis longuement à leur contenu. »

Une lettre du caricaturiste Honoré Daumier (1808-1879) - que ses dessins provocateurs ont conduit en prison en 1832, sous le règne de Louis-Philippe - éveille son intérêt. L'humour avec lequel il décrit son séjour en prison et l'analogie avec sa situation à elle la conduisent

15. Hermann Uhde-Bernays, *Künstlerbriefe über Kunst. Bekenntnisse von Malern, Architekten und Bildhauern aus 5 Jahrhunderten*, Dresden, Jess-Verlag, 1926.

16. Sylta Busse, lettre du 24/04/40.

à citer longuement ce texte dans une lettre du 5 mai 1940. Comme elle, Daumier pense que le séjour en prison, stimulant la création, est productif sur le plan artistique. La coïncidence frappante entre le point de vue de Daumier et le sien semble à Sylta, « hélas, le seul point commun » entre eux, ce qu'elle regrette.

Dans l'ensemble, les lettres des artistes français lui firent grande impression, car leur univers intellectuel était « tout simplement bien plus élevé et plus libre ». Dans la même lettre, elle fait allusion à Gauguin, dont les propos concernant la technique du dessin l'influencent. Elle craint qu'un nombre par trop important d'esquisses réalisées trop rapidement ne puissent manquer de la précision artistique exigée et révéler un défaut de technique. Mais un conseil de Gauguin à ses élèves encourage l'artiste à laisser libre cours à son tempérament :

Vous parviendrez à la précision si cela vous tient à cœur. La technique s'impose d'elle-même, pour ainsi dire sans qu'on s'y exerce, et d'autant plus facilement qu'on y réfléchit moins¹⁷.

Si la préoccupation de la technique fortement exprimée dans ses lettres laisse transparaître une position théorique sur l'art dans laquelle la forme libérée du contenu semble être au premier plan - ce qui étonne, compte tenu de l'histoire antérieure de Sylta Busse et de sa situation concrète -, ce jugement est relativisé dans la suite de la lettre où elle évoque Daumier. Elle y valorise ceux qui « parlent de la passion de faire de l'art » par opposition à ceux qui diffusent des « recettes » pour dessiner, allusion à l'ouvrage cité plus haut *Apprends à dessiner et à peindre*. Avec la suite de la lettre qui assure aux artistes « passionnés » qu'« ils sont ceux qui prêchent la révolte, c'est-à-dire recommandent de ne pas s'endormir¹⁸ », Sylta Busse introduit en quelque sorte de façon détournée le problème de l'engagement artistique, la fonction et le but de l'art.

La question centrale de la modernité est liée à cela, à savoir la représentation du réel et la possibilité de sa représentation. Que

17. Cité dans une lettre de Sylta Busse du 10 mai 1940.

18. Sylta Busse, lettre du 5/05/40.

dit Sylta Busse sur ce point ? Dans ce contexte, il faut encore une fois rappeler que son activité artistique avant son internement était directement liée à un théâtre qui se voulait politique et engagé. Elle avait participé à des mises en scène dont le but déclaré était de réveiller les masses et de les former politiquement en s'appuyant sur le caractère potentiellement éducateur du spectacle vivant. La conception selon laquelle on pouvait changer les rapports sociaux (celle du théâtre agit-prop, de Brecht) avait très largement influencé ce genre dramatique et suscité un débat sur les formes que suppose le travail théâtral. Sur ce sujet, Sylta Busse défend un point de vue moderne qu'elle formule à travers une citation de la seule lettre de Picasso contenue dans ce recueil¹⁹. Cette lettre, à laquelle elle s'est confrontée, contient un plaidoyer véhément en faveur de la modernité qui lui donne tout son intérêt aux yeux de Sylta. Elle déplore que l'ouvrage ne contienne que cette unique lettre de l'artiste :

Nous savons aujourd'hui que la peinture n'est pas le réel. L'art est poésie, il nous permet de nous approcher du vrai ; du moins du vrai que nous pouvons connaître. [...] On oppose le naturalisme à la peinture moderne. Quelqu'un a-t-il déjà vu un chef-d'œuvre naturaliste ? Nature et art sont deux choses complètement différentes. [...] Du point de vue de l'art il n'y a pas plus de formes abstraites que de formes concrètes, il y a seulement des interprétations plus ou moins conventionnelles²⁰.

Les propos de Picasso trouvent chez elle une approbation sans limites : « Il a exprimé des idées qui sont aussi les miennes, mais que je n'ai jamais pu exprimer aussi simplement ni aussi clairement. Je pourrais continuer à le citer, mais je n'ai que deux feuillets à ma disposition. »

C'est dans cette perspective qu'il faut regarder les dessins qui suivent. On dirait d'abord que Sylta Busse est prisonnière des catégories traditionnelles de la représentation : dans ses dessins on

19. Sylta Busse, lettre du 21/04/40.

20. Hermann Uhde-Bernays, *op. cit.*, p. 886-892.

voit des scènes réalistes du quotidien au camp, une image de la réalité apparemment sans la moindre trace d'expérimentation formelle ou d'interrogation sur la possible représentation du réel. Mais derrière le geste d'une normalité simulée, des petits détails humoristiques perturbent le spectateur et créent précisément une rupture. La double démarche de l'artiste tient au fait que d'une part elle représente la banalité du quotidien dans une situation exceptionnelle, d'autre part, avec un clin d'œil, elle tend un piège au spectateur en faisant exploser la scène idyllique du premier plan.

Les contours du quotidien

Les douze dessins du cahier d'esquisses se réfèrent aux différentes situations concrètes de la vie quotidienne. Dès le premier dessin, dont le sujet est la promiscuité des femmes à leur toilette, le regard est attiré par deux accents que l'artiste place consciemment. Une femme, au milieu du dessin, est ostensiblement représentée par l'auteur en chaussettes vertes et en sabots grossiers qui contrastent violemment avec sa silhouette gracile. Face à elle, l'une des femmes aux formes généreuses, dans une représentation à la Rubens, a posé une jambe sur un livre pour simplifier les mouvements apparemment acrobatiques auxquels elle se livre pour se laver. La distanciation ironique dans la représentation par rapport à la situation différencie en cela le travail de Sylta Busse des scènes de toilette et de douche des femmes de Gurs réalisées par Lou Albert-Lasard - celle-ci leur a donné une « expression sensuelle et même érotique²¹ ».

D'autres scènes comme la distribution du repas, la distribution du lait et les rassemblements nocturnes des femmes en plein air rappellent les dessins de Zille du *Milljöh*²² par le caractère stylisé de certaines de leurs qualités et l'effet qui en résulte. L'accentuation des attributs typiquement féminins révèle leur ridicule. Dans

21. Flagmeier dans Gabriele Mittag (ed.), *Gurs - Deutsche Emigrantinnen im französischen Exil*, Berlin, Argon, 1991, p. 61.

22. Milieu prolétaire de Berlin.

certaines scènes, l'effet comique est renforcé par la composition du dessin, comme dans la scène représentant la distribution des repas : un groupe de quatre femmes tendent le bras et leur assiette vers le centre du dessin, occupé par une créature rongée de soucis. La tension est encore renforcée par la présence du banc qui les sépare.

Dans quelques-uns des dessins, la stylisation devient surréaliste, comme lorsque des événements réels - par exemple dans le dessin représentant une fête dans la baraque - sont caricaturés ou que des éléments imaginaires leur sont ajoutés : un rassemblement nocturne de femmes en robe de chambre élégante est tout aussi irréaliste que la plante verte grimpant sur les montants du lit, dans le dernier dessin de cette série. Le caractère de celui-ci, qui rappelle les décors de théâtre, renvoie à l'origine professionnelle de Sylta Busse et porte la dimension humoristique à son point culminant : la découverte de l'insolite dans le quotidien. À côté de la stylisation d'attributs typiquement féminins qu'elle tourne en dérision, Sylta Busse place des références à l'histoire de l'art par le choix des sujets et l'art de la mise en scène. Témoin la scène dans laquelle deux femmes sont allongées au soleil sur une couverture. Avec le thème des amies, elle se place dans la tradition de la thématisation de l'intimité féminine, très appréciée dans les années 20 pour son utopie d'une « alternative à l'aliénation des sexes²³ ». Ce thème a été particulièrement bien exprimé par Jeanne Mammen, une artiste née en 1890 qui vécut à Berlin à partir de 1915, dans ses illustrations des *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs, « confrontation gracieuse et délicate à l'homophilie féminine²⁴ ».

Dans la disposition des personnages et la gestuelle des protagonistes, la scène des amies rappelle le tableau de Toulouse-Lautrec *L'Abandon ou les deux amis*, de 1895, bien que le dessin de Sylta Busse, à la différence de l'œuvre de Toulouse-Lautrec, transmette un érotisme tout à fait terre à terre, par les sabots massifs placés

23. Lütgens dans Jeanne Mammen, *Köpfe und Szenen. Berlin 1920 bis 1933*, Kunsthalle Emden, Stiftung Henri Nannen, 1991, p. 50.

24. Reinhardt dans Jeanne Mammen, *op. cit.*

au premier plan et le nœud surdimensionné dans les cheveux de la femme dessinée de dos. Cette sensualité atténuée, plutôt banale, se retrouve dans les croquis en noir et blanc que Sylta Busse a fait au camp et dont certains se rattachent aux dessins de mode et de publicité des magazines et des mass media, en plein essor dans les années 20, et à ce qu'on a appelé la « peinture de la grande ville ».

Frénésie du dessin

Quelques-unes des femmes dont Sylta Busse a fait le portrait venaient probablement de ces lieux de la vie nocturne berlinoise que Jeanne Mammen parcourait également, « seule ou en compagnie de sa sœur²⁵ », à la recherche de modèles. Mammen fut de ces femmes artistes des années 20 qui « conquièrent pour elles les espaces [de la grande ville] et laissèrent leur regard curieux traîner sur ces lieux²⁶ ». Mais c'est au camp que Sylta Busse est pour la première fois en contact avec ce monde, ce « demi-monde », et elle y voit immédiatement une chance pour développer son art. Ainsi s'explique l'obstination avec laquelle elle insiste pour rester au camp et l'enthousiasme avec lequel elle parle de son travail :

Ces filles sont pour moi des trésors de modèles. Hier j'ai fait deux portraits de l'une d'elles, qui ressemble à un ange qui a traîné dans tous les ruisseaux ; en même temps elle est bête à manger du foin et, quand elle ouvre la bouche, tu as l'impression de voir un cloaque tellement ses dents sont cariées et horribles, et en même temps un visage d'un ovale et des yeux... indescriptibles ! Je veux encore faire beaucoup d'autres portraits d'elle²⁷.

Une analyse approfondie des dessins de Sylta Busse devrait pousser plus avant le parallèle esquissé ici et se demander si les conditions spécifiques au camp ont influencé sa façon de travailler avec un modèle et comment. Une comparaison avec Jeanne

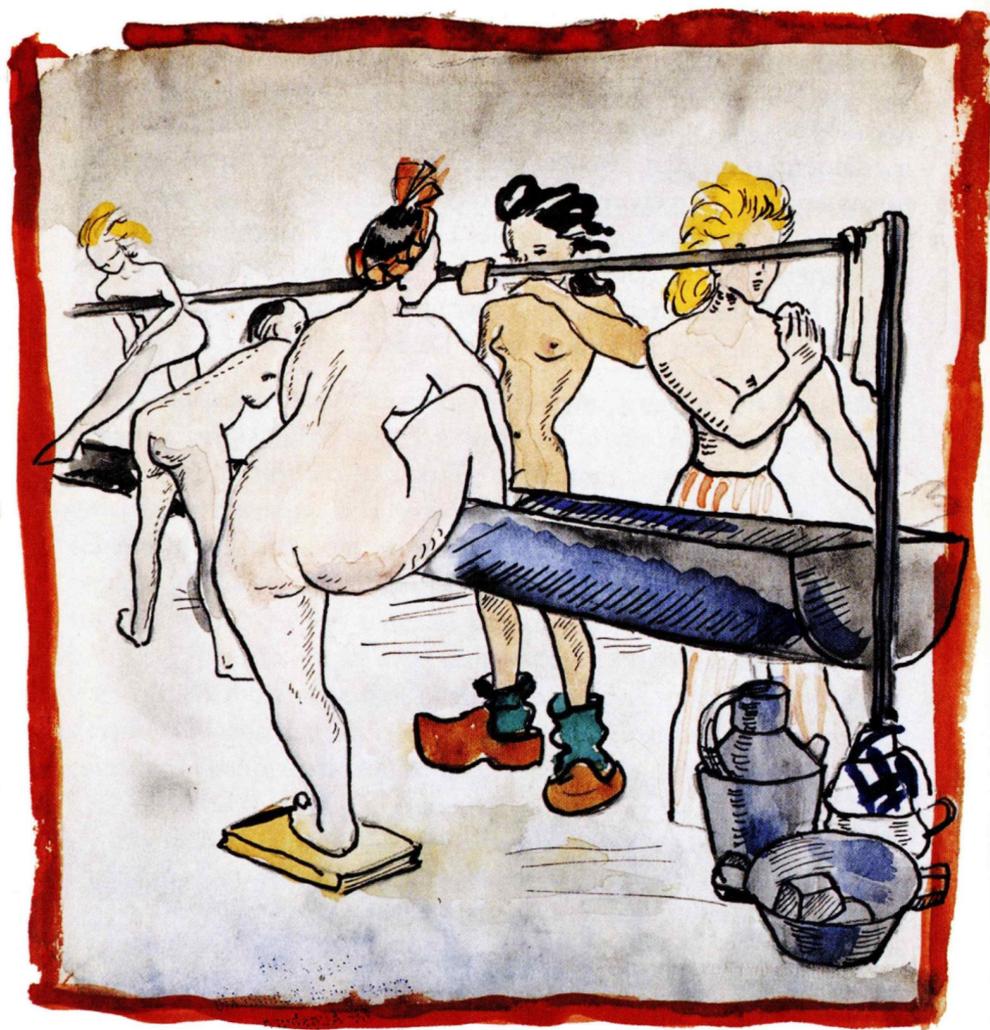
25. *Ibidem*, p. 48.

26. *Ibidem*.

27. Sylta Busse, lettre du 27/03/40.

Mammen semble très prometteuse, même si les travaux de Sylta Busse n'ont pas les mêmes qualités artistiques.

L'internement à Rieucros permit à Sylta Busse de faire progresser son art. Son besoin de rattrapage en matière d'études de modèles marqua, dans un premier temps, son travail artistique plus fortement que la recherche et l'expérimentation de nouvelles formes. L'« autre regard » porté sur les femmes et l'intimité féminine, qui devient évident dans les études et les dessins, contient en tout cas un renouveau artistique qui devrait être examiné de façon spécifique par rapport à l'ensemble de l'œuvre.



Le bain

Pages 198 à 209 : Ces dessins sont extraits du cahier d'esquisses de Sylta Busse, Académie des Beaux-Arts de Berlin-Brandebourg, Stiftung Archiv. © Photo Hans-Ulrich Schmückle.



Distribution du repas par la chef de baraque



Une fête dans la baraque



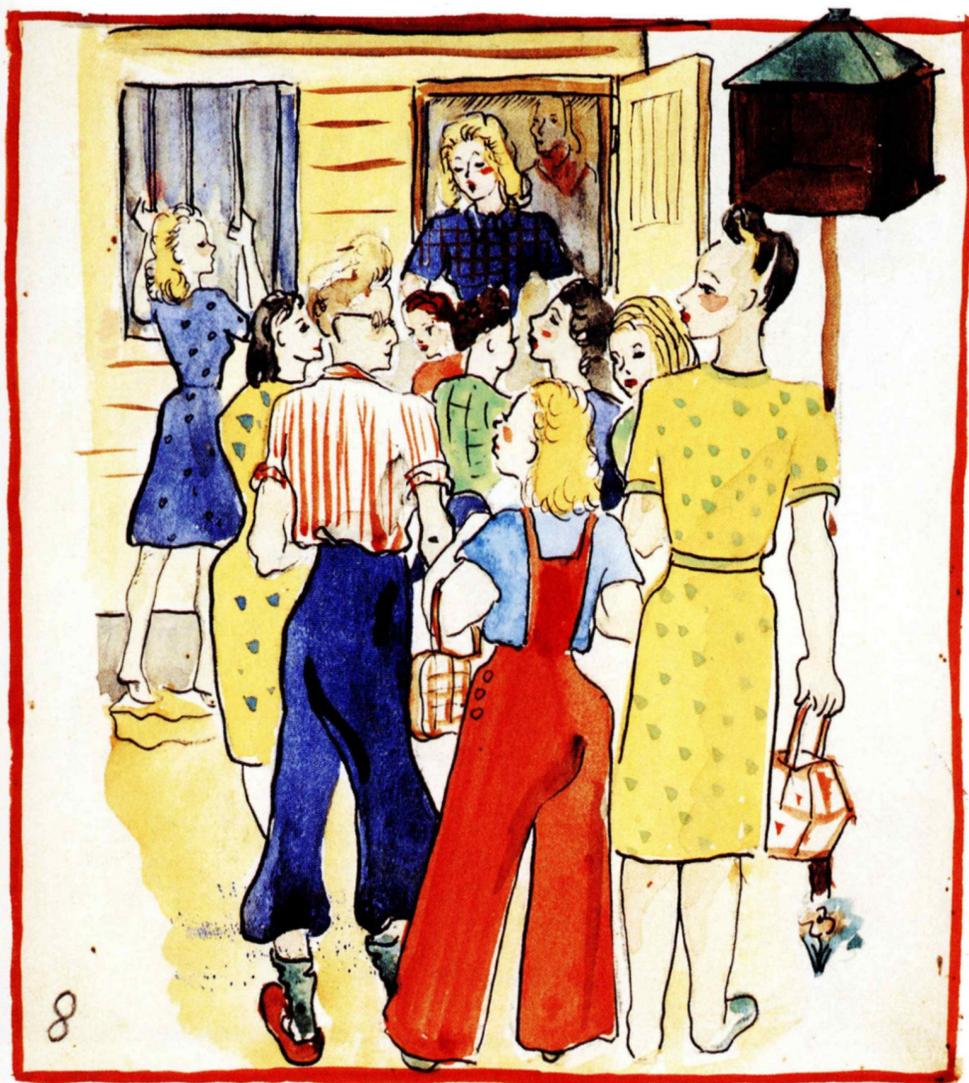
Le laitier



Distribution des rations alimentaires à la cuisine



Shampooing dans le pot de chambre



8
Émeute dans le camp



Chez la cartomancienne



Les amies



Au clair de lune



Dans la baraque



22 mars, Rieucros, Marie et Sonia

Pages 210 à 217 : Sylta Busse, Académie des Beaux-Arts de Berlin-Brandebourg, Stiftung Archiv, archives personnelles de Sylta Busse.



23 mars, Maria et Mercedes



29 mars



27 mai au camp, Helly et Fanny



27 mai au camp, Sacha, Fanny, Betty, la première fois après l'hôpital



7 juin, Sacha, Antonia et Betty

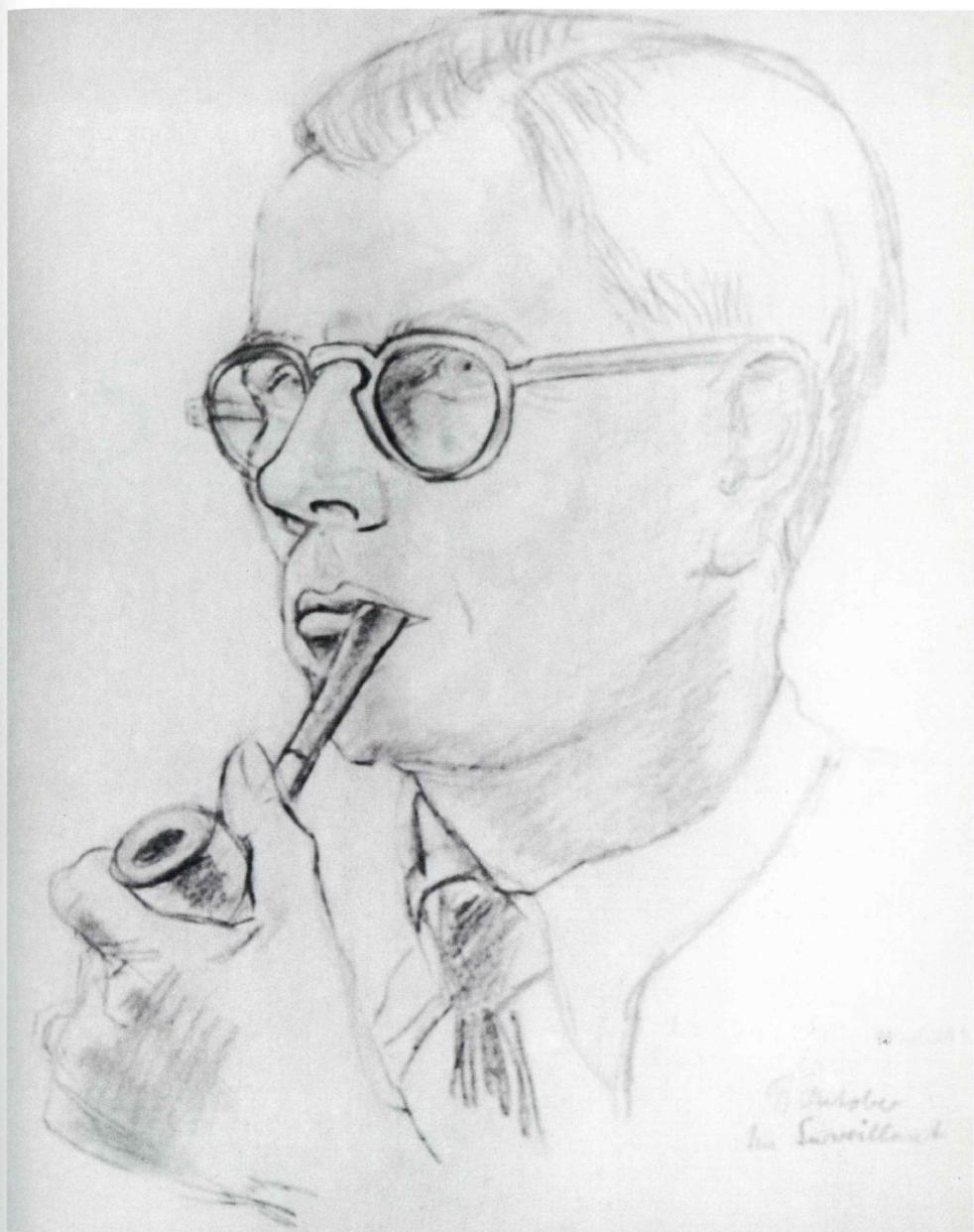


3 juin



27 Juin
Antonia

27 juin, Antonia



8 octobre, un surveillant

5. *Brens, 1942-1944*

La dernière étape avant la déportation

Début 1942, les internées de Rieucros sont transférées à Brens, près de Gaillac, dans le Tarn. Les travaux et activités sont à peu près les mêmes - couture, cordonnerie, confection de sacs et de souliers, mais aussi théâtre, chant, etc. -, à cette différence près que les femmes juives laisseront ici leurs ultimes illusions avant de partir pour les camps d'extermination nazis.

« Comme celle de tout camp d'internement, l'atmosphère du centre de Brens demeure assez lourde, avec ce caractère d'effervescence superficielle prête à se soulever au moindre motif, qui est la marque de tout camp de femmes¹. » C'est en ces termes que le responsable du camp de Brens caractérisait début août 1942 l'état de femmes qui pour la plupart étaient déjà internées depuis plus de deux ans ; et il ajoutait en guise d'explication : « La nervosité propre au caractère féminin marque, avec la chaleur, une certaine recrudescence. » L'amélioration attendue qu'était censée apporter le transfert de Rieucros à Brens ne se produisit pas, pour des raisons variées. La durée de l'internement et l'affaiblissement psychique et physique qui en résultait y contribuèrent, tout comme la crainte fondée de nombreuses femmes, qui prévoyaient qu'un destin encore plus horrible les attendait. Il est certain que des informations concernant le transport des Juifs de France vers les camps d'Europe centrale avaient filtré jusqu'à Brens et avaient alerté les femmes, car les circonstances de ces opérations ne

1. AD Tarn, 495 W 4.



Camp de Brens, 5 mars 1942. L'entrée. Photo © André Jean-Faure. Archives départementales du Tarn 495 W.



Camp de Brens, 5 mars 1942. Vue sur les baraques et le château d'eau. Photo © André Jean-Faure.

laissaient aucun doute sur le but réel de déportations officiellement présentées comme une évacuation vers un camp de travail.

Au cours de l'été 1941, la honteuse collaboration des autorités allemandes et françaises avait commencé dans ce qu'on appellera plus tard la « solution finale ». Les documents montrent que la partie française était prête à coopérer : les autorités de Vichy croyaient pouvoir éviter la persécution des Juifs de France en livrant aux Allemands les Juifs étrangers. Ainsi plusieurs rafles eurent lieu dans le courant de l'année 1941 (en mai, août et décembre), au cours desquelles des Juifs furent arrêtés et transportés au camp de Drancy².

Mars 1942, premières déportations

La première déportation de France vers Auschwitz eut lieu le 27 mars 1942 et inaugura une chasse à l'homme au cours de laquelle soixante-quinze Juifs de France, hommes et femmes, furent déportés. Le 16 et le 17 juillet 1942, plus de treize mille Juifs - dont quatre mille enfants - furent arrêtés en région parisienne, et sept mille d'entre eux furent provisoirement entassés au Vél'd'hiv'. À peu près au même moment, les autorités de tutelle de Vichy préparaient la grande rafle au cours de laquelle quinze mille Juifs devaient être arrêtés dans la prétendue « zone libre » et remis aux autorités allemandes. Entre le 6 et le 24 août 1942, 4 662 internés dans les nombreux camps du sud de la France furent transférés à Drancy, et ensuite déportés.

À côté des Françaises internées à Brens pour prostitution et autres délits, il y avait un groupe de femmes étrangères, en grande partie juives, dont les démarches désespérées pour obtenir visa et mise en liberté étaient demeurées sans résultats. L'augmentation des tentatives de fuite au cours de l'été 1942 prouve que l'on considérait que la situation était de plus en plus préoccupante³.

2. Maurice Rajfus, *Drancy. Un camp de concentration très ordinaire, 1941-1944*, Paris, Manay, 1991.

3. Par exemple, Dora Schaul s'évada le 14 juillet et son nom se trouvait sur la liste des femmes devant être déportées.

Ainsi que le confirme le rapport sur le camp de Brens rédigé par la représentante de la Cimade, une association d'entraide protestante, les femmes concernées avaient une perception très claire du danger dans lequel elles se trouvaient⁴.

Les rapports mensuels nous fournissent, comme pour Rieucros, des renseignements précis sur l'organisation du camp et toutes les questions matérielles qui s'y rapportent. On trouve par ailleurs dans les archives un rapport très détaillé sur Brens rédigé par l'inspecteur général du camp, André Jean-Faure. L'inspection générale des camps fut créée officiellement à l'initiative du ministère de l'Intérieur, par décret du 18 septembre 1941, et elle devait contribuer à améliorer l'organisation des camps et à l'unifier⁵. Pour cette raison, Jean-Faure et ses collaborateurs circulèrent à partir d'octobre 1941 dans le sud de la France, visitant les camps d'internement, dont Brens en mars 1942. C'est à cette occasion, c'est-à-dire peu après le transfert des femmes de Rieucros, que les photos du camp reproduites ici ont été prises. Un regard jeté sur ces photos et au plan du camp de Brens suffit à montrer les topographies différentes des deux camps. À Brens, les baraques étaient alignées de façon symétrique et peu espacées les unes des autres. À la différence de Rieucros, qui disposait d'un vaste terrain, Brens n'offrait absolument aucune possibilité de s'isoler. La nécessité de vivre continuellement en commun dans un espace restreint et l'impression d'être sans cesse observé en marquaient l'atmosphère. En même temps, la direction faisait preuve d'une plus grande routine dans sa façon de gérer un internement qu'on avait d'abord considéré comme provisoire et qui, insensiblement, s'était transformé en une institution durable.

Le déroulement de la journée fut à Brens encore moins laissé au hasard, c'est-à-dire aux femmes, et fut structuré par une offre multiple de travaux et d'activités volontaires. Sur ce point, le commandant du camp pouvait s'inspirer des expériences qui avaient été faites à Rieucros. Les femmes firent de la couture, des

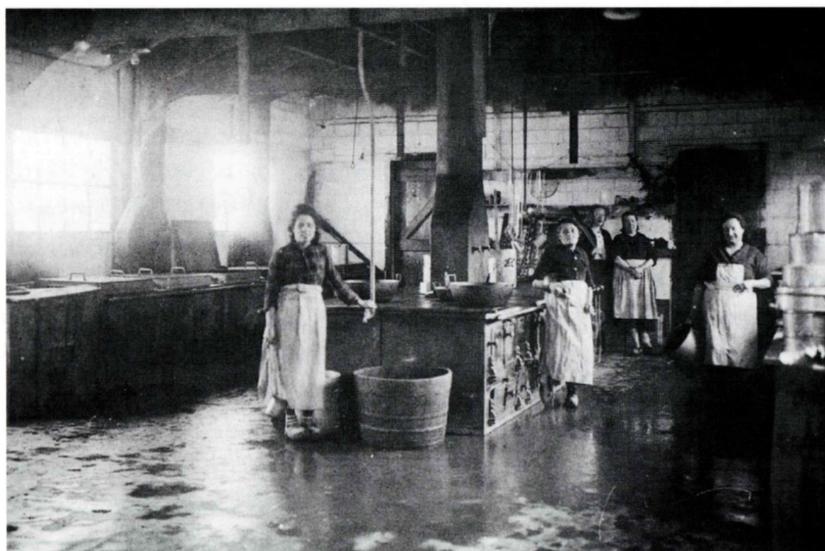
(suite p. 226)

4. Cf. *infra* l'extrait de Suzanne Loiseau-Chevalley dans J. Merle d'Aubigné et V. Mouchon, *Les Clandestins de Dieu*, Genève, Labor et Fides, 1989, p. 122-134.

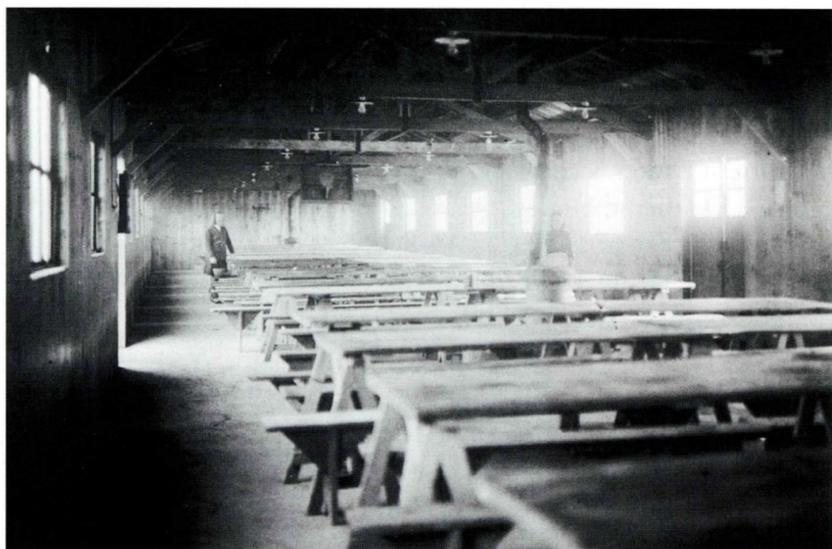
5. Anne Grynberg, *op. cit.*, p. 235.



Camp de Brens, 5 mars 1942. Allée et château d'eau. Photo © André Jean-Faure.



Camp de Brens, 5 mars 1942. Les cuisines. Photo © André Jean-Faure.



Camp de Brens, 5 mars 1942. Le réfectoire. Photo © André Jean-Faure.



Camp de Brens, 5 mars 1942. Un intérieur de baraque. Photo © André Jean-Faure.

travaux de cordonnerie, et, comme à Rieucros, elles confectionnèrent des sacs et des souliers en rabane et de jolis boutons en bois. L'installation d'une baraque réservée aux activités culturelles et aux loisirs grâce à l'entraide protestante, la Cimade, et à la Croix-Rouge française fut bien accueillie par la direction, qui encouragea cette action⁶. De même que les quakers, le Secours catholique suisse et le Secours national français, associations caritatives, cherchèrent à améliorer la vie au camp en distribuant des compléments nutritionnels ou des vêtements.

Cours, théâtre et fêtes

La baraque culturelle, le foyer, était ouverte tous les jours et proposait aux femmes un large éventail d'activités qui suscitèrent un vif intérêt. Une troupe théâtrale et un chœur furent créés et, à partir d'avril 1942, il y eut des représentations publiques tous les dimanches après-midi.

Étant donné la pluralité des nationalités représentées dans le camp, l'organisation de cours de langues s'imposa. Dans le programme, à côté des cours de français ou d'allemand, il y avait des cours d'anglais, d'espagnol et d'italien. On proposa également des cours de littérature française, de grammaire et d'orthographe. Les cours et les conférences étaient donnés par les femmes internées, sous le contrôle du personnel de surveillance. Dans ce contexte, l'institutrice française Fernande Valignat occupa une fonction centrale. Elle utilisait ses cours pour éveiller la conscience politique de ses compagnes. L'engagement et les activités politiques de Fernande Valignat, comme ceux de quelques autres Françaises, étaient observés par la direction avec une grande suspicion et constamment contrôlés. Les commentaires de l'actualité qu'elle formulait dans ses lettres étaient perpétuellement censurés, utilisés contre elle pour dénoncer ses convictions politiques. En 1943, ses actions et

6. AD Tarn, 495 W.



*Danse des cosaques, Brens, été
1942. Photo © Angelita Bettini.*

ses protestations permirent de l'accuser de propagande communiste, mais elle devait être acquittée⁷.

Indépendamment de la vie culturelle institutionnalisée et officiellement soutenue, les « politiques » continuèrent à Brens de s'organiser pour fêter à leur manière certains événements de leur choix. Les archives indiquent que ce fut ainsi le cas pour Pâques 1942 ; le déroulement de la fête et son programme, de même que les poèmes qui y furent récités et leur texte de présentation, furent notés dans un cahier d'écolier⁸. À cette occasion, des textes écrits par les internées furent récités, des danses exécutées et des chansons interprétées. Deux poèmes de Marina Strasde, *Adieu au camp* et *Responsable !*, qui avaient eu un succès particulier à Rieucros, furent repris. Grâce à cela et à la référence explicite dans le texte à « notre vieille baraque 6 », on perçoit la continuité des personnes et des idées qui relie Rieucros à Brens.

« C'est la première fois depuis notre arrivée à Brens que nous nous rassemblons pour une semblable soirée familiale », peut-on lire dans l'introduction qui souligne le thème principal de la soirée et qui revient comme un leitmotiv dans les poèmes récités et leur présentation. Dans les textes, les femmes font d'une part allusion à leur propre famille dont elles sont séparées, et se placent d'autre part dans le cadre d'une « grande famille » à laquelle appartiennent toutes celles qui luttent pour une société de justice. Cette prise de position est soulignée par la déclamation de nombreux poèmes de Victor Hugo dans lesquels l'auteur chante la famille et la patrie. En se référant au poète persécuté et exilé hors de France pour ses opinions politiques par Louis-Napoléon Bonaparte, elles ne faisaient pas seulement référence à leur propre situation, mais elles affirmaient également leur appartenance à cette tradition démocratique. Qu'on se souvienne seulement de l'instrumentalisation idéologique que le régime de Vichy a fait du terme de « famille », et cette référence devient au premier abord troublante. Dans ce texte de présentation, qui fut vraisemblablement rédigé par un

7. AD Tarn, 495 W.

8. L'original se trouve au musée de la Résistance de Besançon. On en trouve des copies à la bibliothèque Marguerite-Durand à Paris.

collectif, les différents membres de la famille sont définis comme des prototypes. C'est d'abord l'enfant qui incarne la génération montante, et en même temps l'espoir en une société meilleure. Le devoir de la mère, l'« âme du foyer » et la « femme au foyer », est de prendre soin de l'enfant, alors que le père doit jouer le rôle du nourricier de la famille. Ces textes et les poèmes correspondants développent une conception traditionnelle du mariage et du couple, dans laquelle les femmes sont condamnées à une existence consacrée au mari et aux enfants. Ce retour à des valeurs conservatrices peut s'expliquer peut-être par le fait que les femmes se considèrent de plus en plus menacées dans leur situation d'internées et que, dans leur imagination, la famille est devenue le symbole de l'harmonie et de la sécurité perdues. De plus, les femmes engagées politiquement se trouvaient dans la mouvance du mouvement ouvrier, qui considérait l'exploitation spécifique des femmes au mieux comme une « contradiction marginale » qui se résoudrait d'elle-même lorsque la révolution sociale serait intégralement réalisée.

L'art, la subversion en moins

À Brens, les femmes écrivent peu de textes personnels. Même les deux pièces de Marina Strasde, conservées en plus des poèmes et dont le contenu est sans intérêt, prouvent que la production artistique s'est affaiblie. Le côté subversif, tangible à Rieucros, n'existe plus à Brens. Il se peut que la durée de l'internement et la modification de la population au camp de Brens aient joué un rôle, mais la raison en est peut-être que la créativité potentielle des femmes s'est prioritairement développée dans les manifestations conformistes proposées à la baraque culturelle.

De nombreux programmes conservés dans les archives apportent des informations sur ce travail culturel « officiel » au foyer. Les programmes indiquent le déroulement des manifestations, qui avaient lieu tous les quinze jours. Il y avait aussi bien des récitals de piano que des soirées de danses, de chants ou de poèmes. Pour



Danse populaire.
Photo © Angelita Bettini.



Pastorale baroque, Brens, 1942. Photo © Angelita Bettini.



Menuet, Brens, été 1942. Photo © Angelita Bettini.

(suite de la p. 229)

ces derniers, il saute aux yeux que l'on a puisé son inspiration chez les auteurs romantiques, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'engagement politique, comme Lamartine ou Leconte de Lisle. La pluralité des nationalités représentées dans le camp se lit dans l'organisation des programmes. Une fois, ce sont des danses basques et catalanes qui sont proposées, puis une berceuse italienne, une autre fois, des danses populaires russes, les femmes ayant ainsi l'occasion de présenter leur pays d'origine.

Alors que ne sont conservés dans les archives que les programmes d'avril à mai 1942, une série de photos, qui n'ont encore jamais été publiées, montrent que ces activités culturelles se sont poursuivies pendant les années 1942 et 1943. Les photos ont vraisemblablement été prises par la représentante de la Cimade chargée du travail culturel ou par l'une des gardiennes, qui les fit développer à l'extérieur, à la demande des femmes. Les photos ont été pour la plupart envoyées aux familles, dans le but, entre autres, de leur donner une image positive des conditions d'internement. Au verso des photos, à côté de quelques mots affectueux adressés aux destinataires et de certaines informations personnelles, la date et le sujet de chacune des représentations sont notés avec précision.

Étant donné les circonstances dans lesquelles ces scènes se déroulent, le côté idyllique des photos est stupéfiant. Les femmes, souriantes, joyeuses et sûres d'elles, posent apparemment avec plaisir devant cet objectif qui leur assure un lien avec le monde extérieur. Le soin qui a dû être apporté à la confection des costumes est évident. Dans le choix des sujets des représentations, les femmes manifestent sans équivoque une prédilection pour le XVII^e siècle. Une pièce de Molière, sans arrière-plan embarrassant, une pastorale baroque, *L'Amour médecin*, présentée en tableaux vivants, et des danses comme le menuet ou la pavane sont mises en scène avec tout le faste costumier adéquat. Le voyage dans le passé, de même que la mise en scène de lieux exotiques, le déguisement en Japonaises ou en femmes des mers du Sud servaient consciemment ou inconsciemment à créer un contrepoids à la réalité. Le sujet des activités artistiques n'est justement pas - à la différence des activités des politiques à Rieucros - la situation politico-historique et le

(suite p. 236)



*Scène d'une pièce de Molière,
Brens, été 1942 (à droite,
Marina Strasde).*

Photo © Angelita Bettini.



1/09/43. *Le groupe des Japonaises et Japonais.* Photo © Angelita Bettini.



Danse tahitienne, Brens, 1943. Photo © Angelita Bettini.



Brens, 19 août 1942. Photo © Angelita Bettini.

(suite de la p. 232)

destin qui lui est lié, mais les continents éloignés dans le temps ou dans l'espace.

Pour cela, le jeu au camp est d'autant plus pris au sérieux, et perfectionné jusque dans le plus petit détail. Le résultat, ce sont des poses théâtrales et une distanciation pleine d'ironie. C'est également valable pour l'accentuation manifeste des attributs typiquement « féminins », par lesquels les femmes tentaient de se rassurer sur leur féminité. Si l'on regarde les photos de plus près, on perçoit dans les poses figées l'effort qui tend à donner une impression de normalité au moment où la photo est prise, à remplacer le tragique de l'insécurité par une assurance simulée. Vus sous cet aspect, les déguisements apparaissent soudain dans tout leur ridicule, ils semblent déplacés, les mouvements qui se voulaient gracieux semblent gauches et excessifs. La tentative de s'entourer d'un cordon sanitaire en s'adonnant à des activités artistiques échoua à cause des événements dramatiques de l'été 1942. Et sur de nombreuses photos, émouvantes par le désarroi qu'elles révèlent, on devine l'impuissance des femmes face à cet échec.

Vent de révolte

Dans la nuit du 26 août 1942, la police française vint chercher trente et une femmes juives, d'origine allemande, polonaise, russe et tchèque, pour les « libérer », selon le cynisme du langage bureaucratique. Dans ses mémoires, Gertrud Rast rappelle la solidarité qui s'établit avec les femmes menacées par la déportation :

Nous nous étions rassemblées, comme si nous nous étions donné le mot, toutes, à l'une des extrémités de la baraque. Celles qui étaient destinées à être déportées étaient serrées contre le mur extérieur. Nous, les autres qui n'étions pas concernées, ou pas encore concernées, nous étions devant elles en rangs serrés pour les protéger⁹.

Il s'ensuivit un combat désespéré, mis en échec par la surpuissance masculine, et qui se termina, malgré tous leurs efforts, par

9. Gertrud Rast, *op. cit.*, p. 25.

le départ des femmes. Dans les rapports officiels du mois d'août, on lit des informations lapidaires :

Les événements du 26 août, c'est-à-dire l'acheminement des israélites sur le camp de Saint-Sulpice en vue de leur transfert hors de la France, a provoqué une certaine effervescence dans les différents milieux du camp. [...] L'événement déclencha une réaction de courte durée.

La protestation des femmes est intentionnellement minimisée et tournée en dérision : « Les Françaises ont poussé des cris, pour donner l'impression à l'extérieur du camp que les Juives étaient brutalisées¹⁰. » Le souci principal du commandant du camp était que la vie se déroule dans l'ordre et sans conflit. Tandis qu'il espère que tout « reprendra bientôt son cours normal », les femmes juives, après un bref séjour dans le camp de transit de Drancy dans la banlieue parisienne, seront acheminées avec des centaines de compagnons de détresse dans les wagons à bestiaux des convois 30 et 31, des 9 et 11 septembre 1942, vers le camp d'extermination d'Auschwitz¹¹.

Le 21 septembre, on vint à nouveau chercher un groupe de femmes qui, cette fois, furent transférées dans le camp de transit de Rivesaltes, près de Perpignan. Les noms de ces femmes se trouvent dans les listes du convoi 37, qui fut envoyé le 24 septembre de Drancy à Auschwitz.

10. AD Tarn, 495 W.

11. Serge Klarsfeld, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Paris, CDJC PC, 1978.

« De la cellule vide aux cris des enfants »

*Suzanne Loiseau-Chevalley*¹

Printemps 1942.

Cela a commencé par une grande inquiétude dans le camp. Deux internées politiques allemandes, condamnées à mort dans leur pays, venaient d'être arrêtées, mises en cellule, gardées par les policiers de telle manière que personne ne pût s'approcher de la baraque.

La première des deux femmes était protestante. Je m'arrangeai pour venir à plusieurs reprises près de la lucarne à barreaux, à ras de terre. J'étais la messagère de toutes ses compagnes. La mort, elle la savait certaine. Je la trouvai avec un visage et un cœur sereins. Elle attendait le moment, l'instant. Un matin, la cellule se trouva vide.

Ce départ, puis le suivant, causèrent une stupeur dans le camp. Les occupantes des baraques allemande, russe, polonaise, se sentirent menacées. Quelques jours passèrent, et je reçus de Drancy, dans une pauvre enveloppe usagée, un message bouleversant qui

1. Cet extrait est tiré de J. Merle d'Aubigné et V. Mouchon, *Les Clandestins de Dieu*, Genève, Labor et Fides, 1989, p. 122-134.

disait merci pour « tout », qui me recommandait de ne pas être triste pour elle, car elle avait été heureuse dans sa cellule solitaire, où elle s'était sentie entourée. « Dans la nuit, écrivait-elle, un chandelier brûlait. » Elle était entourée de condamnés politiques et de nombreux juifs étrangers. « Il faut que chacun se prépare... il n'est pas nécessaire d'emporter quoi que ce soit... »

Alors on sut de façon certaine que « cela viendrait ». La consternation s'étendit sur le camp. Bientôt je reçus de Madeleine Barot un message : des déportations en masse auraient lieu pour les politiques et pour les juifs. Une liste d'exceptions, onze cas, avait été établie et obtenue de haute lutte. Il ne fallait compter sur personne pour la faire respecter.

Avec cette liste, je me rendis chez le chef de camp. Il ne voulait rien faire, n'ayant pas reçu d'ordres. « Plus il y aura de juifs livrés aux Allemands, disait-il, moins chacun de nous aura de chances d'être réclamé par eux. » Pourtant notre zone était encore dite libre ! Le zèle de tant de gens à satisfaire les Allemands m'a stupéfiée. J'insistai, j'usai de menace : un jour peut-être la situation se retournerait, et nos moyens d'informer certains organismes étant grands, il regretterait son attitude. Il eut peur.

Ce fut ma force d'avoir été prévenue avant lui de ce qui se préparait et d'avoir eu cette liste. D'être avocate aussi. J'eus la permission d'accéder aux dossiers des internées. Il fallait établir des listes en tenant compte des cas d'exception prévus. Nous devons donc entendre les unes et les autres. Ce fut un défilé devant ma baraque. Que donner à la plupart d'entre elles ? Donner sans compter cette profonde compassion dont mon cœur était plein, oui, et savoir écouter ce qui reste à dire au voyageur qui s'en va pour toujours... Avec les renseignements obtenus, je me rendis à la préfecture d'Albi. Sur les cas des personnes âgées, il fut assez facile de statuer. Aucune ne partit du camp de Brens dans les convois qui se suivirent pendant l'été et l'automne 1942.

Pour les cas d'exception concernant les nationalités, de délicats problèmes se posaient : de récents changements de frontière compliquaient les choses. Certains actes de naissance me permirent d'obtenir de la préfecture la radiation de quelques femmes

israélites. Pour les malades, les infirmes, il aurait fallu la collaboration du médecin du camp. Celui-ci refusa, puis fit quelques promesses.

Deux femmes, médecins toutes deux, internées politiques, israéliennes, Wanda et Erika, de nationalité polonaise, cherchaient de l'aide à l'extérieur pour s'évader, prêtes à tout risquer. Elles ne me demandèrent pas mon concours, ne voulant pas m'exposer à mentir et à compromettre le travail de la Cimade.

Pour gagner du temps elles trempèrent leurs pieds dans l'eau d'une bassine chauffant sur le poêle de la baraque. Leurs pieds furent horribles, comme de la viande bouillie. Je les soignai. Ces deux jeunes femmes avaient connu les ghettos de Pologne ; condamnées à mort, elles s'étaient évadées une première fois. Elles luttèrent de nouveau pour échapper à la mort. Plusieurs de leurs compagnes de baraque les mirent à l'index parce qu'elles voulaient se sauver individuellement. Les unes et les autres étaient communistes. Wanda et Erika furent alors très seules. La trahison du médecin leva mes derniers scrupules. Je m'offris à les aider en portant un message à l'extérieur. Ce fut mon premier pas dans l'illégalité, celui qui me coûta le plus ! Je ne savais pas alors que le temps viendrait où il ne faudrait plus se poser de questions, mais agir pour sauver des vies, faire des fausses cartes, voler des tampons, aider une équipe à dissimuler sous la neige le cadavre d'un Allemand...

Les internées s'habituaient, si l'on peut dire, à penser chaque matin que ce pouvait être le dernier. La mort inconnue était acceptée ; malgré la désespérance, elles continuaient à vivre avec un courage qui me laissait stupéfaite. Nous étions sans cesse en alerte. Le moindre bruit inattendu faisait sursauter. On avait peur d'être surprises brutalement.

La nuit était le temps le plus pénible pour celles qui ne dormaient pas. Il fallait « vivre sa propre mort ». Les rondes des gardiens réveillaient chaque fois l'angoisse tapie au fond des cœurs. De nombreuses internées, tenues éveillées par les lampes jamais éteintes, préféraient refuser le sommeil. Nous avions souvent de longues conversations à voix basse, assises par petits groupes sur un des bat-flanc, chez les unes ou chez les autres, et les internées

avaient l'habitude de me voir passer doucement d'une baraque à l'autre pour faire un bout de veille avec celles que je trouvais les yeux ouverts.

Une nuit, je sus à plusieurs signes, de façon certaine, que l'heure était venue. Quelqu'un de l'administration me prévint que je devais rester dans ma baraque, de nouveaux gardiens tout juste arrivés pouvaient ne pas me reconnaître. Quelques allées et venues furtives, insolites. J'avais promis de prévenir celles qui attendaient. Il est moins intolérable d'être réveillée à la dure réalité par une présence amie que par la brutalité des gardiens. Tout doucement, enfreignant la consigne, je passe d'une baraque à l'autre ; chacune comprend sans phrases, point de cris ni de plaintes, une conspiration du silence pour que je puisse aller jusqu'au bout. Lorsque je serai partie, les malheureuses s'habilleront sans quitter leur paille. Un moment, j'ai cru que je ne pourrais pas aller plus avant ; je n'oublierai jamais l'infinie compassion avec laquelle plusieurs femmes m'ont regardée : « Elle n'a pas encore l'habitude... » Pas encore l'habitude de voir autour de moi des êtres sans défense, pris au piège, condamnés à mort, livrés comme des bestiaux. L'habitude ! Il me paraissait que trop de gens la prenaient, cette habitude, dans notre douce France.

À deux heures du matin, des gardes mobiles font irruption à l'intérieur du camp et comme un ballet bien orchestré, avec des ordres brefs, des cliquetis d'armes, pénètrent dans les baraques des internées politiques étrangères. Ils sont plusieurs pour saisir chaque femme couchée sur son lit. C'est aussitôt toute la baraque, tout le camp qui se dresse, qui manifeste son hostilité. Toutes les femmes ne sont pas prises, mais nous savons que celles qui le sont vont vers la mort. L'avenir ne l'a pas démenti. Il y a quelque chose de grand, malgré la violence inutile, dans cette protestation de toutes les internées d'un camp, si vaine soit-elle. Les condamnées se taisent. À coups de crosse elles sont poussées hors de la foule. Les autres sont refoulées avec violence dans les baraques ou les cellules. Il n'y a bientôt plus qu'un petit groupe affreusement pitoyable de femmes aux vêtements déchirés, aux visages défaits, qui essaient de retrouver un peu de tenue sous les yeux des gardes armés. L'infirmière de la Croix-Rouge, que l'on ne voit qu'à de rares occasions,

offre des paquets préparés pour le voyage. Aucune femme ne s'avance, personne n'emportera rien de ce que donne l'« Administration ». J'ai des fruits, six boîtes de sardines, quelques biscuits ; comprenant que cela vient de la Cimade, les mains se tendent.

Il y a tant d'appels au secours dans les yeux de ces femmes que ma décision est prise, sans paroles et chacun comprend : où elles iront j'irai, et parce que je suis libre et qu'elles ne le sont pas, c'est un peu de ma liberté que je leur donne comme viatique d'espoir et de courage.

Clara Neubauer, qui m'entoure comme une mère son poussin depuis que je suis au camp, et qui se trouve là je ne sais comment, a compris. Elle disparaît et revient m'apportant mon sac et m'enfile presque de force ses propres bottes, richesse rarissime au camp. Je ne m'étais pas aperçue qu'il pleuvait. Tout se passe vite, très vite, car je harcèle en vain une dernière fois le médecin pour qu'une femme paralysée soit retirée du convoi. Sa mère de soixante-quinze ans se joint à nous, sa fille ne peut pas se passer d'elle. Le docteur répond : « Là où va la fille, elle n'a plus besoin de mère pour vivre. » Il fera pourtant un certificat provisoire pour Wanda et Erika. Pour l'une, ce sera le salut ; pour l'autre, un court sursis.

Les femmes sont poussées hors du camp, hissées dans un camion ; restée au milieu de leur groupe, m'y voilà avec elles. Une clameur dans le camp ; parti sans doute de la baraque des politiques françaises, le chant de *La Marseillaise* éclate dans toutes les baraques. Une rude secousse, nous partons dans ce dernier adieu.

Nous roulons longtemps. Lorsque le camion s'arrête, le jour se lève sur une campagne radieuse lavée de pluie. Tout seul, sur la voie de garage d'une petite gare, il y a un wagon, un banal wagon à bestiaux. On nous y pousse. Les portes se referment sur nous et sur six gardes armés ; il y a une lampe à acétylène. Nous attendons longtemps. Notre wagon est enfin accroché juste derrière une locomotive, et c'est le long cheminement de la vieille ferraille qui martèle les têtes. Il semble par moments qu'on ne pourra pas le supporter un instant de plus.

Chaque femme semble avoir atteint la limite de la souffrance : l'une laisse son enfant au camp, l'autre l'espoir de revoir jamais un mari mutilé, au camp de Djelfa. D'autres n'ont laissé que leur

solitude et leur misère, tout leur ayant été arraché, mais cette misère même était un bien précieux, elles sont pleines de nostalgie de l'avoir perdu.

Il y a la soif et la faim. Le ravitaillement devait être prévu, mais les paquets dérisoires ont été refusés. Il y a la terrible contrainte et la honte d'être traitées en bête, de n'avoir qu'un peu de paille en tas dans un coin pour satisfaire les besoins de chacune sous les yeux des gardes obligés de rester dans le wagon fermé. Et la terrible odeur qui ne tarde pas à régner. À l'arrêt, les gardes sont libérés, la porte aussitôt close. Pour être juste, je dois dire qu'ils furent humains dans la limite du possible. Ils tentèrent d'expliquer qu'ils faisaient ce travail par contrainte et dans la peur de représailles sur leurs familles restées à Paris. Ils donnèrent un peu de leur nourriture.

La nuit vient. La lampe allumée, en se balançant au rythme du train, projette des ombres hallucinantes sur les parois. C'est un soulagement lorsqu'elle s'éteint un peu avant l'aube du premier matin, nous laissant plongées dans une demi-obscurité le jour, dans une obscurité complète la nuit.

Dans cette nuit, dans le bruit, avec la faim, le froid, des vêtements mal séchés, le silence intérieur de chacune se fait plus profond. Étendue tout près de l'une ou de l'autre de ces femmes, nous parlons à voix basse. Chacune livre un peu du plus précieux d'elle-même, et malgré cette solitude essentielle au fond de soi, de la souffrance partagée naissait une sorte de paix.

« Je suis contente, me dit cette amie qui a laissé son enfant dans le camp, je vais savoir ce que c'est que de souffrir avec ceux de ma race. » Elle pensait aller pour un temps dans les ghettos de Pologne avec les israélites polonais.

Je me souviens du beau visage d'une communiste russe. Nous parlions de l'espérance. Je lui disais que je ne pourrais pas vivre cela sans l'espérance chrétienne. « Je ne suis pas sans espérance, me dit-elle, je crois au progrès humain. » Est-il venu pour elle, ce moment où, dans la désespérance totale, la mort lui serait apparue comme une espérance de résurrection en Jésus-Christ ? La mort a-t-elle apporté la réponse à la question angoissée de cette autre jeune israélite : « Si c'était vrai ? » Ces échanges avec quelques

israélites avaient fait suite à la visite d'un rabbin au camp peu avant le départ de notre convoi. Il avait affirmé, avec textes à l'appui, que les juifs souffraient et souffriraient encore parce qu'ils possédaient la vérité. À la suite de cette visite, au cours d'un entretien avec quelques-unes, nous avons confronté des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Vers la fin du quatrième jour, le train s'arrête. Le wagon est ouvert. Un garde demande si, parmi les internées, il se trouverait une infirmière, car dans le wagon suivant, la plupart des hommes souffraient de dysenterie. Notre amie médecin refuse ; elle craint d'être séparée des autres. Toutes me conseillent d'y aller, je rapporterai peut-être des renseignements.

Dans le wagon voisin, la situation est pire. Pas de médicaments. L'entassement des hommes, beaucoup plus nombreux, a rendu le voyage encore plus pénible, si possible. Les condamnés politiques viennent des prisons, les autres du camp de Saint-Sulpice-la-Pointe. D'autres ont été arrachés brutalement de l'endroit où ils se cachaient, et quelques jours ont suffi pour donner à ces hommes non rasés, affamés, l'air de cadavres vivants. Hagards, les yeux ternes et brillants de fièvre, ils sont comme ivres, titubants ou tassés sur le sol.

J'apprends alors que notre convoi s'est peu à peu formé en descendant vers le sud : Toulouse, Tarbes, Pau, les environs de Bayonne. Les arrestations ont presque toutes eu lieu à l'aube, ce qui explique les interminables arrêts du convoi. Un jeune israélite est là, son ardeur contraste avec l'apathie des autres. Tous les siens sont morts. Il n'a plus que la vie, il ne veut pas mourir.

Le train change de direction. La nuit vient, nous ne devons pas être loin de Châteauroux. Deux gardes mobiles sont adossés à la porte. Je les persuade sans peine que, pour éviter la contagion de la dysenterie, il faut vider le seau hygiénique le plus souvent possible et ne pas attendre les arrêts dans les gares. Ce plan réussit. La porte du wagon n'est pas entièrement fermée ; un bref arrêt ; le jeune homme tenant le seau se jette du train en marche. Deux coups de feu. Les gardes s'adossent, mornes, contre la porte du wagon.

Un dernier arrêt près de Vierzon. La ligne de démarcation est proche, les gardes mobiles ne vont pas plus loin. Le convoi doit

être pris en charge par les Allemands, livré aux Allemands... Les gardes m'adjurent de partir, puisque je ne suis pas sur la liste, puisqu'il n'y a plus rien à faire. Ils refusent de m'ouvrir le wagon des femmes. Alors je me suis étendue sur la voie. Je ne pouvais rien faire d'autre. Comprendront-ils qu'il y a une limite aux souffrances qu'on laisse infliger aux autres ? Ils cèdent. Ils m'ouvrent le wagon, et je revois mes amies. La mère âgée et la fille infirme n'ont pas quitté leur coin depuis le départ, le temps de souffrir semble devoir bientôt finir pour elles.

Mes amies me supplient de les quitter, de retourner au camp, où, disent-elles, il y a beaucoup à faire. Alors dans ce wagon, cette paille, cette horreur, nous avons chanté ce chant appris à Brens, harmonisé par Liselotte, notre chef d'orchestre :

Unissons nos voix avant de nous quitter
Je vais parcourir d'autres lieux
La vie est belle et le monde est si beau,
Entonnons ce dernier adieu...

Et si je rencontre la mort en chemin,
Fauchant parmi nous le rang des gueux,
Oui, je serai prête pour mon dernier adieu
Je pars pour un très long voyage...

C'est la cinquième nuit ; encore une voie de garage. Par les fentes du wagon je distingue sur le quai les uniformes allemands ; les soldats font une haie ; il y a des chiens avec eux.

On ouvre ; des ordres brefs retentissent. Le tri va commencer. J'embrasse mes amies. Les unes vont passer par Paris, les politiques, je pense. Les autres partent directement pour l'Allemagne. Personne n'en est revenu.

Des gardes me dissimulent derrière eux, m'aident à rejoindre un train de marchandises. Je me couche sur une plate-forme chargée de gros troncs d'arbres. Comme « marchandise », le voyage de retour se fera plus rapide. Au milieu de la nuit, le train s'ébranle.

Maintenant, je suis seule. Un tourment me saisit. Il me faut revenir vers la vie. Je comprends mieux notre amie : « Je vais être heureuse de souffrir avec ceux de ma race. » La solidarité dans la

peine, la sympathie au sens réel du mot, permettent seules de supporter sans révolte certaines choses, et procurent la paix.

Dans mon sac, pendant mon absence du wagon, mes amies ont mis des papiers, des actes de naissance, des diplômes, des lettres, deux alliances, tout ce à quoi elles avaient encore tenu après les autres renoncements. Une boîte de sardines, quelques biscuits, une petite écharpe pour me faire un cadeau... Souvent j'ai été étreinte d'angoisse et de peine en pensant au sort de mes amies déportées et au peu que j'ai pu faire pour elles. Mais un jour j'ai reçu d'une communiste déportée, que j'avais peu connue, une petite lettre. Elle parlait de « la baraque protestante » et disait : « Lorsque je venais dans votre baraque où il n'y avait rien de plus que dans la nôtre, c'était comme si j'étais reçue par un hôte très cher, avec ce qu'il y a de meilleur sur une table avec nappe. » Puisse-t-elle n'avoir pas oublié, à la fin de toutes les souffrances qui ont dû précéder sa mort, la « nappe » symbolique de celle qui, n'ayant rien à offrir, la recevait au nom de Jésus-Christ.

Dans la nuit, le train s'arrête ; c'est Châteauroux. Je descends de ma plate-forme ; bientôt, je me trouve entourée par des israélites roumains et hongrois évadés de la zone occupée. Ils se dissimulent ici pour voir si l'on peut tenter quelque chose. Avec leur aide, je retrouve le jeune homme qui s'est jeté du train. Il est pourvu d'une fausse carte ; par la suite, il pourra gagner la frontière d'Espagne ; de là il m'enverra un message.

À Châteauroux, je rencontre un correspondant clandestin de Londres, un Autrichien. Il fera passer tous les renseignements que je lui donne sur les convois, l'identité des déportés. Dans quelques jours, tout cela sera répété par la radio de Londres et entendu en France.

Je suis épuisée. Je ne puis plus me nourrir. Je m'endors quand je parle. Il faut retourner au camp de Brens.

Et même les enfants...

C'était un jour d'été avec des fleurs, des chants d'oiseaux, du soleil. Un jour de vacances, un jour où il aurait été bon d'entendre

des rires d'enfants. J'ai dû partir à l'aube avec deux policiers dans un camion bâché. C'est le chef de camp qui m'envoyait ainsi ; était-ce par humanité ? Était-ce pour se débarrasser de moi en me donnant l'occasion de me compromettre définitivement ? J'ai dit au chef de camp : « Vous savez pourquoi j'irai... »

C'était dur d'être presque officiellement avec ces policiers, bien décidés à « accomplir leur devoir jusqu'au bout ». Je n'avais pas le choix. Tout ce que je pourrai faire maintenant, ce sera d'informer au plus vite tous ceux à qui je pourrai parler au cours de nos arrêts : « Ces enfants demi-juifs recherchés ne seront pas mis dans des homes d'enfants comme les policiers sont prêts à l'expliquer ! » J'essaierai de retarder les allées et venues du camion pour donner le temps de cacher les enfants. Ce sera possible à plusieurs reprises, pas toujours.

Nous avons ainsi parcouru le Tarn, une partie de la Haute-Garonne : voyage de cauchemar. Comment est-il possible que soit repéré ce tout petit hameau de la Montagne Noire où, dans une maison isolée, trois fillettes de six à treize ans sont cachées ? Dénonciation sans doute. Les gendarmes se renseignent au hameau. Lorsque le camion arrive à la maison indiquée, l'aînée des fillettes s'enfuit à travers champs, mais les plus jeunes sont hissées dans le camion en robe d'été, sans bagages, ne comprenant rien à ce qui arrive. La plus petite dit de sa voix claire : « Demain il n'est pas permis de voyager, c'est samedi. » Chaque étape est un calvaire. À l'hôpital de Castres, on veut prendre l'enfant d'un homme malade, couché, désespéré, dont la femme a déjà été arrêtée. Il refuse de dire où elle est cachée. Lorsque la sœur infirmière entre, je supplie à voix basse : « Ma sœur, ne dites rien. » Mais celle-ci, sereine, donne une adresse, des précisions. En sortant, j'entends le cri atroce du père qui a saisi un couteau pour se tuer. Je jette à la sœur : « N'avez-vous pas honte de livrer une enfant ? » Elle ne bronche pas. Dans le petit village indiqué, l'adresse était fautive. Beaucoup de temps perdu. Furieux, les policiers n'ont pas pu retourner à l'hôpital, ils n'en avaient plus le temps. Je suppose que la sœur m'a pardonné comme j'ai pardonné moi-même à un homme qui m'a dit : « Vous pourriez être mère et vous faites ce métier ? »

À Dourgne, dans le Tarn, la nuit, des éclairs dans tout le ciel ; nous sommes arrêtés sur la place du village. Le médecin est indiqué comme cachant une fillette de deux ans dont les parents ont été arrêtés depuis. Le médecin refuse de dire où est l'enfant. Les policiers font appel au maire. Celui-ci, haineux, dit qu'il faut arrêter le médecin, de même que le pharmacien, juif français. Les policiers répondent qu'ils n'ont pas d'ordre encore pour arrêter les Français israélites. Le médecin explique que l'enfant est infirme à la suite d'une poliomyélite et qu'elle ne pourra jamais marcher si on ne la soigne pas. Alors sur cette place de village, j'ai crié ce que serait la vie de cette enfant infirme, dans les transports et dans les camps. Les policiers avaient honte. Le maire, acharné, leur parlait de perquisitionner. J'ai compris que le médecin risquait d'être interné. J'ai cru que je pourrais sauver l'enfant ; il me semblait impossible qu'il n'y eût rien à faire pour éviter la déportation. Les policiers eux-mêmes m'assuraient que nous reviendrions au camp de Brens avec les enfants ; j'ai dit tout cela au médecin. Le maire et un policier sont allés chercher l'enfant. Il paraît que toute la famille était à table pour le repas du soir, des visages heureux ; un ravissant bébé blond tapait dans son assiette avec sa cuiller. On me mit cet enfant dans les bras ; le médecin promit de m'envoyer les radios et les certificats médicaux. Les policiers étaient dégoûtés de leur besogne. « Si nous n'avions pas pris l'enfant, le maire aurait signalé que nous n'avions pas voulu remplir notre mission. » J'ai compris alors comment on apprend à haïr.

Le camion a continué son voyage dans la nuit. L'orage a éclaté avec violence. Les éclairs laissaient apercevoir de grands bois. On a ajusté la bâche, car l'eau entrainait dans le camion plein d'enfants. Ils ne parlaient pas ; quand un « grand » de douze ans rassurait les autres, sa voix tremblait. Ils ne posaient pas de questions ; qu'aurais-je pu répondre ? L'interrogation de ces yeux anxieux ou confiants était déjà intolérable. C'était assez pour se sentir coupable de vivre dans un monde qui persécute les enfants. « *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait...* » La plus petite avait noué ses bras autour de mon cou, confiante. Pour ne plus entendre le tonnerre, nous avons chanté des rondes enfantines. Blottis les uns contre les autres, plusieurs ont fini par

s'endormir ; ils n'en pouvaient plus ; quelques-uns étaient dans le camion depuis le matin.

Ces petits visages en route pour ce terrible voyage me hantent. J'essaie en vain de penser aux autres, à ceux qui ont pu se sauver. Mais ce n'est pas un réconfort.

Au milieu de la nuit, le camion arrive au camp, non de Brens, mais de Saint-Sulpice-la-Pointe. On m'a donc menti jusqu'au bout. Ce camp est pour les « politiques hommes ». D'autres camions sont là, on attend le jour pour les vider de leur contenu. Les enfants ont froid. Et je revois les mains tremblantes d'une femme qui avait noué une écharpe autour du cou de son enfant, à l'instant de son départ, et ces mains qui se sont tendues, tendues longtemps...

Le jour venu, on a formé les colonnes. Enfants, femmes, hommes. Encore une occasion de déchirements. Titubant de sommeil, les enfants sont sortis du camion. La petite m'a été arrachée. Ils se retournent avec des regards pathétiques avant de suivre le groupe des triés. Pleurs, cris. À la descente d'autres camions, des parents sont séparés de leurs enfants. Cris déchirants.

Ici, Saint-Sulpice, camp de triage. Des internées de Brens ont été amenées ici il y a peu de jours. Y sont-elles encore ?

Une délivrance. À Brens, un jour, sachant qu'une déportation allait avoir lieu, le petit groupe des protestantes s'était réuni à la chapelle. J'ai présidé le service et nous avons prié pour toutes celles qui partiraient et spécialement pour que soient délivrées Carla Neubauer et Erma Maier. Le service avait été brusquement interrompu : on était venu chercher de force cette dernière. J'étais affreusement triste et découragée ; mais en partant, Erma me dit : « J'ai confiance », et dans son regard sa foi rayonnait. Quelques jours après, un mot d'elle m'apprit qu'elle était au camp de Saint-Sulpice et qu'elle attendait son départ. (Ce camp, d'abord camp de représailles pour les politiques hommes, devenu camp de détention pour les israélites étrangers, était pour l'heure camp de regroupement avant les déportations.) Après le départ d'Erma, de Brens, j'avais réexaminé son dossier de très près et trouvé, après le nom de son père, inscrit en très fins caractères et en allemand : « Appartient à l'Église évangélique ». J'étais allée faire une

démarche à la préfecture d'Albi, croyant que la mention de la foi de son père pouvait lui faire éviter la déportation. J'ai su plus tard qu'il n'en était rien.

Me voici à la porte de ce camp si formellement interdit que Madeleine Barot n'avait pas réussi à y faire admettre une équipe Cimade. Les enfants partis, je veux pénétrer ; je me mêle aux juives qui sont poussées dans le camp. Au guichet, je reçois une couverture et une gamelle comme les autres. À l'intérieur, encore des barbelés et d'autres barbelés. Encore isolée par de nouveaux barbelés, une baraque, celle des politiques. C'est là. À travers les grilles, je vois les amies de Brens : explosion de joie. Dans ce monde saturé d'angoisse, il est bon de sentir que Dieu permet à la confiance et à l'amitié de remplir les cœurs et de briller dans les yeux. On attend, me dit-on, une commission de criblage ; une mission suédoise de la Croix-Rouge en est chargée, avec une princesse Lieven. Tous les cas seront examinés et on retiendra tous ceux qui pourront être retenus. Mes amies m'aident à rechercher la maman de l'enfant malade de Dourgne. Pauvre femme, elle deviendra presque folle en apprenant que sa fille est dans le camp. Que je le dise tout de suite : la mère et l'enfant vont être admises à l'infirmerie du camp, de pénibles démarches arriveront à les faire entrer à l'hôpital d'Albi ; la mère, gardée par un policier, refusera de signer le papier d'adoption préparé pour l'enfant ; c'est ainsi que la souffrance et l'angoisse peuvent ôter tout pouvoir d'écouter et de croire une parole d'espoir...

La joie de mes amies attire sur nous l'attention des gardiens. Immédiatement, et assez brutalement, on me conduit hors du camp. Il faudra bien que je trouve le moyen d'entrer de nouveau ; au moment où viendra la commission de criblage, j'aurai mon mot à dire !

En fait, c'est le médecin du camp qui m'aide involontairement. Je suis venue plaider auprès de lui la sortie de l'enfant de Dourgne et de sa mère ; il m'affirme qu'il n'y a rien à faire et m'emmène au camp, dans son bureau, pour me montrer qu'elles sont sur la liste de départ, et même déjà parties. Quand il me ramène sans méfiance vers la sortie, je reviens en arrière, soi-disant pour déposer les radios de l'enfant. Je retrouve assez facilement mes internées,

malgré la confusion qui règne à cause de toutes les arrivées en vue des déportations.

Je vécus ainsi deux jours inoubliables, en fraude, avec mes amies, me laissant confondre avec elles aux yeux des gardiens. Ensemble nous avons mangé à la grande et unique gamelle, car il n'y avait pas assez de gamelles pour les politiques, et la soupe ne nous parut pas si mauvaise.

Au bout de deux jours, un gardien pénétra dans la baraque avec une représentante de la commission de criblage et dit : « Si une personne a des raisons absolument valables de ne pas partir, elle peut nous suivre. » Je me levai, et les internées de s'exclamer : « Voilà l'assistante qui est venue pour nous défendre ! » Je suis sortie. Dans la salle de la commission, il était difficile de distinguer les représentants de l'administration du camp et ceux de la commission. Avec audace, j'ai dit que j'étais envoyée pour faire valoir une exception en faveur d'Erma Maier, son père appartenant à l'Église évangélique. Puis j'ai parlé de l'enfant infirme. Je me souviens que j'étais dans une grande colère, que deux gardiens m'ont prise chacun par un bras et m'ont emmenée hors du camp.

Revenue à Brens, dans quel trouble ! Je vois arriver peu de jours après Erma Maier. Une délivrance. Nous nous souvînmes toutes de la prière à son sujet. Plus tard, au Coteau-Fleuri, je l'ai revue, ainsi que plusieurs autres. Avec quelle joie racontait-elle sa délivrance !

Mais à la suite de ces activités, j'ai été mise à la porte du camp de Brens. Je l'ai quitté la mort dans l'âme, et la Cimade m'a affectée à d'autres tâches.

5

Brancy, le 24 Septembre 1942

DEPART DU 25 SEPTEMBRE 1942

R I V E R S A L T E S
- - - - -

✓ 1- ABRAHAM, Johanna	28.4.04		Allemande
✓ 2- ALTMAN, Cyrla	14.5.97		Polonaise
✓ 3- ANSCHWELMER, Ludovic	16.11.19		Allemande
✓ 4- AUGENREICH, Tomi	2.2.14	Madelbourg	-
✓ 5- BAUER, Anne dite Kate née LYON	7.3.13	Hambourg	-
✓ 6- BLAUSTEIN, Ernst	22.4.17		Autrichienne
✓ 7- BRAGER, Walter	10.2.03		Allemande
✓ 8- BRAND, Moritz	12.7.90		Polonaise
✓ 9- BRAUN, Léo	22.2.92		Autrichienne
✓ 10- BRUNLER, MAIA	12.3.29		"
✓ 11- BRUNLER, Salomon	12.12.21		"
✓ 12- DONNER, Chaim	29.6.02		Polonaise
✓ 13- EICHMAN, Hella	20.10.22		"
✓ 14- ELINGER, Sonia	22.3.11	Lods	-
✓ 15- ELLINGER, Elfrida épouse KATZ	12.1.92	Grancy	-
✓ 16- FLISCHNER, Léopold	23.3.13		Autrichienne
✓ 17- FRANKE, Hermann	29.6.02		Polonaise
✓ 18- FRIEDMANN, Chana	2.12.02		"
✓ 19- FRIEDMAN, Joseph	19.11.94		"
✓ 20- GALBERG, Sophie	21.1.94	Kawmas	-

R/S

Liste des déportations.

NIPPALTES

-2-

✓ 21- GELDMAN, Baruch	1.5.57	Russe
✓ 22- GELMAN, Kana	10.8.91	"
✓ 23- GOLDBERG, Chana	5.5.16	Polona se
✓ 24- GOLDBSTEIN, <i>Rechas</i>	10.5.57	"
✓ 25- GOLDSTEIN, Sima	10.5.55	"
✓ 26- GOLDMAN, Philippe	16.8.12 Varsovie	"
✓ 27- GRUNBERG, Renate	8.12.12	Allemande
✓ 28- GUTGOLD, David	27.8.99	Polonaise
✓ 29- GUTGOLD, <i>Abnie</i>	21.12.97	"
✓ 30- GUTGOLD, Max	9.10.22	"
✓ 31- HASSER, Lea	27.8.14	"
✓ 32- HAUSER, Fria	7.3.07	Autrichienne
✓ 33- HERS, Max	19.8.95	Allemande
✓ 34- HES, Joseph	14.6.06	"
✓ 35- NEUMANN, Dagobert	21.5.93	"
✓ 36- NEUMANN, Siefried	26.8.63	"
✓ 37- NEUMANN, Anna	15.4.02	"
✓ 38- NOLLANDER, Aron	6.5.07	Polonaise
✓ 39- KAUFMANN, Rose	27.6.94	Allemande
✓ 40- KLUGMANN, Joseph	2.6.54	"
✓ 41- KLUGMANN, Nathalie	9.6.53	"
✓ 42- KLUGMANN, Rezi	2.8.52	"

Convoi n° 37 du 24 septembre 1942. CDJC, Paris.

Liste des femmes juives déportées de Brens

Ont pu être identifiées dans le convoi 30 du 9 septembre 1942 les femmes auparavant internées à Brens dont les noms suivent :

Barkan, Myriam, 11/05/1918, Pologne (elle fut d'abord rayée de la liste, on la retrouve dans le convoi 31)
 Brasch, Käthe, 26/08/1893, Berlin
 Bronstejn, Rebecca, 1/01/1908, Lublin, Pologne
 Brzustowska, Helene, 20/06/1916, Lublin, Pologne
 Chodrover, Ludevica, ép. Mastschick, 16/03/1886, Camanti
 Coyke, Grete, née Berkefeld, 30/07/1914, Berlin
 Frischer, Wally, née Neumann, 4/02/1905, Berlin
 Grübel, Pauline, 12/08/1897, Lwow, Pologne
 Grynberg, Chaya, 16/11/1897, Varsovie, Pologne
 Kagan, Irene, née Joworski, 26/10/1912, Rodi
 Kahn, Ruth (née à Lorch), 10/09/1923, Dorsek
 Kurth, Dora, née Zajdorf, 11/07/1913, Pologne
 Levy, Bertha, née Schmidt, 6/02/1902, Weimar
 Libeskind, Dora, 9/04/1926, Lodz
 Libeskind, Szyfra, 12/03/1924, Lodz
 Lipschutz, Vera, 29/12/1925, Autriche
 Lipschutz, Malvina, née Schotten, 13/10/1898, Autriche
 Loevy, Marie, née Blumenfeld, 4/06/1902, Bichilow (elle fut d'abord rayée de la liste, on la retrouve dans le convoi 31)
 Mader, Paula, née Schneider, 17/05/1914, Pologne
 Mendelsohn, Marie, née Silbiger, 15/10/1887, Grewe

Ont pu être identifiées dans le convoi 31 du 11 septembre 1942 les femmes internées à Brens dont les noms suivent :

Barkan, Myriam
 Loevy, Marie
 Wajl, Clara, 5/06/1909, Pologne
 Zajfsajn, Sarah, 16/03/1913, Lublin, Pologne
 Zieleniwicz, Jeannette, 20/04/1916, Pologne

Ont pu être identifiées dans le convoi 37 du 24 septembre 1942 les femmes internées à Brens dont les noms suivent :

Augenreich, Toni, 2/02/1914, Magdebourg
Bauer, Anne, née Lyon, 7/03/1913, Hambourg
Elinger, Sonia, 23/03/1911, Lodz, Pologne
Ellinger, Elfriede, épouse Katz, 16/01/1892, Pologne
Galberg, Sophie, 31/01/1894, Kaunas
Modrzewiecka, Chaja, 14/02/1913, Pologne
Plahner, Hedwig, 21/03/1900, Pologne
Zemanska, Sophie, 3/02/1903, Pologne

Annexes

Fiches biographiques

L'histoire des deux camps de Rieucros et de Brens est étroitement liée aux destins de centaines de femmes qui entre 1939 et 1944 ont été stigmatisées, persécutées, déportées et - dans certains cas - assassinées dans des camps de concentration allemands. La plupart ne sortiront certainement jamais de l'anonymat dans lequel l'histoire d'après-guerre les a refoulées. Nous ne saurons d'elles peut-être jamais plus que leurs noms, auxquels s'ajoutent quelques informations lapidaires notées par l'administration du camp. Afin de les sauver de l'oubli et de donner une image à leur mémoire, il me semble bon de leur rendre une identité, un nom. C'est pourquoi se trouve à la fin de ce livre la liste des femmes juives déportées de Brens.

C'est dans le but de faire apparaître l'individu et son vécu personnel que suivent ces quelques biographies de femmes allemandes et françaises qui ont joué un rôle important dans la vie du camp.

BETTINI, ANGELITA, née DEL RIO

Née à Toulouse le 20 mai 1922 de parents espagnols, son père ayant obtenu un contrat à la fin de la Première Guerre mondiale pour venir travailler en France. À treize ans, Angelita del Rio entre en apprentissage en qualité de mécanicienne en chaussures. Mais, après les mouvements de grève de 1936, elle est en litige avec la patronne et quitte ce métier pour devenir remailleuse de bas. Durant la guerre civile d'Espagne, elle s'engage avec des amis dans l'aide aux combattants puis aux réfugiés. En 1939, son père et deux de ses frères sont arrêtés et conduits au camp du Vernet, en Ariège, puis au camp de Djelfa, en Algérie. En novembre 1940 - elle n'a alors que dix-huit ans -, on l'arrête avec ses camarades pour avoir lâché des tracts d'opposition au régime de Vichy sur le cortège du maréchal Pétain lors de son passage à Toulouse. Elle est alors incarcérée à la prison Saint-Michel et, bénéficiant d'une peine avec sursis prononcée par un tribunal militaire, elle est libérée en mars 1941. Mais, le 30 avril 1941, elle est à nouveau arrêtée et cette fois conduite au camp du Recebedou, près de Toulouse. En juin de la même année, elle est transférée au camp de Rieucros, puis en février 1942 au camp de Brens. Elle est l'une des plus jeunes internées et s'investit vivement dans les activités culturelles organisées par les femmes au camp de Brens. Les photos dont nous disposons grâce à elle, et qui montrent les représentations théâtrales ainsi que la vie des femmes dans le camp, en témoignent largement. En juin 1944, à

l'approche du débarquement des Alliés, le camp de Brens est fermé et les internées sont transférées au camp de Gurs. Angelita del Rio recouvre enfin sa liberté en août 1944. Son séjour dans les camps, qui a donc duré plus de trois ans, lui a laissé quelques séquelles. En raison des mauvaises conditions d'internement, Angelita Bettini, qui se marie juste après la guerre, doit être soignée à plusieurs reprises pour une tuberculose pulmonaire. Après sa guérison, elle s'installe avec son mari et ses deux enfants dans le Lot-et-Garonne. Elle s'engage très activement dans différentes associations. Elle est membre du comité départemental de l'Association des anciens internés et déportés, ainsi que membre actif du Mouvement de la paix. Depuis 1965, Angelita Bettini vit à nouveau à Toulouse, où elle a repris ses activités tout en élevant ses cinq enfants. Elle continue encore aujourd'hui - dans la mesure où sa santé le lui permet - de témoigner sur l'internement et de transmettre son vécu et ses expériences.

Entretiens avec A. Bettini en 1990 à Toulouse.

BRANGER, ODETTE ÉMILIE

Née le 13 décembre 1913 à Montpellier. Communiste, elle est arrêtée le 4 décembre 1940 et internée d'abord à Rieucros puis à Brens. Elle est libérée le 6 février 1943 sous contrainte de se présenter quotidiennement au bureau de police le plus proche de son domicile. Contactée par la Résistance, elle en devient un membre actif et est chargée d'organiser l'évasion d'un groupe de résistants détenus dans la prison centrale de Nîmes (Gard), mission qui est couronnée de succès. Dénoncée, elle est arrêtée et emprisonnée de février à juin 1944 à Lyon, d'où elle est déportée en Allemagne du 1^{er} juillet 1944 au 13 mai 1945, au commando de travail de Beerdorf, rattaché à Ravensbrück. À son retour en France, on lui remet la carte de combattant volontaire de la Résistance. Elle est également décorée de la médaille militaire avec palme et de la Légion d'honneur. Elle vit actuellement dans l'Aveyron.

BUSSE, SYLTA

Fille d'un hôtelier peintre à ses heures, Sylta Busse est née le 7 juillet 1906 sur l'île de Sylt. Elle fréquenta dans les années 20 l'École des arts appliqués de Berlin, dont elle sortit avec un diplôme de relieur. Elle entreprit au début des années 1930 un voyage en Union soviétique avec son mari, le photographe hongrois János Reismann. Ce dernier avait, par l'intermédiaire de John Heartfield, reçu du magazine *AIZ* (*Arbeiter Illustrierte Zeitung*) la commande d'un reportage photographique sur la Sibérie. Mais, après l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, le couple ne put pas rentrer en Allemagne comme il en avait l'intention. Jusqu'en 1938, Sylta Busse travailla à Moscou comme costumière pour le décorateur de théâtre Boris Erdmann. Elle travailla également pour les metteurs en scène Gustav von Wangenheim et Maxim Vallentin au théâtre Kolonne Links (Colonne gauche) et au Deutsches Gebietstheater (Théâtre régional allemand) de Dniepropetrovsk. Elle collabora, toujours en tant que costumière, au Théâtre de langue allemande de la ville d'Engels, que dirigeait Piscator. Après l'arrestation, en 1938, de presque tous les membres du théâtre Kolonne Links, Sylta Busse quitta l'Union soviétique

en compagnie de son mari. Son chemin la conduisit en France, via Prague. À Paris, elle rejoignit le Théâtre des émigrés allemands et travailla avec Slatan Dudow et Helene Weigel lors de la création de *Grand'peur et Misère du III^e Reich*. Elle fut arrêtée au début de l'année 1940 et internée à Rieucros. C'est de cette période que datent toute une série de dessins en noir et blanc et d'esquisses polychromes représentant des scènes de la vie quotidienne au camp. Elle réussit, à l'automne 1940, à s'enfuir de Rieucros, grâce à la complicité de son mari hongrois, qui vivait sans problèmes à Paris. On la retrouve ensuite en Allemagne, pendant la guerre, dans un sanatorium du Schleswig-Holstein, où elle séjourna pour soigner une tuberculose contractée au camp, mais les voies qui la conduisirent là-bas restent obscures. Après la guerre, elle travailla avec son second mari, le décorateur de théâtre Hans-Ulrich Schmückle, dans de nombreux théâtres allemands et étrangers. Sylta Busse est morte le 1^{er} mars 1989 à Augsburg.

Enregistrements d'interviews réalisées par Hans-Ulrich Schmückle en 1983.

Entretiens de l'auteur avec Hans-Ulrich Schmückle en septembre 1991 à Augsburg.

Correspondance de Sylta Busse (lettres écrites pendant le séjour au camp), Archives Sylta Busse à l'Académie des arts de Berlin-Brandebourg.

Werner Mittenzwei, « Das weithin unbekannte Leben der Sylta Busse », dans *Sinn und Form* 1990/3, p. 635-641.

Eckerhart Nölle, *Hans-Ulrich Schmückle/Sylta Busse. Theaterarbeit. Eine Dokumentation.*

KATZENSTEIN, URSULA, née PACYNA

Ursula Katzenstein est née le 27 mars 1916 à Berlin-Charlottenburg. Elle fréquenta le lycée de ce quartier, qu'elle dut quitter un an avant le baccalauréat, en 1933, pour des raisons politiques. Ses parents l'incitèrent à émigrer en Palestine avec un groupe de jeunes sionistes. Elle y fit d'abord des études d'agriculture et, en automne 1934, elle commença un apprentissage de menuiserie à Tel Aviv. En 1936, elle fut arrêtée du fait de son engagement politique aux côtés des communistes et, en 1937, expulsée vers l'Allemagne. Grâce à la complicité d'un ami, qui réussit à échanger son visa de transit pour l'Italie contre un visa de transit pour la France, elle parvint à échapper provisoirement aux autorités allemandes. À Paris, elle travailla d'abord comme bonne à tout faire. Elle ouvrit un peu plus tard dans les locaux d'un garage son propre atelier de menuiserie. Parallèlement à cela, elle accomplissait pour le compte du Théâtre des émigrés allemands un certain nombre de tâches, comme le collage des affiches, la location de salles, l'impression et la vente des billets d'entrée. Elle fut arrêtée le 30 août 1939 par la police française et internée à la prison de la Petite-Roquette. Au terme d'un séjour de six semaines, elle fut transférée en même temps que d'autres femmes à Rieucros. Dans son journal intime, elle a noté ses impressions du camp, où elle a participé très activement à la vie politique et artistique. Grâce à la complicité d'amis américains, elle parvint à émigrer aux États-Unis en septembre 1941, en compagnie de Hans Joseph, qu'elle avait épousé à Mende en octobre 1940. C'est en Amérique qu'elle fit la connaissance d'Alfred Katzenstein, qu'elle épousa et dont elle eut deux enfants ; elle fit des études à l'Institut supérieur de pédagogie de la New York University. En 1953, elle quitta avec sa famille les États-Unis et vint s'installer à Berlin-Est. De 1954 à 1989, elle travailla

dans différentes institutions de la RDA pour les handicapés physiques et mentaux. Elle reçut plusieurs décorations pour son travail. Ursula Katzenstein est décédée à Berlin le 14 décembre 1998.

Entretiens avec Ursula Katzenstein en septembre 1989, mars 1990 et août 1992.

RAST, GERTRUD, née GRÄSER

Gertrud Gräser est née le 25 mai 1897 à Hambourg. Elle a grandi dans une famille de sociaux-démocrates, dont la conscience politique l'a marquée durablement. Son père était menuisier, sa mère faisait des ménages. Gertrud Gräser, qui avait un frère et une sœur, reçut une formation commerciale et s'engagea dans les mouvements de jeunesse ouvrière. Déjà pendant la Première Guerre mondiale, elle fut détenue en préventive pour propagande contre la guerre. Elle dut rapidement quitter l'Allemagne après l'arrivée au pouvoir des nazis et se réfugia en France. À Paris, elle travailla occasionnellement pour le journal d'émigrés *Pariser Tageblatt*. Elle fut arrêtée en septembre 1939 et transférée à Rieucros le 18 octobre 1939. C'est grâce à son engagement que la vie politique et diverses actions de solidarité s'organisèrent dans le camp. Elle épousa à Mende, le 10 septembre 1940, Richard Rast, qui fut arrêté par la suite dans les environs de la ville et livré aux Allemands. Elle fut remise le 23 novembre 1943 à la police française et, après plusieurs séjours dans différentes prisons, à Clermont-Ferrand, à Paris, à Strasbourg, elle échoua au camp de Schirmeck, en Alsace. En 1944, on la transféra au camp de concentration de Hambourg-Fuhlsbüttel. Dans le camp de « rééducation par le travail » de Wilhelmsburg, elle fut astreinte au travail obligatoire pour le compte de diverses entreprises industrielles. Après le bombardement de Wilhelmsburg et la destruction du camp, elle fut ramenée à Fuhlsbüttel. Elle passa les dernières semaines de la guerre à l'hôpital. Son mari fut fusillé dans le chaos des derniers jours de la guerre.

Entretien avec Gertrud Rast le 28 août 1989.

Gertrud Rast, *Allein bist du nicht. Kämpfe und Schicksale in schwerer Zeit*, Francfort-sur-le-Main, 1972.

REINEROVÁ, LENKA

Lenka Reinerová est née en 1916 à Prague. Ses parents et ses deux sœurs ont été déportés et assassinés au cours de la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 30, elle avait travaillé comme journaliste pour la *Deutsche Volkszeitung* et l'*AIZ (Arbeiter Illustrierte Zeitung)* et collaboré avec F.C. Weiskopf, qui en était le rédacteur en chef. Se trouvant à Bucarest au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les nazis, mais dirigeant un journal d'émigrés allemands à Prague, elle décida d'émigrer immédiatement de Roumanie vers la France. Elle vécut à Paris à la Maison de la culture tchécoslovaque, qui bénéficiait du soutien de Louis Aragon et de l'Association des écrivains français progressistes. En septembre 1939, la maison fut perquisitionnée par la police française et fermée, ses habitants arrêtés. Lenka Reinerová resta six mois à l'isolement à la Petite-Roquette. Pendant ce temps, elle écrivit un conte pour les enfants en tchèque. Elle fut transférée à Rieucros en février 1940. Grâce à l'intervention de F.C. Weiskopf et à l'American League of Writers,

elle obtint en 1941 un visa pour le Mexique. Après une étape forcée à Casablanca et un séjour au camp de Oued-Zem, dans le désert marocain, elle arriva au Mexique début décembre 1941. Dès février 1942, elle travailla à la légation tchécoslovaque, rouverte par le gouvernement en exil, qui publiait une revue mensuelle, *El Checoslovaco en Mejico*. Elle fut membre du club Heinrich-Heine et collaboratrice de plusieurs journaux. Avec quelques autres émigrés, elle participa à la rédaction du Livre noir sur la terreur nazie en Europe. En octobre 1945, elle se rendit avec son mari Theodor Balk dans le pays de celui-ci, la Yougoslavie, et travailla notamment comme journaliste à la radio de Belgrade. En 1948, elle quitta Belgrade pour Prague avec sa famille. Dans les années 1950, au moment des grands procès politiques, elle fut arrêtée et jetée en prison pendant dix-huit mois. Elle fut réhabilitée en 1964. Rédactrice en chef adjointe, puis rédactrice en chef du mensuel en langue allemande *Im Herzen Europas [Au cœur de l'Europe]*, elle participa activement aux mouvements réformateurs du Printemps de Prague. Après l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Union soviétique en 1968, elle fut écartée de la rédaction et frappée d'interdiction absolue d'écrire. Lenka Reinerová a une fille et vit à Prague.

Entretiens avec Lenka Reinerová à Prague en janvier 1991 et 1992.

Lenka Reinerová, *Grenze geschlossen*, Berlin, Verlag Neues Leben, 1958 ; *Der Ausflug zum Schwanensee*, Berlin, Aufbau Verlag, 1983 ; *Es begann in der Melantrichgasse*, Berlin, Aufbau Verlag, 1985 ; *Die Premiere*, Berlin, Aufbau Verlag, 1989 ; *Das Traumcafé einer Pragerin*, Berlin, Aufbau Verlag, 1996 ; *Mandelduft*, Berlin, Aufbau Verlag, 1998 ; *Zu Hause in Prag - manchmal auch anderswo*, Berlin, Aufbau Verlag, 2000.

SCHAUL, DORA

Dora Schaul, pour l'état-civil Davidsohn, naquit en 1913 à Berlin. Elle vécut par la suite avec ses parents, de petits commerçants, et sa sœur à Essen ; ils furent déportés et assassinés à Majdanek. Elle émigra en 1933 à Amsterdam et y fit la connaissance d'Alfred Benjamin, qui la fit entrer au Parti communiste. Lorsque Benjamin fut envoyé en France par le parti, Dora Schaul le suivit à Paris, à l'automne 1934, où ils furent tous les deux très engagés politiquement. Des petits travaux occasionnels leur permirent de gagner le minimum nécessaire pour vivre. Comme ils n'avaient pas de papiers, Dora Schaul se présenta aux autorités françaises dès la déclaration de guerre. Elle fut arrêtée et internée à la Petite-Roquette. Le 18 octobre 1939, elle fut transférée à Rieucros, puis à Brens. Dans une série de dessins, elle a fixé les événements du camp, où elle participa activement aux différentes activités culturelles. Alfred Benjamin fut lui aussi interné. Dora Schaul et Alfred Benjamin réussirent malgré tout à rester en contact et se marièrent en 1941 à Mende. Le 14 juillet 1942, Dora Schaul s'évada de Brens. Elle réussit à gagner Toulouse, puis Lyon, où elle prit contact avec le Parti communiste. En août, apprenant l'imminence de la déportation, Alfred Benjamin s'évada à son tour du camp de travail de Chanac. Il essaya de rejoindre sa femme, qu'il ne réussit pas à retrouver à Lyon. En essayant de fuir vers la Suisse, il eut un accident mortel. Avec l'occupation de Lyon, le 11 novembre 1942, commençait une période d'activité plus intense pour la Résistance. Dora Schaul, qui d'après ses faux papiers était désormais désignée comme Alsacienne, avait pour mission d'établir des contacts privés avec des soldats allemands, afin de sonder le moral de

la Wehrmacht. Pour les mêmes raisons, mais aussi pour pouvoir faire passer du matériel de propagande, elle travailla comme serveuse au mess des soldats et finalement à la poste aux armées. Affectée au service des mandats postaux, elle pouvait ainsi suivre tous les mouvements de troupes dans le sud de la France. Elle réussit, en outre, à établir une liste noire des membres de la Gestapo et du Service de sécurité (SD) dans le sud de la France. En 1946, Dora Schaul alla s'installer en Allemagne de l'Est. En 1948, elle épousa Hans Schaul. Elle travailla à l'Institut du marxisme-léninisme de la RDA. En 1987 elle se porta partie civile au procès Barbie, à Lyon. Dora Schaul a eu un fils. Elle est morte en août 1999 à Berlin.

Entretiens avec Dora Schaul en août 1989, mars 1990.

Dora Schaul, « Un camp d'internement. Rieucros en Lozère », dans *Cévennes, terre de refuge 1940-1944*. Textes et documents rassemblés par Philippe Joutard, Jacques Poujol et Patrick Cabanel, Montpellier, Presses du Languedoc, 1987.

SPIRA, STEFFIE

Benjamine d'un couple de comédiens - Charlotte Spira-Andresen et Fritz Jacob Spira -, Steffie Spira est née le 2 juin 1908 à Vienne, que la famille quitta trois ans plus tard pour Berlin où elle fréquenta comme ses sœurs aînées le lycée. Après des études à l'École d'art dramatique de la Coopérative des collaborateurs des théâtres allemands, elle obtint en 1926 son premier engagement au Theater in der Königgrätzerstrasse, que dirigeait Victor Banowsky, à Berlin. De 1927 à 1929, elle eut un engagement à la Volksbühne. En 1931, elle adhéra au Parti communiste. Elle joua dans le collectif théâtral d'agit-prop dirigé par Gustav von Wangenheim, Die Truppe 31. En 1931, elle épousa le comédien Günther Ruschin. En 1933, elle s'enfuit d'Allemagne, traversa la Suisse pour gagner la France. Le 24 novembre 1933, son fils Thomas naquit à Paris. De 1934 à 1938, Steffie Spira et son mari travaillèrent au cabaret créé par les émigrés, Die Laterne. En octobre 1937, elle joua dans la pièce de Brecht *Les Fusils de la mère Carrar*, créée par Slatan Dudow. En mai 1938, on la retrouve dans la distribution de *Grand'peur et misère du III^e Reich*, lors de la création de quelques scènes. En septembre 1939, Steffie Spira fut arrêtée comme de nombreux autres antifascistes et incarcérée à la Petite-Roquette, sans avoir aucune nouvelle de son fils. Au camp, Steffie Spira influença très fortement la vie artistique et les activités des femmes. Ce n'est qu'en novembre 1940 qu'elle réussit à retrouver son fils, que l'on interna avec elle. En février 1941, elle fut transférée avec lui, et quelques autres femmes de Rieucros, à Bompard près de Marseille, pour remplir les diverses formalités nécessaires à l'émigration outre-Atlantique. En août 1941, en compagnie de nombreux autres camarades, elle se mit en route, via l'Espagne et le Portugal, pour le Mexique, pour lequel elle avait obtenu à Marseille, grâce au consul de ce pays, un visa. Des petits travaux occasionnels lui permirent de gagner de quoi vivre. De 1943 à 1946, elle travailla comme comédienne au club Heinrich-Heine. Elle interpréta le personnage de Galgentoni en 1943, lors de la première mondiale de *Die Himmelfahrt der Galgentoni*, d'Egon Erwin Kisch. En 1947, la famille Spira-Ruschin retourna à Berlin-Est, où Steffie Spira poursuivit sa carrière de comédienne. Elle est morte à Berlin en 1998.

Entretiens avec Steffie Spira en août 1989, mars 1990, mai 1991.

STRASDE, MARINA

Née le 2 février 1897 à Riga, en Lettonie, Marina Strasde vint à Berlin à la fin de 1913 pour y faire des études de scénographie à l'école de Rosa Valetti, au Residenz-Theater de Berlin. Elle travailla comme comédienne à partir de 1918. Elle était membre de la Coopérative des collaborateurs des théâtres allemands. Elle entra au Parti communiste en 1931 et dut quitter l'Allemagne en 1933, à cause de ses convictions et de ses activités politiques. Elle se rendit à Paris et travailla dans différents comités. En 1937, elle s'engagea dans les Brigades internationales en Espagne comme infirmière. Elle fut évacuée en 1938 en Catalogne et revint en 1939 à Paris. Arrêtée le 2 mars 1940, elle fut internée à Rieucros. En août 1943, sur intervention de la Commission sanitaire et de l'Unitarian Service Committee, elle fut transportée au sanatorium du Coteau-Fleuri dans un état grave. Dès que sa santé se fut rétablie, elle participa à des actions de soutien à la Résistance française. Dans la clandestinité elle portait le nom de Maria Salavin. Elle fit partie dans le sud de la France du CALPO (Comité Allemagne libre pour l'Ouest). Après la guerre, elle regagna Berlin-Est. Elle y mourut en 1949 des suites des maladies qu'elle avait contractées pendant son internement.

Autobiographie manuscrite, collection privée.

VALIGNAT, FERNANDE, née COGNET

Issue d'une famille chrétienne, elle suivit une formation à l'École normale pour être institutrice. Dès le début de sa carrière, elle s'inscrivit, avec son mari, au Parti communiste, ce qui lui valut d'être arrêtée, conduite au camp de concentration de Rieucros et internée ensuite au camp de Brens pendant trois ans. Durant son séjour, elle enseigna le français aux étrangères et donna des cours de littérature et de poésie aux Françaises, une façon détournée de parler de politique. Elle fit partie d'un noyau de militantes convaincues, ouvertement hostiles au régime de Vichy. Dans une interview, elle se souvient : « Nous étions entrées dans la Résistance pour lutter ; le fait d'être au camp, ce n'était pas pour s'installer. » Comme en témoignent les rapports mensuels du commandant du camp, elle fut à l'origine de différentes actions de protestation contre les conditions d'internement et pour améliorer la situation des femmes. Elle participa aux différentes fêtes à l'occasion de dates symboliques comme le 1^{er}-Mai, le 14-Juillet et la commémoration de la révolution d'Octobre. Après un mouvement de protestation lors de la première déportation massive de femmes juives, le 26 août 1942, Fernande Valignat ainsi que d'autres femmes furent jugées devant le tribunal militaire de Toulouse pour acte de rébellion. Elles furent acquittées et ramenées au camp par la suite. Fernande Valignat réussit enfin à s'évader en 1943 et rejoignit la Résistance où elle demeura active jusqu'à la Libération. Après-guerre, elle reprit sa vie de militante à Paris, où elle décéda en 1993.

Entretien avec Fernande Valignat en 1990.

Sources et bibliographie

Témoignages

Del Castillo M., *Tanguy. Histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1995.

Mirsky V., *The Cup of Astonishment*, Londres, The Cresset Press, 1944.

Rast G., *Allein bist Du nicht. Kämpfe und Schicksale in schwerer Zeit*, Frankfurt a.M., Röderberg Verlag, 1972.

Reinerová L., *Der Ausflug zum Schwanensee*, Berlin, Aufbau Verlag, 1983 ; *Grenze geschlossen*, Berlin, Verlag Neues Leben, 1958 ; *Zu Hause in Prag - manchmal auch anderswo*, Berlin, Aufbau Verlag, 2000.

Spira-Ruschin S., *Trab der Schaukelpferde*, Berlin, Aufbau Verlag, 1984, rééd. 1988.

Ouvrages de référence sur l'internement

Alexis-Monet L., *Les Miradors de Vichy*, Paris, Les Éditions de Paris, 1994.

Badia G. et al. (éd.), *Les Barbelés de l'exil. Études sur l'émigration allemande et autrichienne*

(1938-1940), Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979.

Brès E. et Y., *Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1987.

Cabanel P., Joutard P., Poujol J., *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944* (textes et documents rassemblés), Montpellier, Presses du Languedoc, 1987.

Cohen et Malo (sous la direction de), *Les Camps du sud-ouest de la France, exclusion, internement et déportation, 1939-1944*, Toulouse, Privat, 1994.

Collectif, *Le Temps des « indésirables ». Sur quelques camps d'internement français. Le Monde juif, revue d'histoire de la Shoa*, n° 153, Paris, CDJC, janvier-avril 1995.

Des peintres au camp des Milles (Bellmer, Ernst, Liebknecht, Marschütz, Springer, Wols), Arles, Actes Sud, 1998.

Dreyfus-Armand G. et Temime É., *Les Camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995.

Fontaine A., *Un camp de concentration en Provence. Le camp d'étrangers des Milles. 1939-1943*, Aix-en-Provence, Édisud, 1989.

Gaussmann A., *Deutschsprachige bildende Künstler im Internierungs-*

- und Deportationslager Les Milles, 1939-1942*, Paderborn, Möllmann, 1997.
- Grandjonc J. et Grundtner T. (éd.), *Zones d'ombres, 1933-1944. Exil et internement d'Allemands et d'Autrichiens dans le sud-est de la France*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990.
- Grynberg A., *Les Camps de la honte. Les internés juifs des camps français. 1939-1944*, Paris, La Découverte, 1991.
- Gurs, ein Internierungslager in Südf frankreich 1939-1943. Literarische Zeugnisse, Briefe, Berichte*, Hrsg. von Michael Philipp, Hamburg, 1991.
- Kapel R., *Un rabbin dans la tourmente, 1940-1944. Dans les camps d'internement et au sein de l'organisation juive de combat*, Paris, CDJC, 1986.
- Laharie C., *Le Camp de Gurs, 1939-1945. Un aspect méconnu de l'histoire du Béarn*, Pau, J&D Éditions, 1985.
- L'Internement des juifs sous Vichy*, Paris, CDJC, 1996.
- Merle d'Aubigné J. et Mouchon V., *Les Clandestins de Dieu, Cimade 1939-1945* (textes rassemblés), Genève, Labor et Fides, 1989.
- Mittag G., « *Es gibt Verdammte nur in Gurs* ». *Literatur, Kultur und Alltag in einem französischen Internierungslager, 1940-1942*, Tübingen, Attempo Verlag, 1996.
- Obschernitzki D., *Letzte Hoffnung - Ausreise. Die Ziegelei von Les Milles, Aix-en-Provence, 1939-1942*, Teetz, Hentrich und Hentrich, 1999.
- Paisot-Béal S. et Prévost R., *Histoire des camps d'internement en Indre-et-Loire, 1940-1944*. Joué-lès-Tours, La Simarre, 1993.
- Rajfus M., *Drancy. Un camp de concentration très ordinaire, 1941-1944*, Paris, Manay, 1991.
- Rosenfeld É., *De Drancy à ces camps dont on ne parle pas*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- Schramm H., *Vivre à Gurs. Un camp de concentration français, 1940-1941*, Paris, La Découverte, 1979.
- Soullignac Y., *Les Camps d'internement en Limousin, 1939-1945*, Saint-Paul, Soullignac, 1995.
- Weill J., *Contribution à l'histoire des camps d'internement dans l'anti-France*, Paris, CDJC, 1946.
- Zeitoun S., *L'Œuvre de secours aux enfants sous l'Occupation en France*, Paris, L'Harmattan, 1990.

Crédits photographiques

Que soient remerciés tous ceux qui ont participé à l'iconographie de cet ouvrage :

Académie des beaux-arts, Berlin-Brandenburg, archives, fonds Sylta Busse

Archives départementales du Tarn

Bettini, Angelita, Toulouse

Bobkowski, Haya, Paris

Centre de documentation juive contemporaine, Paris

Fritz, Mali, Vienne

Günther, Annemarie, Coblenz

Katzenstein, Ursula, Berlin

Schaul, Dora, Berlin

Biographies

L'auteur :

Mechtild Gilzmer

Après des études littéraires d'allemand et de français à l'université de la Sarre, à Sarrebruck, elle a travaillé comme assistante de mises en scène au théâtre régional de la Sarre et à Zurich. Enseignante à l'université de Toulouse-le Mirail entre 1984 et 1989, elle y a commencé ses recherches sur l'émigration allemande en France. En poste à l'Université libre de Berlin entre 1990 et 1998, elle enseigne actuellement à l'Université technique de Berlin et prépare un livre sur les monuments de la Résistance en France.

Le préfacier :

Michel del Castillo

Né en 1933 à Madrid, il fuit l'Espagne franquiste avec sa mère et est interné avec elle au camp de Rieucros. *Tanguy* (Paris, Gallimard, 1995) est son roman de jeunesse. *L'Adieu au siècle* (Paris, Le Seuil, 2000), *De père français* (Paris, Gallimard, 1998) et *La Tunique d'infamie* (Paris, Fayard, 1997) sont ses derniers livres parus.

La traductrice :

Nicole Bary

Fondatrice et directrice de la librairie allemande Le Roi des Aulnes, à Paris, de 1980 à 1990, elle dirige l'association Les Amis du Roi des Aulnes et de la Bibliothèque allemande aux éditions Métailié. Traductrice, entre autres, de Herta Müller, Christoph Hein, Angela Krauss et Hans-Magnus Enzensberger, elle est également l'auteur de nombreux articles sur la littérature allemande publiés dans *Le Magazine littéraire*, *Études*, *Germanica*, *Art Press*... Elle est lauréate du prix France-Allemagne 1990.

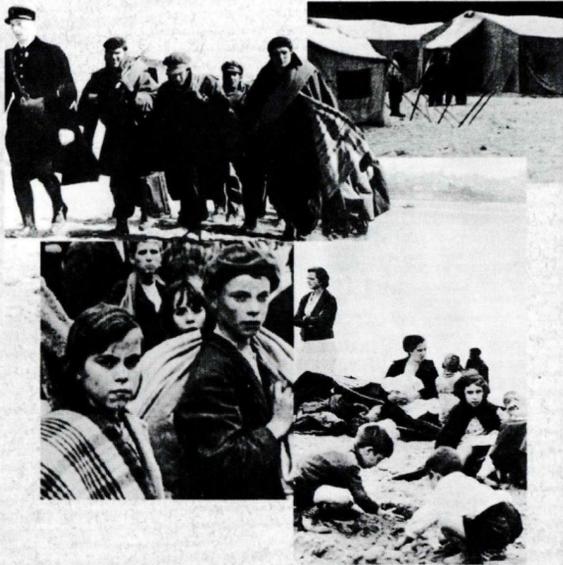
autrement

Français d'ailleurs, peuple d'ici

Les Camps sur la plage, un exil espagnol

Geneviève Dreyfus-Armand

Émile Temime



Série Monde - HS N° 88 - Mai 1993 - 89 F

Les Camps sur la plage, un exil espagnol

La guerre civile de 1936-1939 a provoqué un exode massif de la population espagnole. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes ont été ainsi parqués, à partir de février 1939, dans les camps du sud de la France et les centres d'hébergement improvisés dans tout le pays. Les conditions très dures qui leur sont imposées, la longue attente dans les camps d'internement ont laissé des traces durables, avivées par le sentiment très aigu chez les survivants d'avoir été oubliés de tous. Le souvenir des désillusions et des souffrances subies reste présent à plus d'un demi-siècle d'intervalle, chez ceux-là mêmes qui se sont installés sur le territoire français.

Par Geneviève Dreyfus-Armand et Émile Temime.

(HS N° 88), 144 p., 89 F/13,57 euros. ISBN : 2-86260-544-1

Titres disponibles dans la collection « Mémoires »

- Alexandrie III^e s. av. J.-C.
(N^o 19) 264 p. 130 F.
- Alexandrie 1860-1960
(N^o 20) 256 p. 120 F.
- Alger 1860-1939
(N^o 55) 232 p. 130 F.
- Alger 1940-1962
(N^o 56) 264 p. 130 F.
- America Magica
(N^o 29) 256 p. 130 F.
- Amsterdam XVII^e siècle
(N^o 23) 256 p. 120 F.
- Aurès/Algérie 1954
(N^o 33) 176 p. 89 F.
- Banlieue rouge 1920-1960
(N^o 18) 296 p. 140 F.
- Barcelone 1888-1929
(N^o 16) 232 p. 120 F.
- Berlin 1919-1933
(N^o 10) 288 p. 120 F.
- Berlin 1933-1945
(N^o 37) 192 p. 130 F.
- Le Birobidjan 1928-1996
(N^o 61) 136 p. 130 F.
- Boukhara l'interdite
(N^o 49) 192 p. 130 F.
- Calcutta 1905-1971
(N^o 46) 256 p. 130 F.
- Constantinople 1054-1261
(N^o 40) 272 p. 130 F.
- Contre-culture
(N^o 47) 224 p. 130 F.
- Découvertes
88 p. 89 F.
- Dublin 1904-1924
(N^o 6) 288 p. 120 F.
- L'Espagne des Rois Catholiques
(N^o 63) 240 p. 130 F.
- Femmes fin de siècle
(N^o 53) 288 p. 130 F.
- Fès médiévale
(N^o 13) 224 p. 120 F.
- Goa 1510-1685
(N^o 41) 232 p. 120 F.
- Guadeloupe 1875-1914
(N^o 28) 248 p. 130 F.
- Hanoi 1936-1996
(N^o 48) 208 p. 130 F.
- Harlem 1900-1935
(N^o 25) 288 p. 120 F.
- D'où vient Adolf Hitler ?
(N^o 64) 232 p. 120 F.
- Hiroshima 50 ans
(N^o 39) 240 p. 120 F.
- Hollywood 1927-1941
(N^o 9) 264 p. 130 F.
- Racines d'Israël
(N^o 51) 376 p. 149 F.
- Istanbul 1914-1923
(N^o 14) 232 p. 120 F.
- Jérusalem 1850-1948
(N^o 57) 232 p. 130 F.
- La Havane 1952-1961
(N^o 31) 240 p. 120 F.
- Libération, fête folle
(N^o 30) 240 p. 120 F.
- Lisbonne hors les murs
(N^o 1) 288 p. 130 F.
- Lituanie juive 1918-1940
(N^o 44) 288 p. 130 F.
- Londres 1851-1901
(N^o 3) 240 p. 120 F.
- Londres 1939-1945
(N^o 36) 320 p. 130 F.
- Madrid 1936-1939
(N^o 4) 288 p. 120 F.
- Mai-Juin 1940
(N^o 62) 224 p. 120 F.
- Moscou 1918-1941
(N^o 26/27) 352 p. 150 F.
- New York 1940-1950
(N^o 35) 256 p. 120 F.
- Oxford 1919-1939
(N^o 8) 288 p. 120 F.
- Ozerlag 1937-1964
(N^o 11) 256 p. 120 F.
- Palerme 1070-1492
(N^o 21) 272 p. 120 F.
- Palestiniens 1948-1998
(N^o 52) 248 p. 130 F.
- Paris 1944-1954
(N^o 38) 304 p. 130 F.
- Pondichéry 1674-1791
(N^o 24) 264 p. 120 F.
- Rome I^{er} siècle av. J.-C.
(N^o 42) 256 p. 120 F.
- Rome I^{er} siècle ap. J.-C.
(N^o 43) 240 p. 120 F.
- Rome 1920-1945
(N^o 7) 288 p. 120 F.
- Saïgon 1925-1945
(N^o 17) 264 p. 120 F.
- Salonique 1850-1918
(N^o 12) 296 p. 140 F.
- Samarcande 1400-1500
(N^o 34) 248 p. 130 F.
- Séville XVI^e siècle
(N^o 15) 232 p. 120 F.
- Shanghai années 30
(N^o 50) 192 p. 120 F.
- Soldats en Algérie 1954-1962
(N^o 59/60) 368 p. 149 F.
- Thèbes 1250 av. J.-C.
(N^o 2) 272 p. 130 F.
- Tolède XII^e-XIII^e
(N^o 5) 280 p. 120 F.
- Tonkin 1873-1954
(N^o 32) 168 p. 89 F.
- Travail de mémoire 1914-1998
(N^o 54) 272 p. 130 F.
- Venise 1500
(N^o 22) 256 p. 120 F.
- Vienne-Budapest 1867-1918
(N^o 45) 264 p. 130 F.

Éditions Autrement

Directeur-rédacteur en chef : Henry Dougier. *Rédaction* : Jean-Claude Béhar, Laurent Bury, Marie Pinatelle, Juliette Solvès, Laurence Lhommedet. *Fabrication/Secrétariat de rédaction* : Bernadette Mercier, assistée de Astrid Desbordes et de Sandra Kergraisse. *Graphisme* : Kamy Pakdel. *Autrement Jeunesse* : Sandrine Mini. *Service financier* : Béatrice Labadie. *Service des droits et Service commercial* : Delphine Maine. *Service abonnements* : Catherine Gendrier. *Gestion et administration* : Eve Courbot, Hassina Mérabet. *Service de presse* : Agnès Biltgen.

Abonnements au 1^{er} janvier 2000 : la collection « Mémoires », complémentaire des collections « Monde » et « Mutations », est vendue à l'unité (130 F/19,82 € par ouvrage) ou par abonnement (France : 485 F/73,94 € ; étranger : 565 F/86,13 €) de 5 titres par an. L'abonnement peut être souscrit auprès de votre libraire ou directement à Autrement, Service abonnements, 17, rue du Louvre, 75001 Paris. Établir votre paiement (chèque bancaire ou postal, mandat-lettre) à l'ordre de NEXSO (CCP Paris 1-198-50-C). Le montant de l'abonnement doit être joint à la commande. Veuillez prévoir un délai d'un mois pour l'installation de votre abonnement, plus le délai d'acheminement normal. Pour tout changement d'adresse, veuillez nous prévenir avant le 15 du mois et nous joindre votre dernière étiquette d'envoi. Un nouvel abonnement débute avec le numéro du mois en cours. Vente en librairie exclusivement. Diffusion : Éditions du Seuil.

Directeur de la publication : Henry Dougier. Revue publiée par Autrement.
Comm. par. 55778. Corlet Imp. S.A., 14110 Condé-sur-Noireau. N° 46265.
Dépôt légal : 3^e trimestre 2000. ISSN : 1157-4488. ISBN : 2-7467-0028-X.
Imprimé en France.

Collection Mémoires

Illustration de couverture : © Flora Süßmann (Didit).

Traduit de l'allemand par Nicole Bary.

N° 65 - Septembre 2000 - ISSN 1157.4488 - ISBN 2.7467.0028.X - 149 F - 22,71 €

“Le centre de rassemblement d'étrangers de Rieucros, créé par le décret du 21 janvier 1939, est destiné à héberger des étrangers de toutes les nationalités indésirables en France et qui n'ont pu déferer à la mesure d'éloignement dont ils ont fait l'objet.” Telle est l'explication sèche donnée par l'administration française pour l'ouverture de ce premier camp. La création du centre de Rieucros et la législation qui l'accompagne furent le point culminant d'une politique restrictive envers les étrangers, considérés comme responsables de la crise économique, sociale et politique.

Une préfiguration de l'idéologie et de la pratique vichystes.

Rieucros, ce premier lieu d'internement, sera transformé en camp de femmes en octobre 1939. Brigadistes, communistes, Juives, ainsi que toute femme “politiquement suspecte” y seront enfermées. Rieucros fonctionnera comme camp de femmes jusqu'en février 1942, date à laquelle il sera transféré à Brens, près de Gaillac.

À travers des témoignages, des documents d'archives, des lettres, des journaux intimes, ce livre, abondamment illustré, a pour ambition de dévoiler le pan d'une histoire oubliée ou, du moins, minorée. De donner à voir le quotidien de ces femmes, leurs rapports, leurs doutes et leurs angoisses.

Mechtild Gilzmer a enseigné l'allemand à l'université de Toulouse-le-Mirail entre 1984 et 1989, où elle a commencé ses recherches sur l'immigration allemande en France. Elle est actuellement enseignante à l'université technique de Berlin et prépare un livre sur les monuments de la Résistance en France.



9 782746 700284